

LE ROMAN

D'UNE

FEMME LAIDE

PAR

CAMILLE HENRY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1864

Tous droits réservés

41743

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

CAMILLE HENRY

LE ROMAN

D'UNE

FEMME LAIDE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

DU MÊME AUTEUR

DARIE

ou

LES QUATRE AGES D'UN AMOUR

Un joli volume grand in-18.



A MADAME
PAMÉLA DE VATRY,

TÉMOIGNAGE
D’AFFECTUEUSE RECONNAISSANCE.

Alma gentile mi diè il Signore,
Pieno di affetti mi fece il core,
Mi diede armonica favella ;
Ma non son bella !

Di amor sognando, talor veggio
Farsi leggiadro il viso mio
Qual fuor di nube limpida stella,
Ma non son

Allor che guardo romita il cielo,
E il pianto ogli occhi mi tesse un velo
Corre a baciarmi la tortorella,
Ma non son bella !

Sol se morendo, mi verrà in viso
Un vivo lume di paradiso
Diran le genti : o poverccla
Si è fatta bella !

Canti di P.-P. PARZANESE.

LE ROMAN D'UNE FEMME LAIDE

I

Elle était laide.

Hélas, oui ! elle avait ce malheur, qui prive le plus souvent la femme qui en est affligée d'entendre résonner à ses oreilles et à son cœur l'incomparable mélodie de l'amour.

Elle était laide et elle avait un nom de famille vulgaire, un nom de baptême que vous ne trouverez pas beau : elle s'appelait Mattea !

Elle avait perdu sa mère tout enfant, et son père l'avait mise en pension, non pas dans un de ces couvents où s'élèvent les rejetons de l'aristocratie et de la finance, mais dans une retraite obscure où grandissaient pêle-mêle, au fond d'une petite ville de province, et la fille du notaire, du petit employé, et celle du boutiquier ou du domestique mis à la retraite.

Mattea apprit-là à tricoter, à compter, à lire et à écrire passablement le français et l'italien : si elle avait dans ces deux langues un bon accent, une prononciation satisfaisante, ce n'était certes pas la faute de ses professeurs, car les bonnes religieuses zézayaient à l'envi le français et grasseyaient la dolce favella.

Un joli accent, une voix agréable, voilà tout ce que dame nature avait octroyé à Mattea. Du reste, à seize ans elle avait une peau noire et tannée comme un cuir, de grands yeux ronds à fleur de tête, qui disaient qu'elle était bonne, bien bonne même, mais voilà tout ; des mains que les engelures avaient déformées, un pied qu'une chaussure grossière ne pouvait rendre plus large et plus plat qu'il ne l'était ; une taille épaisse, des cheveux châains, courts,

rebelles, qui ne voulaient ni se détendre ni se boucler régulièrement et s'ébouriffaient au-dessus de son front bas, marqué d'une cicatrice.

Le père de Mattea venait la voir chaque mois, car il ne demeurait pas dans la ville où était situé le couvent ; il arrivait par la diligence du matin et repartait par celle du soir. Dans cet intervalle de quatre heures il dînait d'abord, puis il allait voir sa fille, et obtenait la permission de la promener sous les allées qui entourent la petite ville de ***.Après les avoir parcourues quatre ou cinq fois en tous sens, le brave homme s'asseyait sur un banc de pierre, faisait asseoir Mattea auprès de lui, appuyait ses deux mains sur la pomme d'ivoire de sa grosse canne, son menton sur ses deux mains, et dans cette position, sans même regarder sa fille en face, il lui adressait quelques questions banales sur ses études. Lorsqu'il s'était assuré qu'il n'y avait aucune confusion dans l'esprit de Mattea, que 3 fois 6 et 6 fois 3 amenaient chez elle exactement le même résultat, et qu'elle savait positivement que c'était Esaü et non Jacob qui avait cédé son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, le brave homme clignait les paupières, d'abord par un mouvement de satisfaction et ensuite entraîné par une invincible habitude de sieste après dîner. Malgré l'inconfort de la posture, le petit somme durait environ quarante minutes, après lesquelles notre rentier se réveillait pour regarder sa montre en toute hâte ; il y avait encore une heure avant le départ du vélocifère, mais ce n'était pas trop, au dire du père de Mattea, pour ramener sa fille au couvent, boire au café la demi-tasse et se trouver quelques minutes à l'avance au bureau de la voiture.

Le jour de la visite paternelle était fixé et connu à l'avance. Le matin on pommadait l'ingrate chevelure de la jeune fille, on la fixait avec un ruban autour de son front ; on repassait la robe, cirait les souliers, mettait des gants de coton fraîchement lavés, et ainsi attifée Mattea paraissait devant son père, qui, n'y regardant pas de très-près, ne la

trouvait pas plus mal qu'une autre. Il aurait fallu l'œil inquiet et connaisseur d'une mère pour constater les progrès effrayants d'une laideur qui menaçait de croître encore avec les années.

Aussi le bonhomme ne fut-il nullement étonné lorsqu'un jour, s'étant présenté comme d'habitude au parloir pour demander sa fille, il vit venir à la place de Mattea la mère supérieure, qui lui dit d'un ton mielleux qu'elle avait une proposition excellente à lui faire au sujet de leur chère enfant.

Il s'agissait de la marier au frère d'une vieille dévote qui fréquentait assidûment la chapelle du couvent.

Le monsieur avait trente-six ans, 300,000 francs en belles et bonnes terres ; il était fils d'un avocat honorable mort depuis peu d'années ; enfin, et surtout, au dire de la mère supérieure, c'était un très-digne homme, qui ne pouvait manquer de rendre sa femme parfaitement heureuse.

Le père de Mattea, auquel dix ans de veuvage avaient fait contracter des habitudes de régularité et de tranquillité égoïste, n'était nullement désireux de retirer sa fille chez lui ; il n'y avait même jamais songé, et comptait la laisser dans son couvent jusqu'à ce qu'il se présentât pour elle un parti sortable. Il fut donc fort aise de se voir délivré tout d'un coup de tout souci à cet égard, et répondit que pourvu que sa fille fût satisfaite, il était prêt à donner son consentement et à compter à Mattea les 200,000 francs qui lui revenaient de la fortune de sa mère : 200,000 francs qui, bien placés et considérablement augmentés par l'accumulation des intérêts, constituaient environ 15,000 francs de rente.

La nonne à cette énumération sourit d'un air béat, se disant : Je ne me suis pas trompée.

Mattea fut appelée. La mère supérieure, dans un petit discours fort bien arrangé, et où les mots de volonté du Seigneur, de soumission aux décisions paternelles jouaient

un rôle important, annonça à la jeune fille ce qu'on avait décidé pour son bonheur à venir.

Il n'en fallait pas autant pour obtenir le consentement de la pauvre fille : il ne lui vint pas dans l'idée que la première, la seule personne vraiment intéressée dans cette grande affaire de mariage, c'était elle ; qu'elle avait donc le droit de réfléchir d'abord et de discuter ensuite son consentement ; elle le donna passivement, comprenant à peine ce qu'elle faisait.

Durant les quinze jours qui s'écoulèrent entre cette communication et la présentation mutuelle (les choses s'étaient passées au rebours de ce qui se fait généralement), Mattea ne se demanda pas une seule fois comment pouvait être son fiancé. La mère supérieure lui avait défendu de parler pendant quelques jours encore de son mariage à ses compagnes ; elle se tut donc même avec sa meilleure amie.

On lui fit faire la connaissance de sa future belle-sœur, cette personne si charitable, si distinguée, disait la mère supérieure, à laquelle Mattea devrait le bonheur de sa vie. La jeune fille se laissa embrasser, écouta les compliments de la bonne dame, mais ne sut trouver un seul mot de remerciement à lui adresser. Quelle reconnaissance pouvait éprouver la pauvre fille, qui n'avait pas la moindre idée de ce grand bonheur qu'on lui avait préparé. Mais comment la vieille dévote avait-elle pensé à Mattea, qu'elle ne connaissait pas ?

Un jour, dans un moment de tendre expansion, le frère avait raconté à la sœur ses plus profonds chagrins. Des désastres dans la culture, la maladie des grains, etc., etc., avaient singulièrement diminué son revenu. Pour rétablir l'ordre dans l'héritage paternel, il fallait en sacrifier un tiers ou faire un emprunt considérable.

« Que ne vous mariez-vous, mon frère ? » avait répondu l'ingénieuse dévote.

« — Y pensez-vous, ma sœur ? moi, prendre l'embarras d'une femme et d'un ménage ; d'ailleurs, qui voudra de moi ? Je ne me fais pas d'illusions, je ne suis plus jeune, je n'ai jamais été beau, j'ai beaucoup vécu à la campagne, avec mes fermiers, et vous comprenez.....

« — Parfaitement, mon frère ; mais on peut trouver quelque petite fille bien simple, élevée loin du monde.

« — Riche ?

« — Cela va sans dire... fort heureuse de changer le nom de demoiselle pour celui de dame : au couvent de***, par exemple, dont je connais la supérieure, il pourrait y avoir votre affaire ; j'y penserai, je verrai cela.

« — Mais 150,000 francs de dot au moins, ma sœur !

« — Au moins, comme vous dites.

« — Et pas trop jolie.....

« — Soyez tranquille, mon frère, je reconnais comme vous le néant des avantages extérieurs : ils ne servent le plus souvent, hélas ! qu'à mettre notre salut en danger. » Et en parlant ainsi la vieille dévote baissait les yeux d'un air de componction qui semblait renfermer la moins modeste des illusions, car assurément la beauté de la bonne dame n'avait jamais pu mettre un instant sa vertu en péril : elle était bossue de naissance et portait sur un œil une grande tache rougeâtre qui s'étendait jusque sur son nez crochu.

A la suite de cette conversation et d'une autre entre la vieille dame et la supérieure du couvent, Mattea avait été désignée au frère de la dévote à travers les grilles de la petite chapelle des étrangers.

« Elle est bien laide, avait-il dit : c'est ce qu'il me faut ; elle n'aura aucune prétention et s'accommodera à vivre bourgeoisement et simplement avec moi. »

La première entrevue eut lieu au parloir. Mattea, qui jusque-là n'avait jamais été timide, se sentit fort embarrassée ; elle rougit, baissa les yeux, ne sut dire quatre mots de suite ; et lorsqu'elle rentra parmi ses

compagnes, qu'elle allait quitter, elle ne put rien confier à sa meilleure amie, qui l'interrogeait sur le physique de son futur époux, sinon qu'il avait des bottes vernies et un gilet de piqué qui s'avavançait beaucoup.

« Il a donc du ventre ? » observa l'amie.

« — Je crois que oui, répondit Mattea ; après cela, tous les hommes de trente-six ans en ont peut-être, j'en ai toujours connu à mon père. »

En revanche, Mattea avait à faire voir à ses compagnes une montre d'émail vert avec des guillochis en or.

L'amie intime, qui était aussi une jeune fille de seize à dix-sept ans, mais fort jolie et à la mine éveillée, fut éblouie et poussa un cri d'admiration ; le lendemain elle dit à Mattea avoir rêvé toute la nuit or et émail et l'avoir vue dans un nuage, habillée de brocard et couronnée de pierreries comme une madone. Mattea sourit du rêve de son amie. Elle..., elle n'avait rien rêvé du tout.

Trois jours après il fallut dire adieu à ses compagnes et à ses religieuses : le cœur de Mattea se serra, elle fondit en larmes ; elle éprouva un grand chagrin, et fut sur le point de demander à son père qu'il la laissât au couvent à tout jamais ; mais la présence de sa future belle-sœur, qui ne la quittait plus, la retint ; et puis la mère supérieure ne lui avait-elle pas dit que son mariage était la volonté du Seigneur, le désir de son père ? Elle se résigna.

Mattea fut mariée dix jours après sa sortie du couvent, et partit avec son mari pour le lac Majeur.

Pendant ces dix jours, et suivant l'usage du pays, chaque parent des deux familles avait apporté ou envoyé à la fiancée son cadeau. C'étaient des bijoux du goût le plus douteux, des robes de soie aux couleurs voyantes, de faux cachemires, de fausses dentelles, etc., etc. La pauvre fille était confuse, éblouie de ces richesses ; elle pensa que son fiancé était pour le moins millionnaire, et, comme son amie du couvent, elle rêva, peut-être durant quelques nuits, de brocard et de pierreries. Les jours suivants Mattea ayant

mieux observé son fiancé, s'aperçut qu'il ne portait pas tous les jours des bottes vernies, que ses gilets n'étaient pas toujours d'une fraîcheur irréprochable et qu'il n'avait guère l'air plus jeune que son père à elle, qui avait quinze ans de plus que son futur époux !...

La petite ville où se trouvait le couvent dans lequel Mattea avait été élevée, comme celle qu'habitait son père, était située dans une plaine régulière et monotone. La nouvelle mariée fut donc tout émerveillée des beaux paysages qui s'offraient à sa vue. Les montagnes, le lac, les îles lui parurent un assemblage digne du Paradis terrestre ; mais chaque fois qu'elle se disposait à exprimer son enthousiasme, son mari lui coupait la parole par une exclamation sur la poussière qui l'aveuglait, la chaleur qui l'étouffait, la monotonie du lac, l'humidité du soir ; et Mattea, n'osant plus parler, refoulait son admiration au fond de son cœur.

Au bout de huit jours le mari proposa à Mattea de retourner dans la petite ville qu'ils venaient de quitter. Les époux devaient habiter huit mois la campagne et quatre mois la ville ; mais leur habitation n'était prête ni d'un côté ni de l'autre. Mattea aurait bien désiré de rester quelques jours encore aux bords du lac ; mais, habituée à l'obéissance passive du couvent, plus sévère encore que la discipline militaire, en ce qu'elle agit même sur l'esprit et la pensée, elle ne se permit pas une observation, et, chassant son désir, suivit son mari chez sa sœur.

Là, sous prétexte de lui faire perdre ses habitudes de pensionnaire, de lui apprendre à s'habiller d'une manière digne de sa nouvelle position, la vieille dame fagota ridiculement Mattea, et réussit à la présenter aux parents et aux amis des deux familles sous l'aspect le moins favorable.

Heureusement que la modestie naturelle de la jeune femme la préserva dans la suite du plus grand écueil où puisse tomber une femme laide, c'est-à-dire d'une élégance

fausse ou exagérée. Rendue à elle, à son chez-soi, libre de se vêtir à sa guise, Mattea ne tarda pas à rejeter les colifichets de mauvais goût dont on l'avait entourée, et ne porta plus que des objets de la plus grande simplicité.

« C'est bien ! c'est bien ! dit le mari, tout joyeux de la voir ainsi ; avec celle mise, ma femme pourra aller surveiller les faucheurs et les batteurs de blé, et ne craindra pas d'accrocher sa robe aux buissons ou de la laisser traîner dans la poussière : c'est bien là la femme qu'il me faut. »

Mattea, d'une forte constitution, prit goût aux plaisirs, aux travaux même de la campagne ; elle passait une partie de ses journées en plein air : qu'aurait-elle fait, du reste, toute seule à la maison, ou vis-à-vis de son mari ? Certes il était mieux de ne pas trop le regarder et de courir aux champs.

Elle folâtrait dans le foin, causait avec ses ouvriers, s'informait de leurs enfants, allait les voir ou les envoyait chercher, et se faisait ainsi chérir dans le village et aux environs. Après les foins vinrent les grains, les vendanges et les fruits pour l'hiver ; puis il fallut rentrer à la ville. Mattea le fit avec regret.

« Bien ! bien ! se dit encore le mari en se frottant les mains d'aise. Elle n'aime pas la ville, tant mieux ! Quand la location de l'appartement sera à terme, nous la supprimerons ; cela fera une économie de 1,200 francs. C'est vraiment un trésor que ma petite femme : un autre la trouverait laide, moi je la trouve bien ; aussi doit-elle être heureuse, car je lui laisse faire toutes ses volontés. »

Dans le courant de l'hiver Mattea accoucha d'une fille : le mari attendait un garçon, il fut un peu contrarié ; la jeune femme, au contraire, fut ravie : elle avait témoigné tout l'été une grande prédilection aux petites filles des paysannes ; elle les habillait, les déshabillait, les parait, et ne les rendait qu'à regret à leurs mères.

Matlea n'avait pas eu d'enfance, jamais elle n'avait connu les joies que donne la maternité factice des jeux de la poupée, et à dix-sept ans les désirs non satisfaits de la petite fille venaient encore se mêler chez elle à ceux d'un âge plus avancé.

A dater du jour où Mattea fut mère, cette étincelle que chaque femme, belle ou laide, riche ou pauvre, spirituelle ou non, apporte en naissant et conserve au fond de son cœur jusqu'au jour où un amour quelconque vienne l'en faire sortir avec plus ou moins de force, cette étincelle jaillit du cœur de la jeune mère, et enflamma tous ses autres sentiments ; Mattea oublia le passé, cessa de songer à l'avenir, et concentra ses affections, ses goûts, ses espoirs et ses désirs sur une petite tête chérie.

Elle avait peu à oublier, me direz-vous.

Oui ; mais ce peu, elle l'oublia : son mari lui devint complètement indifférent. C'était du reste ce qui pouvait arriver de mieux à ce mari grossier, égoïste et exigeant au possible, qui déjà depuis longtemps avait quitté le ton mielleux, les manières doucereuses qu'il avait empruntées pour ses fiançailles et les premiers jours de son mariage.

« Ma femme est si bonne, s'était-il dit aussitôt qu'il avait connu Mattea, que ce n'est pas la peine que je me gêne pour elle. » Et un jour il avait repris ses anciennes habitudes, c'est-à-dire qu'il était redevenu malpropre, débraillé dans sa mise, crotté jusqu'aux genoux, qu'il passait par l'étable pour arriver au salon, et que dans cette belle tenue il se roulait sur les meubles.

Aussi Mattea, dont la toilette était fort simple, mais irréprochablement digne et propre, éprouvait-elle à son aspect une involontaire sensation de dégoût.

Mais lorsqu'elle retourna à la campagne avec son poupon de trois mois, elle ne s'inquiéta plus du tout de la mise et du maintien de son époux : il allait, venait, s'asseyait où il voulait, se tenait comme bon lui plaisait ; Mattea, son enfant sur ses genoux ou attaché à son sein, regardait avec

ardeur ses beaux petits yeux bleus, baisait ses doigts mignons, et passait les mains dans les boucles naissantes de ses cheveux blonds et soyeux.

Par un caprice du sort la petite Marie était belle comme un ange, belle comme le divin enfant de Celle dont Mattea avait appelé la protection sur le berceau de sa fille en lui faisant porter son doux nom.

Vous dire que Marie était jolie, c'est vous dire aussi qu'elle ne ressemblait en rien à son père ni à sa mère. Elle avait un teint blanc et rose, des yeux délicieusement taillés, une bouche mignonne qui souriait toujours, des pieds, des mains admirablement faits, une chevelure abondante et d'une finesse sans pareille. Ses mouvements étaient pleins de grâce ; à cinq mois elle savait caresser sa mère de ses petites mains et à un an elle commençait à balbutier : « Petite maman..., petite mère ! » Enfin, c'était un de ces enfants extraordinaires qui font exclusivement rêver aux douceurs, à la poésie de la maternité ; aussi Mattea ne la quittait-elle pas d'un instant. A la ville, lorsque son mari, assis dans un café, buvait de la bière, fumait sa pipe, lisait les journaux en compagnie de gens ses inférieurs par le rang, ses égaux par la grossièreté des propos et les manières ; à la campagne, quand il surveillait et grondait ses paysans, Mattea restait chez elle devant son cher enfant, qu'elle ne pouvait se lasser de regarder.

L'instinct maternel lui avait inspiré pour sa fille le meilleur goût. Mattea n'avait ni fréquenté le monde élégant ni vu de layettes princières, et pourtant la layette de la petite Marie n'avait rien à envier aux plus riches et aux plus recherchées ; tout le temps et l'argent de la jeune mère y passaient ; elle brodait le bas des langes et des petites robes de l'enfant et les lui changeait aussitôt qu'elles lui paraissaient un peu froissées. Marie était la poésie vivante de sa mère, qui la voulait voir toujours dans son plus bel éclat.

L'enfant atteignit deux ans, puis trois, puis quatre ; elle parlait d'une manière charmante, récitait avec expression et onction plusieurs petites prières et quelques cantiques que sa mère lui avait enseignés en l'honneur de sa sainte patronne, qu'elle se plaisait à appeler sa belle marraine.

Mattea avait conservé sa piété du couvent, qui, poétiquement enveloppée dans son amour maternel, était devenue plus douce et plus agréable. Elle éprouvait chaque jour un plaisir sensible à invoquer pour sa fille la puissante protection de Celle qui pouvait combler l'enfant de faveurs et de vertus. Et puis, quelle joie de redire à chaque instant ce doux nom de Marie ! Lorsque, agenouillée auprès de sa fille, Mattea entendait l'enfant le répéter, il lui semblait que tous les anges en chœur le chantaient autour d'elle.

Il est inutile de dire que Mattea était satisfaite de son sort et qu'elle n'enviait aucunement celui des heureuses du siècle parées des dons de la beauté. Elle n'avait aucune conscience de sa laideur, ou du moins elle ne s'en préoccupait jamais.

Un jour la petite Marie dormait sous la soie et les dentelles de l'élégant berceau que sa mère lui avait elle-même préparé. Mattea contemplait l'enfant avec amour, et se mit à rechercher dans ses traits une ressemblance ; ne lui en trouvant aucune avec son père, elle s'approcha d'un miroir dans lequel elle se regarda comme jamais elle ne s'était regardée, c'est-à-dire avec attention et étude.

« Mon Dieu, que je suis laide ! s'écria-t-elle tout effrayée. Ah ! mon Dieu, si Marie allait me ressembler ! » Et à cette pensée la pauvre femme éclata en sanglots.

La petite Marie se réveilla, et voyant sa mère en larmes, lui demanda la cause de son chagrin.

« Ma pauvre chérie, je suis si laide ; je pensais que tu pourrais me ressembler un jour.

« — Toi laide, reprit l'enfant avec stupeur, oh non, maman ! je te trouve aussi belle que la madone de la

grande église, celle qui a un diadème d'argent sur la tête et des perles d'or au cou.

« — Chère, chère enfant, dit Mattea en l'embrassant avec passion, qu'importe alors que tu me ressembles, puisque ceux qui t'aimeront te trouveront belle. »

Depuis ce jour, Mattea ne pensa plus à sa propre laideur, mais elle constatait avec joie le développement de la beauté de sa fille.

Hélas ! Marie

...était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose, elle vécut ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Une nuit que l'enfant dormait auprès du lit de sa mère, si près même qu'une des mains de Marie était dans la main de Mattea, la pauvre femme se réveilla tout d'un coup en sursaut, sentant la peau de l'enfant devenir brûlante. Au même instant, Marie s'agitait sur sa couche en murmurant :

« J'ai chaud, bien chaud. »

Mattea se jeta à bas de son lit, saisit la lampe de nuit, l'approcha de la figure de l'enfant, dont les joues étaient en feu, et d'une main tremblante écarta les draps de la poitrine de la petite, qu'elle trouva couverte de taches rouges. Alors, inquiète, bouleversée, la pauvre mère se pendit aux sonnettes, éveilla tout le monde pour avoir au plus vite un médecin.

Tandis que Mattea passait à la hâte une robe, l'enfant s'assoupit ; la respiration, d'abord précipitée, se fit plus calme, la chaleur à la peau diminua. La pauvre mère s'assit auprès du berceau de sa-fille, reprit dans sa main la main

de l'enfant, et, les yeux fixés sur ses traits, dans une immobilité pleine d'angoisse elle attendit l'arrivée du médecin.

Au bout d'une heure, Marie rouvrit les yeux, étendit ses petits bras, et tout d'un coup les laissa retomber, et poussa un faible et dernier soupir en tournant amoureusement son doux regard vers sa mère.

Mattea ne jeta pas un cri, ne versa pas une larme ; la commotion fut si violente, si inattendue, qu'elle lui enleva tout sentiment, toute conscience d'elle-même et de son malheur. Le lendemain seulement elle revint à elle, appela en souriant sa fille, et, apercevant à côté du berceau la bière dans laquelle on avait déjà déposé le cadavre, elle poussa des cris déchirants, demandant au ciel avec instance de mourir, pour être emportée avec son enfant.

Hélas ! ne meurt pas qui veut. Mattea sentit bien que son cœur se déchirait pour suivre sa fille au cercueil ; mais son corps dut rester dans sa triste demeure. La pauvre mère passa plusieurs jours dans une complète inertie ; sa pensée désolée s'envolait vers sa fille ; sa bouche répétait machinalement les hymnes avec lesquels elle l'éveillait ou l'endormait, et ses doigts tiraient l'aiguille pour achever le travail qui devait parer l'enfant.

Un matin, Mattea, qui n'avait pu fermer les yeux de la nuit, était levée avec l'aurore ; la pauvre femme descendit dans le jardin, franchit le seuil de sa demeure, qu'elle n'avait pas quittée depuis la mort de sa fille ; elle se dirigea vers l'église. On venait à peine d'en ouvrir la porte. Mattea alla tout droit s'agenouiller contre la balustrade de l'autel, à la même place où elle était venue la dernière fois, heureuse et gaie, tenant son bel enfant par la main.

« O sainte Marraïne ! s'écria-t-elle en sanglotant, pourquoi me l'avez-vous enlevée ? » Et, joignant les mains, le visage inondé de larmes, elle regardait d'un air de tendre reproche une image de la sainte Vierge, honorée sous l'invocation de Notre-Dame de la Consolation.

O miracle ! en ce moment il lui sembla que la madone inclinait sa tête vers le divin enfant qu'elle avait aux bras, comme pour le montrer à la pauvre affligée. Mattea regarda l'enfant ; il offrait une ressemblance frappante avec celui qu'elle avait perdu.

C'étaient ses doux yeux bleus qui la regardaient, cette bouche mignonne toujours souriante, ses pieds, ses mains potelés.

Notre-Dame de la Consolation, vous envoyâtes réellement alors un rayon de consolation au cœur de la pauvre affligée.

« Elle est dans vos bras, sainte Marraine, qu'elle y reste donc ! dit Mattea en baissant la tête avec résignation. Elle sera heureuse, moi seule je souffrirai. » Et sortant de l'église, elle courut dans son jardin cueillir les plus belles fleurs de son parterre pour les venir suspendre en guirlandes et les déposer en bouquets aux pieds de la sainte Vierge et de l'enfant.

A partir de ce jour, Mattea fut sinon plus heureuse, du moins plus calme et plus résignée.

Chaque matin elle allait ainsi prier et pleurer doucement devant Notre-Dame de la Consolation, et chaque matin il lui semblait que l'image du divin enfant avait une ressemblance plus saisissante avec Marie.

D'abord elle s'étonna de ne pas l'avoir remarqué plus tôt, mais sa foi poétique et sincère lui fournit tout de suite une réponse. « La sainte Vierge ne laissait pas mes yeux se dessiller alors, pour me réserver plus tard cette consolation, » se dit-elle.

Mattea apporta des fleurs à l'église tant qu'il y en eut dans son jardin ; quand elles furent toutes gelées, elle quitta la campagne ; mais son cœur se serra douloureusement.

Et le mari de Mattea ?

Eh bien, le mari avait été fort affecté de la mort de son enfant, pendant plusieurs jours il était resté auprès de sa

femme ; mais voyant qu'elle ne parlait pas et s'absorbait dans sa douleur, il se dit :

« Ma femme a toujours préféré se livrer à ses dévotions et à ses travaux à l'aiguille sans témoin : je la gêne. » Il vaut mieux que je la laisse seule. Un matin donc, après lui avoir demandé des nouvelles de sa santé et de la manière dont elle avait passé la nuit, voyant les yeux de la pauvre femme se remplir de larmes et se diriger sur le berceau de leur fille, il se hâta de la quitter, et s'en alla aux champs.

A quelques jours de là, Mattea lui parla de la ressemblance de l'enfant de Notre-Dame de la Consolation avec la petite Marie, et l'engagea à le venir voir avec elle ; il leva les épaules, traita sa femme de folle, lui dit qu'elle avait toujours eu des lubies mystiques et que sa dévotion la rendait ridicule.

Mattea en écoutant ce langage laissa couler librement ses larmes. Ce fut autant sur ce briseur d'images que sur son pauvre enfant qu'elle pleura ce jour-là.

« C'est son père, se disait-elle, son père ! et au lieu de ménager ma dernière consolation, la poésie du souvenir et des illusions, il cherche à me l'enlever !... »

Le mari de Mattea, en la voyant pleurer, s'approcha d'elle, et, lui passant un bras autour de la taille :

« Allons, ma chère amie, il faut en finir avec cette douleur exagérée ; notre enfant est morte, mais nous pouvons en avoir d'autres. »

Un frisson parcourut tout le corps de Mattea ; une invincible sensation d'horreur, de dégoût, s'empara d'elle. Cette femme si modeste, si soumise jusque-là, se révolta soudain, et, se dégageant du bras de son mari, elle courut dans sa chambre se réfugier près du berceau de Marie ; cachant sa tête dans les oreillers de l'enfant, elle murmura :

« Jamais !.... jamais !.... »

« Ma femme est décidément folle, » se dit l'époux grossier. Et jetant son chapeau sur sa tête, bourrant sa pipe

et sifflant un air banal, il s'en alla voir fouler la vendange....

Les années passèrent, jetant sur la physionomie de Mattea un voile de mélancolie qui ne lui nuisait point, au contraire. Mince, pâle, la figure amaigrie, elle était encore laide à vingt-six ans, mais pourtant moins qu'à seize.

Cette mère qui avait tant redouté la laideur pour sa fille continuait à ne s'en préoccuper nullement pour elle-même ; elle était très-persuadée de son désavantage physique, mais le considérait comme une chose inévitable, qui n'avait point eu et ne devait point avoir d'influence sur sa destinée.

Cette façon de penser tenait peut-être à sa disposition d'esprit, à son caractère exempt de coquetterie, mais elle tenait surtout à la vie qu'elle avait toujours menée loin du monde, ce centre où la beauté d'une femme est la première sinon la seule condition de son bonheur ; constamment entourée des mêmes personnes, qui à force de la voir oubliaient sa laideur sans jamais se lasser d'admirer et de louer ses inestimables qualités morales, Mattea ignorait la valeur véritable de la beauté et le prix que le monde y attache.

Pendant les dix années qui s'étaient écoulées depuis son mariage, elle avait perdu peu à peu ses habitudes par trop monastiques et ménagères ; elle s'habillait comme tout le monde, mieux que tout le monde, parce que sa mise, quoique soignée, était d'une modestie et d'une simplicité extrêmes. Elle travaillait toujours beaucoup, mais n'ayant plus le stimulant d'un trousseau d'enfant à entretenir elle lisait beaucoup aussi ; et comme elle n'était pas dépourvue d'intelligence, ses idées grandissaient, son langage s'épurait. Elle connaissait mieux, hélas ! toute l'humiliante et grossière nullité de son mari ; mais, armée de philosophie et de résignation, elle avait d'autant plus de mérite à le supporter avec patience et bonté, que cet homme égoïste ne lui en tenait aucun compte et ne rentrait chez lui que pour murmurer ou critiquer quelque chose. Il n'y avait pas jusqu'aux modestes soins que Mattea prenait

d'elle-même qui n'encourussent sa désapprobation : tout était inutile et colifichet aux yeux de cet homme ; tout, jusqu'au simple cercle d'or qui ne quittait ni jour ni nuit le bras de Mattea et dans lequel étaient renfermés les cheveux de Marie ; tout, jusqu'au médaillon suspendu à son cou et contenant le portrait de l'enfant, souvenirs que le brutal iconoclaste aurait voulu reléguer dans un tiroir.

Si sa femme lisait, il la taquinait ; s'il la voyait rêver, il grondait plus fort encore. Q'aurait-il dit, bon Dieu ! si Mattea lui avait confié le secret de quelques-unes de ses rêveries ? s'il avait su, par exemple, que lorsqu'elle restait ainsi chaque soir longuement accoudée à sa fenêtre, elle adressait les plus ferventes aspirations de sa pensée et de son cœur à une étoile ! Cette étoile, plus brillante que les autres, elle l'avait surnommée Maria-Stella, parce que Marie tout enfant la remarquait souvent et lui envoyait chaque fois des baisers sur le bout de ses doigts mignons. Pour Mattea, c'était maintenant Marie qui du haut du ciel la regardait à cette place.

« Cela, Maria-Stella ! mais c'est Lucifer, aurait dit le mari avec son gros rire. Oui, Lucifer, Vénus, Vesper ou l'étoile du berger placée entre Mercure et Mars. »

Oh ! que Mattea aimait bien mieux ignorer toute sa vie ces astronomiques explications que de perdre une seule des douces illusions qui trompaient sa douleur.

II

Non loin de la ferme enjolivée et pompeusement désignée sous le nom de villa, qu'habitait Mattea, était une élégante et aristocratique demeure, dans laquelle la nombreuse famille de la comtesse de T*** venait chaque année passer la belle saison.

La comtesse avait un fils de vingt-six ans, une bru de vingt-quatre et une jeune fille de douze ; plus, deux ou trois petits enfants de son fils.

En qualité de voisine Mattea allait, dans les premières années de son mariage, faire une visite par saison aux dames du château ; on la recevait avec une affabilité protectrice et on lui rendait scrupuleusement sa visite huit jours après. Leurs relations s'arrêtaient là.

Mais lorsque Mattea eut perdu sa fille, la jeune comtesse de T***, à laquelle quelques années auparavant pareil malheur était arrivé, eut pitié de cette pauvre mère : elle accourut chez sa voisine, et lui prodigua tous les soins, toutes les consolations en son pouvoir ; de plus, l'aspect de cette douleursi profonde, si déchirante lui inspira une tendre sympathie pour la malheureuse Mattea, et aussitôt qu'elle fut en état de sortir, Louise vint la chercher, l'emmena au château, la promena à pied dans leur parc et en calèche avec elle aux environs.

Mattea s'était d'abord laissé soigner et combler d'amabilité avec la plus grande indifférence ; mais peu à peu un sentiment de véritable gratitude l'attacha à la jeune femme et lui fit surmonter l'espèce de répugnance qu'elle ressentait à se trouver ainsi sans cesse en société de personnes qui lui étaient fort supérieures.

Le mari de Mattea, dont l'habitude était de murmurer et de se plaindre de tout, ne manqua pas une si belle occasion

de reprocher à sa femme les dérangements que les fréquentes allées et venues de la villa au château apportaient dans son ménage ; mais au fond il était très-flatté de l'intimité publique de Mattea avec la noble maison, et ce n'était pas sérieusement qu'il grondait.

Sa jeune femme prit donc peu à peu et sans obstacles l'habitude de passer la soirée chez ses aristocratiques amies ; après le dîner, et lorsque son mari commençait à s'endormir sur le meilleur fauteuil du salon, Mattea se rendait au château, s'y arrêta une, quelquefois deux heures, et revenait accompagnée par l'individu qui cumulait à la villa les fonctions de jardinier et de domestique.

A l'époque où commença cette intimité, la fille de la comtesse, qui, par un singulier hasard, s'appelait Marie, avait de dix à douze ans : petite, mince, d'une figure enfantine, elle paraissait n'en avoir pas plus de huit à neuf. Comme la fille de Mattea, Marie était une blonde à cheveux fins et naturellement bouclés ; comme l'enfant de la bourgeoise, elle avait des yeux bleus, des joues roses et une bouche mignonne. Mais la fille de Mattea possédait la douceur, la modestie de regard, le caractère calme de sa mère, et la jeune comtesse était vive, pétulante, un peu capricieuse.

Venue au monde fort tard, quand réellement on ne l'attendait plus, Marie avait été l'enfant gâté de son père, mort depuis peu ; sa mère, son frère, et même sa belle-sœur, avaient continué depuis de l'adorer, de la cajoler, de satisfaire toutes ses petites volontés.

La jeune fille se prit d'une grande sympathie pour Mattea, et cette circonstance contribua sans doute beaucoup à accroître l'amitié de toute la noble famille pour leur modeste voisine. Mattea, de son côté, aimait particulièrement Marie.

Quand la jeune femme se trouvait seule avec l'enfant, elle la pressait sur son cœur, l'embrassait au front, l'appelait

Marie ou ma petite Marie, choses qu'elle n'osait faire devant les parents de la jeune fille, soit que malgré elle le titre de ces dames lui imposât, soit que leur présence lui rappelât leurs droits sur la belle enfant que dans le tête-à-tête elle se plaisait à considérer comme sienne : Marie n'avait-elle pas la ressemblance, le doux nom et parfois les caresses que l'enfant de Mattea prodiguait à sa mère ?

Chaque année, durant les mois de juillet et d'août, la famille de T*** comptait au château un membre de plus : c'était le baron Léonel de ***, frère de la jeune comtesse.

Le baron, quoique à peine âgé de trente-quatre ans à l'époque où s'établirent les relations d'amitié entre Mattea et les dames du château, était déjà colonel et jouissait d'une certaine réputation militaire. C'était un bel homme, grand, mince, un peu pâle, d'une instruction remarquable, mais d'un caractère inégal. Généralement sérieux, il se faisait parfois d'une gaieté enfantine en famille. Dans ces jours-là, il s'occupait particulièrement de la jeune Marie, il se mêlait à ses jeux, les perfectionnait, en inventait d'autres, cherchait en riant à la taquiner de mille façons. Malgré cela, ou peut-être à-cause de cela, il n'avait pas réussi à gagner les sympathies de la jeune fille ; elle se plaignait souvent à Mattea des interruptions que la présence de Léonel apportait à leur tête-à-tête. En effet le baron semblait prendre un plaisir tout particulier à poursuivre l'enfant lorsqu'elle était seule avec Mattea ; il la cherchait au fond des bosquets du grand parc et l'accompagnait souvent jusqu' à la villa. Chaque soir il assistait en tiers à la partie de dames ou de dominos que Mattea et Marie faisaient avant de se séparer. On le voyait parfois silencieux, absorbé, la pensée évidemment fort loin du lieu où il se trouvait, et tantôt au contraire se mêler au jeu avec un empressement peu naturel, prenant alors presque toujours parti pour Mattea contre Marie.

Dans les premières années de son intimité au château, Mattea ne revoyait plus le baron d'un été à l'autre ; mais

une fois qu'elle n'avait pu achever de lire un livre qu'il lui avait prêté, elle l'avait gardé et renvoyé dans le courant de l'hiver avec un mot d'excuse et de remerciement. Léonel répondit au billet par une visite. Mattea restait beaucoup chez elle : il la trouva au coin du feu.

Le colonel avait dans la conversation une nuance de pédanterie qui probablement était une des principales causes du peu de sympathie qu'il inspirait à Marie. Aux yeux de Mattea, qui ne causait pas beaucoup et prenait de plus en plus goût aux choses instructives, ce petit défaut devint un charme de plus. Le baron parlait bien : en analysant d'un ton un peu tranchant les ouvrages qu'il prêtait à Mattea, il l'instruisait et fixait son jugement incertain, non pas faute d'intelligence, mais faute d'une suffisante instruction.

Dès la première visite que Léonel fit à Mattea, il s'aperçut de l'intérêt avec lequel il était écouté ; soit que son amour-propre en fût flatté, soit qu'il eût le désir sincère d'éclairer un esprit qui ne demandait qu'à s'ouvrir et à travailler, il revint à quelques jours de là, apportant de nouveaux livres. Ces livres furent lus avec empressement ; on lui fit quelques questions, puis des réflexions d'une certaine justesse.

Léonel, se sentant fier des progrès rapides de celle que dans sa pensée il appelait déjà son élève, sans se rendre bien compte de ses intentions ni de son but, prit l'habitude d'aller fort souvent chez Mattea ; il la trouvait toujours seule, toujours disposée à l'écouter avec le même intérêt.

Peu à peu une intimité plus grande s'établit entre eux ; ce ne fut plus au hasard que Léonel alla chez Mattea, il avait son heure, il était attendu ; on disposait le petit salon à son intention, on plaçait auprès du feu le fauteuil qu'il préférait ; la conversation ne roulait plus exclusivement sur les lectures faites. Léonel contait ses impressions, ses projets, comme les espoirs ou les mécontentements que lui faisait éprouver sa carrière, et Mattea l'écoutait avec une

amicale partialité. A ses yeux le général et le ministre étaient tour à tour des héros ou de grands coupables, selon qu'ils récompensaient ou méconnaissaient le mérite de Léonel.

Quant à Mattea, la pauvre femme avait peu à confier, mais ce peu elle le disait ; Gomme elle passait souvent la soirée chez les T***, elle entretenait Léonel de sa sœur Louise, de la comtesse et surtout de Marie, que le baron se plaisait à appeler sa petite ennemie.

Le mari de Mattea n'apportait aucun obstacle à ses visites ; presque toujours hors de chez lui, il ignorait probablement leur fréquence, mais l'eût-il connue il ne l'aurait pas empêchée, le frère de Louise faisant partie de cette famille qui, disait ironiquement le peu aimable époux, avait envahi sa demeure, tandis qu'au fond, nous le savons, il était enchanté d'avoir chez lui les comtesses de T*** et leurs nobles parents.

L'intimité de Mattea et de Léonel avait commencé à l'époque de la rentrée en ville. Il y avait de trois à quatre mois qu'elle durait, lorsqu'il fallut songer au retour à la campagne.

Mattea ne retrouva pas dans son cœur cette résignation avec laquelle chaque année elle partait dès les premiers jours d'avril ; elle aurait voulu rester encore un mois ou deux à la ville, et pour la première fois la volonté de son mari lui parut tyrannique ; pourtant elle partit sans murmurer, mais le cœur rempli d'une indéfinissable tristesse. Le temps lui sembla bien long jusqu'à l'arrivée de ses voisins, qui vinrent s'établir chez eux dès les premiers jours de juin.

Pendant sa solitude, Mattea sentit malgré elle ses pensées se porter plus souvent sur elle-même ; elle éprouvait le besoin de s'occuper de sa personne, elle trouvait que sa mise n'était pas assez soignée pour passer tous les jours plusieurs heures au château. S'inspirant du souvenir des toilettes distinguées de ses amies, elle fit

venir de la ville des étoffes, des dentelles, des rubans, et se confectionna elle-même plusieurs négligés de campagne, simples mais élégants.

Ces dames arrivèrent : Mattea ne se pressa nullement de leur faire voir sa nouvelle parure. Quelques semaines après on parla de la venue prochaine de Léonel ; dès le lendemain Mattea revêtit une de ses plus fraîches toilettes, et de ce jour-là elle apporta à sa mise un soin tout particulier.

Un matin, poussée par une sorte de pressentiment, elle revêtit sa plus jolie robe, plaça sur sa tête un charmant bonnet d'un lilas pâle qui semblait donner de la douceur et de la tendresse à tous ses traits, et avec cette mise elle prit la route du château. Comme elle approchait de la haie de charmille et d'aubépine qui séparait le jardin des prairies environnantes, Mattea vit accourir à elle Marie, un filet à papillons à la main.

La jeune fille avait quinze ans, et sa beauté se parait déjà de tous les attraits de la femme, mais elle avait conservé la vivacité, l'espièglerie de son enfance, et par-dessus tout sa tendresse pour Mattea.

« Bon Dieu ! que vous voilà belle, petite tante ! » cria Marie du plus loin qu'elle aperçut Mattea, à laquelle elle aimait à donner ce titre de parenté. « Si vous tenez à entendre un sermon en-quatre points, ajouta la rieuse enfant, vous pouvez aller prendre ma place sous le grand tulipier.

» — Un sermon ! » dit Mattea avec étonnement.

« Ah ! c'est que vous ignorez que le colonel est arrivé il y a quelques heures, et que déjà il prêche ces dames sur je ne sais quel sujet qui ne les amuse guère et m'ennuyait tout à fait ; aussi l'ai-je quitté pour courir après le beau papillon que voici. » Et la jeune fille montrait à Mattea, à travers la gaze de son filet, le beau lépidoptère qu'elle venait d'attraper.

« Que vous êtes méchante Marie ! » dit Mattea en embrassant l'enfant avec un sourire et un regard qui démentaient ses paroles.

« Vous avez raison, » répondit Marie ; et, ouvrant aussitôt son filet, elle rendit la liberté au brillant insecte.

« Ce n'est pas du papillon que je voulais parler, mais du pauvre colonel, que vous maltraitez toujours de même.

» — Moi ! mais c'est lui au contraire qui me taquine. Avouez, petite tante, qu'il ne vous amuse pas toujours non plus, et que c'est par complaisance que vous l'écoutez avec tant d'empressement.

» — Mais non du tout ; je vous assure, Marie, que la conversation du baron est réellement fort intéressante.

» — Oh ! que nenni, reprit l'espiègle en secouant sa jolie tête ; et si vous persistez dans cette opinion, je croirai que mon frère avait raison lorsqu'il plaisantait tout à l'heure sur l'empressement avec lequel le baron a demandé en arrivant de vos nouvelles. »

Tout en causant les deux femmes avaient marché ; elles se trouvaient trop près de l'arbre sous lequel la famille était réunie pour que Mattea, malgré le désir qu'elle en avait, osât demander ce que le jeune comte avait dit. Elle se tut. Marie la devança pour l'annoncer.

« Maman Louise, dit-elle, voici Mattea ; voyez comme elle est belle ! Colonel, c'est pour fêter votre arrivée qu'elle s'est ainsi parée. »

Mattea rougit ; involontairement elle fit un pas en arrière, et aurait bien voulu s'éclipser totalement ; pour la première fois une pensée d'impatience surgit dans son esprit contre la belle enfant qui causait son embarras.

Léonel sourit en homme qui comprend un aimable badinage, et tendit amicalement la main à Mattea.

La conversation devint générale, et l'embarras de Mattea se dissipa promptement. Au bout d'une heure la comtesse rappela à sa fille qu'il était temps d'aller à ses études ;

Marie se leva, Louise la suivit ; le comte était déjà parti depuis quelques minutes.

Mattea, le baron et la comtesse restèrent seuls sous le tulipier.

Léonel regarda longtemps Louise et la jeune fille qui s'éloignaient ; il semblait prendre un plaisir extrême à les voir paraître et disparaître à travers le feuillage. Mattea n'osait regarder Léonel, mais elle suivait la direction de ses yeux.

La conversation, fort animée jusque-là, languit peu à peu : Léonel ne la soutenait plus, il était préoccupé et rêveur. Lorsque Mattea se leva pour retourner chez elle, la comtesse l'accompagna jusqu'à la grille du parc. Cette grille était à deux pas du château. Chemin faisant, madame de T*** annonça l'intention d'aller assister aux études de sa fille.

Le baron sera libre, se dit Mattea ; sans doute il m'offrira son bras pour retourner chez moi. Et cette pensée fit tout d'un coup battre le cœur de la jeune femme avec une vitesse inaccoutumée. Mais Léonel, encore distrait, ne lui adressa qu'un salut, et rentra au château avec la comtesse.

Involontairement Mattea s'arrêta derrière la haie, espérant que le baron allait sortir de l'habitation et la rejoindre ; mais ce fut en vain : alors une amère pensée entra au cœur de cette femme, d'ordinaire si modeste, si humble même.

C'est parce que je ne suis qu'une simple bourgeoise, se dit-elle, que M. le baron ne m'a pas offert son bras ; il eût été inconvenant sans doute d'abandonner pour moi la comtesse, même au seuil de sa demeure.

Mais Mattea ne se fut pas plutôt aperçue de l'étrangeté de ses pensées qu'elle rougit, pressa le pas et s'efforça de fredonner un refrain pour chasser son émotion involontaire. Malgré elle, elle fut triste tout le jour, et le soir elle ne se sentit point disposée à reprendre la route du château.

Elle resta chez elle.

Le salon de la villa débouchait sur une galerie qui lui servait d'antichambre ; au fond de cette galerie était une large fenêtre arrondie, autour de laquelle grimpaient du jardin des plantes odorantes.

La soirée était magnifique ; comme d'habitude, Mattea avait quitté le salon au moment où son mari s'endormait ; elle passa dans la galerie, et alla s'accouder à cette fenêtre ouverte, regarda les étoiles, les plantes, laissa flotter sa pensée dans de vagues rêveries, et pleura.....

Pour la première fois le souvenir de son enfant De lui apparut pas bien distinct à travers ses larmes.

Une heure s'écoula ; le mari de Mattea se réveilla, et se traîna, selon sa coutume, hors du salon pour gagner sa chambre ; en passant par la galerie, il aperçut sa femme.

« Je vous croyais au château, dit-il. Que faites-vous donc là, Mattea ? Je serais bien curieux vraiment de savoir à quoi vous pensiez ? » Puis après un court silence, il ajouta, d'un ton aigrelet :

« Vous feriez mieux, machère, de vous aller coucher de bonne heure et de vous lever de grand matin ; autrefois il en était ainsi, vous alliez à la ferme surveiller la basse-cour, et nous avions dans ce temps-là de belles volailles pour nos rôtis ; celles qu'on nous sert maintenant ont l'air d'être mortes de la rage. »

Toisant ensuite sa femme et soulevant du bout du doigt l'une des garnitures de sa robe d'un air de mépris, il ajouta : « Mais depuis que vous rivalisez d'élégance avec vos nobles amies, je conçois parfaitement que vous craigniez de déchirer vos falbalas et de salir vos mains dans une basse-cour : ne vous faites pas d'illusions, ma chère, en dépit de tout cela vous n'êtes ni plus belle ni plus noble qu'autrefois, et vous ne gagnez à ce manège qu'un peu de ridicule et le mépris de vos égaux. »

La fierté de Mattea se révolta à ce langage ; elle fit un effort pour répondre, mais l'émotion couvrit sa voix, elle ne

put achever la phrase commencée.

« Allons, allons, ne vous fâchez pas, reprit son mari ; j'ai mal dormi ce soir sur le fauteuil, que vous avez oublié de faire rembourrer. Je suis de mauvaise humeur : j'ai tort. Vous voyez que si je ne marchande pas mes expressions, je m'en accuse entièrement. Convenez au moins que je suis bon enfant. » Et en parlant ainsi, le grossier personnage fit mine d'embrasser sa femme. Mattea se recula.

Quelle affreuse chose vraiment que le mariage quand il n'y a jamais eu d'amour entre les époux et qu'ils ne sont pas unis par le doux lien d'un petit être à chérir et à élever !

Mattea le sentit, et souffrit bien en ce moment ; une invincible répugnance lui fit trouver cette réparation pire encore que l'offense. Elle se hâta de rentrer chez elle, se laissant dire par son mari qu'elle était une bégueule et une boudeuse.

Elle se leva le lendemain triste et le cœur brisé ; elle alla se promener vers la ferme. En regardant les couvées, chétives et peu nombreuses :

« Mon mari a raison, se dit-elle, les choses vont mal par ici ; je ferais peut-être mieux de soigner les poules et les canards que de lire ou de broder des meubles de soie ; mon esprit était plus tranquille lorsque je n'allais pas aussi souvent au château. Oui, mais alors.., alors j'avais auprès de moi une inépuisable source de bonheur, de consolation, tandis que maintenant je n'ai rien, plus rien... » Et la pauvre femme fondit en larmes. La fermière, étonnée, lui demanda si elle souffrait.

« Oui, » dit Mattea, qui étouffait ; et elle s'empressa de retourner chez elle : tout le jour elle s'occupa de son ménage, et n'alla point au château.

Le lendemain, ses amies envoyèrent le baron demander de ses nouvelles et savoir pourquoi depuis deux jours on ne l'avait pas vue.

Lorsque le colonel arriva, Mattea était assise sous un modeste berceau de roses et de chèvrefeuilles au fond de son petit jardin, qui était bien tenu, mais dans lequel la salade et la carotte s'alliaient au jasmin et au dahlia ; elle avait un ouvrage à la main, et devant elle, sur une petite table de pierre, le dernier livre que Léonel lui avait prêté. Deux larmes furtives roulaient sur ses joues. A l'aspect du baron, elle se bâta de les essuyer, pas assez vite pourtant pour qu'il ne vît le geste ; d'ailleurs, elle conserva dans la voix ce petit tremblement dénonciateur d'une émotion récente.

Léonel exposa le motif de sa visite ; il parla surtout de l'inquiétude de Marie ; la jeune fille était un peu souffrante, et elle avait chargé Léonel de ramener son amie.

« Chère, chère enfant ! » s'écria Mattea ; et, suivant l'impulsion de son cœur, elle alla prendre son chapeau et son ombrelle et se mit en route. Léonel lui offrit son bras, qu'elle accepta ; sa main trembla en la passant sous le bras du baron.

Quelques instants ils marchèrent ainsi silencieux tous deux.

« Vous êtes triste depuis votre arrivée, dit enfin Mattea ; je ne vous avais pas laissé ainsi au printemps.

» — Je me suis dit la même chose à votre égard, madame, » répondit Léonel.

« — Oh ! chez moi la tristesse est un état normal, ma douleur s'assoupit quelquefois, jamais elle ne s'endort.

« — Pauvre femme ! » fit Léonel, serrant légèrement le bras de Mattea, en songeant à la perte cruelle qu'elle avait faite, à ses chagrins domestiques, qu'il avait devinés depuis qu'il la connaissait mieux. Mattea resta quelques instants sans parler.

« Vous n'avez pas répondu à ma demande ? » dit-elle enfin.

« — Ma tristesse n'est pas aussi définissable que la vôtre, madame ; je la sens, mais ne saurais l'exprimer. »

C'est singulier, pensa Mattea, moi aussi je ressens une nouvelle et secrète tristesse que je ne saurais définir.

Ils arrivèrent au château. Mattea trouva sous le vestibule Louise et la comtesse ; elle les remercia de leur aimable sollicitude, et rejeta son absence sur un surcroît d'occupations de ménage, puis elle monta chez Marie.

La jeune fille, déjà remise de son indisposition, venait de se lever ; elle se jeta au cou de son amie, et, fermant soigneusement la porte de sa chambre :

« Ma chère petite tante, lui dit-elle, ah ! que je suis heureuse : j'ai un grand secret à vous confier ; préparez toute votre éloquence, car vous aurez à plaider pour moi dans quelque temps ; mais pour le moment, au contraire, il faut que maman ne se doute de rien.

» — J'écoute ce grand secret, » dit Mattea, souriant en se rappelant les différentes causes qu'elle avait déjà gagnées en faveur de la jeune fille.

C'était la permission d'aller au bal, puis au manège- ; plus tard, la possession d'un joli poney Isabelle, une autrefois l'autorisation de porter une robe longue, de s'habiller comme une grande personne qu'on était, etc., etc.

« Vous saurez donc, petite tante..., » dit la jeune fille ; mais tout d'un coup elle s'arrêta rougissant et embarrassée. « Tiens, c'est étrange, dit-elle, je n'ose plus parler, et cependant depuis hier je ne rêve qu'au moment de vous confier mon secret.

» — La chose sera donc bien difficile à obtenir ?

» — Je ne crois pas ; du reste, nous avons le temps d'y songer... » Puis, après un court silence, pendant lequel la jeune fille sembla faire un effort pour parler, elle se rapprocha plus encore de Mattea, et lui passant affectueusement les bras autour du cou, elle lui dit d'un ton ému et avec précipitation :

« Petite tante, Gustave m'aime ! il me l'a dit hier ; il veut m'épouser.

» — Gustave ! Qui est Gustave ? » fit Mattea, toute bouleversée de cette confidence imprévue.

« Mon cousin, le plus beau de mes cousins, » se hâta-t-elle d'ajouter.

« Ah !... Et vous, Marie ?

« — Moi ?...

« — L'aimez-vous ? »

La jeune fille laissa retomber ses bras, encore enlacés au cou de son amie, et joignant les mains, levant les yeux avec une expression attendrie et passionnée :

« Oh ! de tout mon cour, » fit-elle avec explosion ; puis elle cacha son charmant visage dans ses mains. Un instant après, elle le découvrit tout inondé de larmes, mais souriante et gaie au milieu de ses pleurs.

« Voyez donc, dit-elle, comme je suis sotte ce matin, j'ai envie de rire et de pleurer tout à la fois. »

Il se livrait en ce moment dans le cœur de la jeune fille un rude combat entre l'enfant de la veille, charmante espiègle courant après les papillons, et la femme d'aujourd'hui, qui déjà sentait pénétrer dans son cœur le dard aigu de l'amour.

Si douce que soit la blessure, elle est donc toujours accompagnée de quelques larmes.

L'enfant reprit le dessus pour raconter à Mattea avec une naïveté adorable les moindres détails de son premier rendez-vous.

Les amoureux de quinze et de dix-sept ans avaient scellé leur promesse de mariage par un baiser, dont l'émotion les avait immédiatement obligés à fuir tous deux, Marie vers le mur du parc par où elle était venue, Gustave vers la route où l'attendait le cheval sur lequel il avait fait quatre bonnes lieues au galop pour se trouver le premier au rendez-vous.

La jeune fille avait fui, mais l'instant d'après elle était revenue sur ses pas, et, se cachant derrière un buisson, elle avait revu la figure de son cousin. « Oh ! qu'il avait l'air

heureux, petite tante ! » ajouta Marie avec une indicible expression de bonheur.

Mattea écoutait ces confidences avec le plus vif intérêt, elle dévorait Marie des yeux : les larmes, la joie, les explosions de passion qui s'échappaient des lèvres de la jeune fille étonnaient et charmaient à la fois son amie.

Peut-être devrais-je gronder cette imprudente et naïve enfant, se disait-elle, lui faire au moins quelques remontrances, mais je n'en ai pas le courage. Pourquoi troubler la joie de ce beau jour ? Peut-il y avoir du danger dans de tels sentiments ?... Non, non, le serpent ne se cache pas sous ces fleurs là : leur parfum d'innocence le tuerait ! Puis Mattea ne put s'empêcher de faire un retour sur elle-même. Quelle différence entre elle et Marie, entre le mariage qui attendait la jeune fille et celui qu'avait fait Mattea !

« Eh bien, vous êtes muette, petite tante ? » reprit Marie.

« — Je songeais aux moyens d'obtenir le consentement de la comtesse à ce mariage, bien précocement.

» — Non, non, ne parlez pas encore : on me dirait que je suis trop étourdie, on m'empêcherait peut-être de voir Gustave. Je vais pendant six mois être bien raisonnable ; je quitterai tous mes jouets, je serai attentive aux leçons de mes maîtres, j'étudierai toute seule ; enfin, je ferai voir que je suis tout à fait bonne à marier. »

Comme elle l'aime et quelle belle chose que l'amour ! se dit Mattea, palpitante d'émotion. Et au lieu de gronder la jeune fille comme elle aurait peut-être dû le faire, elle posa et retint longuement ses lèvres sur le front de Marie.

« Depuis quand vous aimez-vous ainsi ? » dit-elle.

» — Oh ! depuis toujours, je crois, répondit naïvement la jeune fille ; mais depuis hier plus, ou du moins d'une autre manière qu'auparavant. Enfants, nous jouions ensemble, et Gustave prenait ma défense lorsque son frère me taquinait ; plus tard, nous avons eu les mêmes professeurs ; mon cousin était plus attentif, plus studieux que moi ;

quand je n'avais pas bien compris ou bien écouté la leçon, il me l'expliquait à l'heure de la récréation, si bien qu'en trois minutes je comprenais ce que le maître avait dit en deux heures.

» Depuis six mois Gustave était pensif et triste ; quand je lui demandais la cause de son chagrin, il me répondait que je ne l'aimais pas ; je me moquais de lui, il devenait plus triste encore, me quittait tout de suite, et boudait quelquefois pendant toute une semaine. Enfin, hier, il m'écrivit, et il me dit que depuis longtemps il avait quelque chose de très-important à me dire, mais que, ne pouvant jamais réussir à me parler seuls, il me suppliait de venir de grand matin dans le petit bois, derrière le mur du parc. J'y allai en courant, fort curieuse de savoir ce qu'il avait à me confier. Lorsqu'il me vit arriver souriante et gaie, tenant à la main mon inséparable filet à papillons, il me l'arracha presque des mains, et me dit les larmes aux yeux :

« Oh ! Marie, vous ne serez donc toujours qu'un enfant ? »

» Je ne sais pourquoi je fus toute saisie en entendant ces paroles ; je n'eus plus envie de rire ni de me moquer de lui ; au contraire, j'étais triste, et ma tristesse s'augmenta encore lorsque je compris que j'étais la cause involontaire de son chagrin.

» Vous savez tout maintenant, petite tante. J'ajouterai que je me sens depuis hier un courage et une force que je ne me connaissais pas, et avec lesquels je surmonterai tous les obstacles, je ferai tous les sacrifices plutôt que de renoncer à Gustave. »

L'entretien de Mattea et de Marie avait été fort long ; on vint prévenir la jeune fille que son maître de musique l'attendait ; elle accompagna son amie jusqu'à la grille, et l'embrassa une dernière fois en lui disant :

« Oh ! comme je vais bien étudier pendant six mois. »

Mattea s'acheminait pensive, lorsque de derrière la haie elle vit tout d'un coup sortir Léonel. Elle fit un geste de

surprise.

« Vous ici ! dit-elle ; comment donc ? »

» — Mais, répondit-il un peu troublé, je me promenais devant la maison ; je vous ai aperçue avec Marie, et pour ne pas interrompre la fin d'une conversation qui, si j'en juge par l'animation de vos traits, a dû être fort intéressante, je me suis réfugié ici. Me permettez-vous de vous offrir mon bras pour le retour ?

» — Volontiers, » dit Mattea, charmée de celle proposition.

Chemin faisant, Léonel fit remarquer à Mattea combien son entretien avec Marie l'avait changée : plus de larmes dans ses yeux, plus de tristesse sur sa physionomie.

« On dit que vous êtes sa confidente et son confesseur même, ajouta-t-il en plaisantant, car elle vous raconte ses moindres pensées. »

Mattea sourit pour toute réponse.

Le baron, qui interrogeait à la dérobée la physionomie de la jeune femme, continua sur le même ton de plaisanterie :

« La comtesse disait l'autre jour : Mattea doit être un fort mauvais confesseur, car elle aime tant cette enfant qu'elle ne voit pas ses défauts et excuse toutes ses fautes.

» — Ses défauts ? reprit Mattea, est-ce qu'elle en a ? des fautes ? est-ce qu'elle en commet ? Oh ! non, non ; c'est une naïve et adorable enfant, qui ignore le mal et le repousserait si elle le connaissait. L'homme qui l'aura pour femme sera bien heureux, je vous assure. »

Comme Mattea achevait ces mots, elle entra dans son jardin, et tendait la main en signe d'adieu à Léonel.

Le baron serra cette main plus fortement que d'habitude, et en s'éloignant regarda Mattea d'un air attendri et reconnaissant. Mais à peine fut-il parti que la jeune femme sentit renaître dans son âme le trouble et les préoccupations de la veille.

Mon Dieu, qu'ai-je donc ? se dit-elle ; qu'est-ce que ce bouleversement, cette douleur et cette joie se succédant

avec tant de rapidité ? Je suis triste et pourtant heureuse..

Durant la soirée elle repassa dans son souvenir les délicieuses et dangereuses confidences de la jeune fille ; puis elle s'endormit les yeux humides de larmes. Elle rêva toute la nuit de doux et timides baisers, d'enlacements, de pressions de main ; les deux têtes de Gustave et de Marie lui apparurent réunies, et tour à tour remplacées par la figure de Léonel attendri et reconnaissant comme il l'était lorsqu'il lui avait serré la main.

Mattea se réveillait et sortait à peine de son rêve lorsque le jardinier vint lui dire qu'il y avait en bas un des messieurs du château qui demandait à lui parler.

« Lequel ?

» — Mais je ne sais, répondit le jardinier.

» — Le plus grand ? reprit Mattea, qui en ce moment aurait bien voulu dire comme Marie en parlant de Gustave : le plus beau !

» — Oui, madame.

» — Que peut-il me vouloir à cette heure ? »

Elle s'habilla à la hâte, et descendit au jardin, portant encore sur son visage les traces de ses rêves et de ses pensées.

« Je vous demande mille fois pardon de vous déranger à cette heure, dit Léonel, confus de l'empressement et de l'émotion trop visibles de Mattea. Je vois que vous êtes inquiète d'une visite aussi matinale ; mais je n'ai pu me refuser à la prière de mademoiselle Marie, qui m'a demandé de vous remettre ce billet et de lui en rapporter au plus tôt la réponse. »

Mattea ouvrit le billet. Léonel, pendant la lecture, interrogeait à la dérobée la physionomie de la jeune femme ; il la vit sourire, faire un geste de consentement, puis tout d'un coup rougir, s'efforcer de réprimer son émotion, replier le billet et le cacher soigneusement dans son corsage ; elle prit ensuite un morceau de papier, et écrivit ces mots : « Je serai au château dans deux heures. »

Et elle confia cette réponse à Léonel pour qu'il la portât immédiatement.

Mattea sortit de son corsage la lettre de Marie, et la relut attentivement. Voici ce qu'elle contenait :

« On attend aujourd'hui ma tante avec toute sa
» famille. Gustave sera de la partie. Venez, oh ! venez
» aussi, ma bonne Mattea. Vous le verrez, vous vous
» associerez à nos promenades, vous l'entendrez,
» vous.... Oh ! ne me refusez pas cette grâce, petite
» maman chérie. » La fine amoureuse savait que ce mot
était irrésistible, qu'il avait plein pouvoir sur l'esprit et le
cœur de sa pauvre amie. « Je choisis le
» baron pour commissionnaire. C'est bien généreux
» de ma part, car je suis très-pressée de lire votre ré-
» ponse, et je n'en prends pas le moyen : quand il
» cause avec vous, il n'en finit pas ; mais pour me le
» rendre favorable aujourd'hui, j'ai voulu lui pro-
» curer un plaisir. Que n'avez-vous vu avec quel em-
» pressement il a accueilli ma proposition ! »

C'était cette partie du billet de Marie qui avait successivement fait pâlir Mattea à une première lecture, et qui à la seconde lui causait encore une vive émotion.

Est-ce une plaisanterie d'enfant espiègle ? se dit-elle, ou Marie pense-t-elle ce qu'elle a écrit ? L'aurait-elle entendu dire ? C'est déjà la seconde fois qu'elle me parle ainsi. Léonel aurait-il fait quelque confidence ? A cette idée le sang de Mattea afflua vers son cœur. Confidence de quoi ? se dit-elle, en essayant de chasser brusquement ses pensées. Ce fut en vain, une nouvelle et délicieuse sensation s'était glissée dans son âme, s'en emparait et lui causait un frémissement de bonheur.

C'était de l'espoir !

Oh ! il faut que j'interroge Marie, que je sache aujourd'hui même ce qui en est.

Légère et heureuse, Mattea disposa la maison pour que son mari n'eût à se plaindre de rien durant son absence ;

elle fit un peu de toilette, et s'enfuit au château.

La journée se passa comme Marie l'avait désiré. Les parents restèrent sous les ombrages, Marie et ses cousins voulurent courir les buissons ; on pria Mattea de les suivre, et le baron s'offrit pour l'accompagner. Le frère de Gustave était dans la confidence ; il ne tarda pas à trouver un prétexte pour quitter la bande joyeuse, et le jeune amoureux offrant son bras à sa cousine, prit avec elle les devants. Mattea, sans les perdre de vue, marchait discrètement à quelque distance, son bras posé sur celui de Léonel, que la politesse avait obligé à suivre l'exemple de Gustave.

Mattea regarda longtemps la belle enfant, qui chuchotait avec son cousin, respirant à pleins poumons l'air de bonheur qui soufflait autour d'elle.

D'abord la jeune femme chercha à s'imaginer ce que devait être cette immense joie, puis elle la comprit et enfin la ressentit elle-même ; alors, et sans s'en apercevoir, elle s'appuya davantage sur le bras de Léonel, elle ralentit sa marche, et ferma les yeux dans une délicieuse extase.

Oh ! les bois, les bois qu'ils étaient beaux ! qu'il y faisait bon en ce moment ! Quatre cœurs y battaient à la fois d'un même sentiment. Qui n'aurait voulu s'y promener pour se réchauffer l'âme à cet ardent foyer ?

Mattea était tellement absorbée par ses pensées qu'elle ne s'aperçut pas de la préoccupation et de la tristesse inquiète du baron. Son cœur battait, elle l'écoutait, et croyait entendre celui de Léonel.

Au retour de la promenade, Mattea fut si vivement priée à dîner par la famille T*** qu'il lui fallut accepter et envoyer prévenir son mari de ne pas l'attendre.

Après le repas, elle se trouva un instant seule sur une terrasse avec Marie, qui aussitôt lui serra tendrement la main. « O Mattea ! ce jour est le plus beau de ma vie, lui dit-elle. Il m'aime tant ! Je suis bien heureuse ; mais jamais nous ne pourrons attendre six mois ; je compte sur vous,

n'est-ce pas ? » Mattea fit un signe affirmatif, elle était trop émue pour répondre. Elle aussi était heureuse, elle aussi aurait voulu interroger Marie ; mais comment faire ? L'espiègle enfant lui en fournit tout d'un coup l'occasion.

« Et votre baron, dit-elle, qu'a-t-il fait durant notre promenade ? Je parie qu'il a mis le temps à profit pour vous apprendre tous les noms savants des plantes des bois et dépoétiser avec sa latinité ces charmantes fleurs blanches et bleues qui paraient et embaumaient notre route. Gustave a bien mieux fait, ajouta-t-elle, avec le plus heureux petit sourire, il a cueilli ces fleurs pour m'en faire un bouquet, qui est là sur mon cœur et que je conserverai toute ma vie en souvenir de ce beau jour. »

Mattea regarda d'un œil rempli de désir la place où était le bouquet de Gustave. Que n'aurait-elle donné pour avoir aussi quelques fleurs à conserver ? Elle s'efforça de plaisanter, pour ne pas perdre la bonne occasion qu'elle recherchait depuis plusieurs jours.

« Mon baron, dit-elle, mon baron, qu'est-ce que cela signifie donc ?

« — Cela signifie, répondit gaiement Marie, que, de l'avis de tout le monde, le colonel est fort occupé de ma petite tante ; qu'il nous trouve toutes insignifiantes, futiles et coquettes, et que madame Mattea seule à ses yeux est sensée, modeste, pleine de vertu et d'intelligence. De plus, le pauvre colonel, qui depuis quelque temps est triste, inquiet comme une âme en peine, se déride et se tranquillise aussitôt que ma petite tante arrive ; il la suit, l'accompagne chez elle, l'attend derrière les haies. J'ai entendu Louise dire hier à son mari : Il n'y a pas de doute que mon pauvre frère ne soit amoureux. De qui donc serait-il amoureux ? ajouta la jeune fille. Personne ne le dit, mais tout le monde le pense. » Et terminant son petit discours, fait d'un ton demi-sérieux demi-plaisant, elle embrassa son amie au front.

Le cœur de Mattea battait à lui rompre la poitrine ; par hasard, ses yeux étaient tournés vers le ciel lorsque Marie prononça les mots : « Il n'y a pas de doute que Léonel ne soit amoureux ; » il lui sembla que la voûte céleste s'entr'ouvrait pour lui envoyer des torrents de bonheur ; son nom et celui de Léonel lui apparurent enlacés et entourés d'une brillante auréole. Il fallut dissimuler cette joie, feindre l'indifférence ; Mattea baissa donc les yeux, et fit un léger mouvement d'épaules, que Marie interpréta pour une réponse négative.

« Oh ! nous savons bien, petite tante, que toute la science du pauvre baron est insuffisante pour lui ouvrir la porte de votre cœur ; il le sait du reste aussi lui-même, et c'est peut-être ce qui le rend si triste ; le fait est qu'il est méconnaissable depuis quelques jours. »

Léonel vint précisément en ce moment interrompre le tête-à-tête des deux femmes pour leur offrir des rafraîchissements que l'on passait au salon.

« Mais voyez donc, Mattea, dit la jeune fille en riant et portant à ses lèvres une cuillerée de glace à la framboise, voyez comme le baron est attentif, comme il pense à nous. » Passant ensuite sans façon son bras sous celui de Léonel, elle rentra au salon avec lui, le plaisantant sur sa préoccupation par d'indirectes allusions, qu'il semblait ne pas comprendre, mais qui entendues de Mattea inquiétaient et faisaient souffrir la pauvre femme.

Durant le reste de la soirée Léonel eut dans la voix, dans le geste, quelque chose de triste, d'ému, parfaitement fait pour entretenir Marie dans ses soupçons et Mattea dans un espoir secret.

Mattea partit avant la nuit ; elle s'éclipsa sans prendre congé de personne : elle éprouvait le besoin d'être entièrement seule pour savourer à son aise la joie qui remplissait son cœur.

En rentrant chez elle, elle trouva son mari fumant sa pipe au jardin. Le rôti avait brûlé ; il était de la plus méchante

humeur.

« Ah ! c'est vous, madame, dit-il ; vous pourriez tout aussi bien faire votre paquet et aller vous installer chez la comtesse en qualité de gouvernante de mademoiselle de T*** ; les appointements que vous recevriez serviraient au moins à payer vos extravagances de toilette ; voici une note que vous m'avez fait adresser, dans l'espoir sans doute de me la faire payer ! »

Et il tenait à la main un papier qu'il tendit à Mattea. « Voyez donc, ajouta-t-il, 650 francs de mousseline, de rubans, d'inutiles fanfreluches que vous ajoutez chaque jour à votre toilette : 650 francs en deux mois ! mais c'est de la démente. »

Mattea aurait pu répondre qu'ayant apporté 15,000 francs de rente à son mari, sur lesquels elle touchait tout au plus 1,200 francs par an, elle pouvait prétendre au paiement d'une note de 650 francs. Mais en ce moment les grossières tracasseries de son mari lui étaient fort indifférentes ; elle prit avec douceur la note, assura qu'elle serait payée sous peu de jours, puis elle monta à sa chambre reprendre le cours de ses pensées.

Les trois semaines qui suivirent furent trois semaines d'extase et de ravissement pour Mattea. Elle aimait et se croyait aimée ; elle vécut dans un monde fantastique, peuplé des plus brillantes chimères. Dans ce monde-là, tout était nouveau pour elle, elle marchait de surprise en surprise, et s'étonnait de se sentir à trente ans aussi enfant, aussi gaie que Marie à quinze.

Sa pensée, sans cesse tournée vers Léonel, interprétait favorablement toutes ses actions. Était-il gai, c'était le plaisir de la voir ; était-il triste, c'était de l'anxiété, la crainte qu'il avait de ne pas être aimé. Le rencontrait-elle sur son passage, l'espoir, le désir le poussait vers elle. Ne le voyait-elle pas, la peur de se trahir l'obligeait à s'éloigner.

Un matin que le mari de Mattea avait été appelé à la ville par quelque affaire et devait être absent tout le jour, la jeune femme se promit de passer toute cette journée entre Léonel et Marie.

Elle partit joyeuse, parée de sa plus jolie toilette, fredonnant un de ces gais refrains avec lesquels elle amusait autrefois la petite Marie et que depuis la mort de l'enfant elle n'avait jamais plus chantés.

Il était de meilleure heure que de coutume, la rangée de saules recevait en plein les rayons du soleil levant ; Mattea prit donc un autre sentier plus long, mais ombrueux, qui longeait l'enceinte du parc : cette enceinte, nous l'avons dit, n'était en certains endroits qu'un épais buisson d'aubépine ou de charmille, du milieu duquel s'élevaient de gros arbres.

Mattea côtoyait la haie pour atteindre la grille, lorsqu'il lui sembla entendre la voix de Léonel de l'autre côté du buisson ; elle s'arrêta fixée au sol par un invincible attrait.

« Et s'il en était ainsi, madame, me trouveriez-vous bien coupable, bien hardi ? disait Léonel.

» — Comment donc, répondit la comtesse de T*** ; mais il ne m'appartient pas, mon cher Léonel, de vous juger et encore moins de vous blâmer.

» — Oh ! je sais que vous êtes l'indulgence même, comtesse, et j'ai reçu plus d'une fois des marques toutes particulières de votre bienveillance pour moi ; mais dans cette circonstance, et avant de laisser entrer en mon cœur le plus léger espoir, il faut, puisque vous avez deviné mon secret, que vous me disiez votre pensée tout entière. »

Le cœur de Mattea battit avec violence.

Que vais-je entendre, mon Dieu ! se dit-elle ; il vaut mieux que je m'éloigne. Mais elle sentit comme du plomb dans ses pieds, et ne put faire un pas. Son ombrelle glissa à terre ; elle cacha sa figure dans ses mains, et attendit avec une indescriptible anxiété.

« Ce que vous me demandez, Léonel, est bien délicat, bien difficile à dire, répondit la comtesse. Comment voulez-vous que je puisse prononcer un jugement ? Si je vous blâme, si je cherche à vous décourager, vous me trouverez injuste et cruelle, et vous me direz avec raison que, n'ayant reçu aucune confidence, je ne puis savoir ce qui se passe dans le cœur d'une autre personne. Et vous encourager, franchement, le puis-je ? D'ailleurs, je suis mauvais juge en ces choses-là.

» — Mais vous la voyez sans cesse, vous devez connaître ou avoir deviné sa pensée.

» — Peut-être bien ; mais la dire, mon ami, c'est fort différent.

» — En tout autre cas, j'en conviens ; mais une mère, dans l'intérêt même de son enfant !...

» — Une mère ! Que dites-vous, Léonel ? De qui parlez-vous donc ?

» — De Marie, de mademoiselle votre fille, que j'aime, que j'adore avec passion, qui ne me laisse plus de repos. D'où vient votre étonnement, madame ? Ne m'aviez-vous pas compris ?

» — Non, vraiment ! » répondit la comtesse, embarrassée et émue.

» — Mais alors de qui croyez-vous qu'il s'agissait ?

» — De.... de....

» — Voyons, parlez.

» — Eh bien, j'avais remarqué vos soins, votre assiduité auprès de notre voisine.

» — De Mattea ? » s'écria Léonel avec un accent de stupeur et de reproche qui dut aller percer de part en part le cœur de la pauvre femme. « De Mattea ? » répéta-t-il, comme il aurait dit : de cette affreuse Mattea ? « Ah, comtesse ! comment avez-vous pu croire qu'elle m'inspirait de l'amour ? Si je la vois, si je la cherche avec plaisir, c'est parce qu'elle est l'amie, la confidente de Marie, qu'elle en

dit sans cesse du bien, et qu'il est si doux d'entendre des louanges de celle qu'on aime ! »

Mattea s'était affaissée, ses jambes, tremblantes, ne la soutenaient plus ; mais elle n'eut pas la consolation de s'évanouir et ne perdit pas un mot du fatal entretien.

La comtesse et Léonel quittèrent la place qu'ils occupaient contre la haie ; Mattea entendit quelque temps encore le son de leurs voix, mais sans saisir leurs paroles : peu à peu elle n'entendit plus que le sable des allées qui Criait sous leurs pas.

Quand tout fut rentré dans le silence, le cœur de Mattea, jusque-là douloureusement tendu, se détendit enfin ; elle pleura, mais sans en éprouver du soulagement ; elle versa de ces larmes amères, brûlantes, qui semblent apporter les ténèbres au cœur et creuser plus profondément encore le lit de la douleur : du centre de cette obscurité se fit pour elle une lumière, mais sinistre, fatale. Laide !... tel était le mot. qui apparaissait à sa vue en lettres de feu.

Connaître sa laideur, c'est-à-dire savoir que l'on a le cœur et l'intelligence remplis de toutes les qualités qui font les délices de l'amour, et que sur ces trésors s'étend un voile épais, rebutant, que nul n'osera jamais soulever. Quel fléau !... Heureuse ignorance de Mattea, pourquoi l'aviez-vous fuie, pourquoi changiez-vous en un jour de deuil cette journée dont la malheureuse femme s'était promis tant de plaisir !

« O ma fille, ma douce enfant ! se dit-elle, combien j'avais raison de redouter pour toi la laideur ! Ah ! tu as bien fait de mourir, si tu devais un jour me ressembler et souffrir ce que je souffre en ce moment. »

Puis elle demeura seule, affaissée sur l'herbe, sans songer à se relever.

Que pensa-t-elle ? Rien... Elle souffrit comme souffrent les âmes de cette trempe, sans aucune de ces amères voluptés de la douleur, émotions violentes, passionnées, murmures, imprécations, qui viennent faire diversion à la

souffrance. Elle demeura dans une prostration, dans un anéantissement complet, dans un état de mort sans le bienfait du repos.

Lentement enfin elle se remit sur pied, voulut retourner chez elle, et malgré elle, au contraire, poursuivit sa route vers le château ; bientôt elle se trouva à deux pas de cette grille à côté de laquelle Léonel était venu plus d'une fois attendre son arrivée ou lui offrir son bras pour le retour.

Là elle trouva Louise, qui l'avait aperçue de loin et venait à sa rencontre.

« Bonjour, Mattea, lui dit-elle. Qu'avez-vous donc fait de Marie ? »

Marie ! Ce nom, jusque-là si doux au cœur de Mattea, retentit soudain à ses oreilles comme un son discordant. Marie !... Marie !... Qui est Marie ? se répétait-elle avec une sorte d'égarement qui la retenait silencieuse devant Louise.

« Eh bien, reprit la jeune comtesse, tout inquiète de ce silence, qu'y a-t-il donc ? Est-il arrivé quelque malheur à ma belle-sœur ? N'est-elle point allée chez vous ? »

» — Oui, sans doute... ; elle est... elle doit être chez moi, balbutia Mattea ; mais je suis sortie de bonne heure, et probablement elle m'attend au jardin ; je cours la prévenir que vous la cherchez. »

Et saisissant ce prétexte pour se retirer, Mattea s'achemina en toute hâte vers sa demeure ; mais elle n'avait pas fait cent pas que Louise la rappela. Marie venait de paraître au fond de l'une des allées du parc. Mattea dut rebrousser chemin. La jeune fille se précipita à sa rencontre.

« Ah ! petite tante, si vous saviez !... » dit-elle d'un accent tristement ému ; puis, retenue par la présence de sa belle-sœur, elle s'arrêta ; mais des larmes jaillirent de ses yeux.

Il y avait dans le cœur si bon, si désintéressé de Mattea quelque chose de plus fort que sa douleur, de plus fort que tout au monde, c'était l'aspect de la douleur d'autrui. En

voyant les larmes de Marie elle oublia tout d'un coup sa souffrance pour ne s'occuper que de celle de la jeune fille.

La cloche du déjeuner réunissait en ce moment la famille T***. Mattea fut invitée à prendre part au repas. Elle aurait bien désiré de se retirer chez elle, elle avait le coeur brisé, et pour le moins tout autant envie de pleurer que Marie : elle allait donc refuser, quand un geste suppliant de la jeune fille la fit accepter sans hésiter. Elle s'assit à table, et prétexta une légère indisposition, pour ne pas toucher aux mets.

Le déjeuner fut court et silencieux ; à l'exception du comte, chaque convive avait une préoccupation particulière.

Louise, frappée du bouleversement des traits de Mattea, des larmes de Marie, interrogeait d'un air anxieux leurs physionomies.

Léonel ne quittait pas du regard Marie, dont la pâleur et la tristesse l'inquiétaient.

La comtesse mère réfléchissait à la conversation qu'elle avait eue avec Léonel, et ses confidences, qui lui avaient d'abord paru extravagantes, cessaient peu à peu de lui paraître telles.

Pourquoi Marie n'épouserait-elle pas le baron ? Il a vingt ans de plus qu'elle, mais n'est pas vieux pour cela ; c'est un fort bel homme, riche, sensé, plein de talents. Pourquoi ne lui plairait-il pas ?....

Mattea regardait à la dérobée tantôt l'ingrat Léonel, tantôt et plus encore la jeune fille, qu'il lui semblait voir avec d'autres yeux depuis qu'elle la savait aimée du baron ; mais, hâtons-nous de le dire, il n'entra dans ces regards pas même l'ombre de dépit ou de jalousie : au contraire, Mattea sentit naître en son âme un sentiment tout nouveau, triste et passionné à la fois, un de ces sentiments dont la maternité a seule le secret, et qui fait que la mère s'affectionne tout particulièrement à l'enfant de sa douleur.

Marie, ma douce Marie, répétait-elle en son âme, rendant à ce nom chéri toute la suavité, l'harmonie mélodieuse qu'un moment de suprême angoisse lui avait enlevée, ma petite Marie, que je t'aime ! Fais-moi souffrir, mais sois heureuse !... Mais tout d'un coup, songeant à l'amour de la jeune fille pour Gustave, elle frissonna. Elle en aime un autre ! se dit-elle... Et Léonel, alors... ? Il souffrira donc ce que j'ai souffert ?... O mon Dieu ! éloignez de lui ce calice ! La sueur inonda son front, elle éprouva un immense déchirement de cœur.

Sublime, sublime souffrance ! Mattea ! que tu fus grande en ce moment.

Après le déjeuner, Marie, qui avait besoin d'épancher son jeune cœur malade dans celui de son amie, l'entraîna dans sa chambre, se jeta à son cou, et, fondant en larmes :

« Petite tante, dit-elle, il n'est pas venu !... Je l'ai attendu trois heures !... Oh ! il est malade, j'en suis sûre. »

Mattea s'efforça d'abord de tranquilliser la jeune fille, ensuite elle la gronda doucement de son imprudence. Pourquoi ce second rendez-vous, maintenant qu'elle savait l'amour de Gustave ? Elle devait faire tous ses efforts pour mériter le consentement de ses parents à son mariage, mais se conduire en honnête fille et fuir les occasions de se trouver seule avec son cousin.

« Il m'a écrit qu'il a quelque chose de très-sérieux à me dire, répondit Marie. Et cela est vrai, croyez-le, petite tante ; jamais Gustave n'a menti. »

Un valet vint en ce moment prévenir Mattea que la comtesse Louise et le comte son mari la priaient de descendre seule au salon.

Marie, que la fatigue et l'inquiétude de la matinée avaient rendue un peu souffrante, s'était jetée sur son lit : en entendant les paroles du domestique, elle bondit à terre, et voulut à tout prix suivre Mattea.

« Ils ont reçu des nouvelles de Gustave, disait-elle avec un accent de persuasion qui étonnait Mattea ; je veux

savoir ce qu'il en est. »

Mattea, ne sachant que faire pour dissuader Marie d'une résolution contraire aux intentions de ses parents, imagina de dire qu'il s'agissait peut-être de son mariage ; que la mère de Gustave pouvait avoir découvert son secret et intercédait sans doute en faveur de son fils.

Quoique cette supposition fût invraisemblable, Marie avait si grand besoin de consolation qu'elle laissa cet espoir entrer en son cœur, et se résigna à attendre chez elle le retour de son amie.

Mattea trouva le comte et la comtesse dans la plus grande consternation : un courrier venait de leur apporter une terrible nouvelle, qui ne justifiait que trop les craintes et les pressentiments de Marie.

Le malheureux Gustave, sans doute pour arriver plus vite au lieu du rendez-vous, avait pris dans l'écurie de son frère un cheval fougueux, ombrageux, qui devait s'être cabré en traversant un léger pont de bois ; cheval et cavalier avaient été trouvés au fond d'un ravin et rapportés ensanglantés ; l'infortuné jeune homme était mort une heure après, dans les bras de sa mère !...

Louise pria Mattea de l'assister dans la triste obligation d'en instruire la comtesse et Marie.

La douleur de la jeune fille ne connut pas de bornes ; elle jeta des cris perçants, s'accusa d'être cause de la mort de son cousin. Une fièvre violente la saisit. Pendant que Louise et son mari soignaient leur mère, Mattea s'installa au chevet de Marie, ne la quitta que lorsqu'elle fut hors de danger, et resta assez calme, assez maîtresse d'elle-même pour ne pas trahir un secret que la mort du jeune homme rendait doublement dangereux.

Ainsi la pauvre Mattea n'eut pas même le loisir de songer à ses chagrins et s'occupa exclusivement de ceux de sa jeune amie ; pourtant, lorsqu'elle revint chez elle après plusieurs jours d'absence, sa physionomie était fort altérée : la douleur s'y était gravée en caractères

ineffaçables. Son mari s'en aperçut à peine : elle l'avait trop habitué à la voir triste et abattue. Tous ses égards pour elle se bornèrent à ne pas la tourmenter davantage et bientôt à l'oublier au point de ne pas lui adresser la parole pendant des journées entières.

Léonel partit quinze jours après le triste événement qui avait plongé dans le deuil la famille de sa sœur.

La veille de son départ, s'étant trouvé seul avec Mattea, ce qu'il évitait soigneusement depuis sa conversation avec la comtesse, il prit la main de la jeune femme, et la serrant vivement :

« Vous êtes un noble cœur, une amie incomparable, lui dit-il : Dieu vous récompensera un jour de votre dévouement à cette famille. »

Mattea détourna la tête pour cacher ses yeux pleins de larmes. Hélas ! le seul bonheur qu'elle avait ambitionné, un mot, un sourire d'amour, Léonel aurait pu le lui donner, mais il avait dédaigné de le faire.

III

Dans l'automne de cette même année, Mattea dut quitter son ancien appartement et en chercher un autre ; son mari avait bien essayé de lui faire passer l'hiver à la campagne, mais le médecin s'y était opposé formellement. La comtesse et Louise proposèrent un petit rez-de-chaussée dans leur hôtel : le mari de Mattea l'accepta avec empressement, car ce logement était incontestablement meilleur marché que tous ceux qu'il avait vus.

Mattea put donc continuer à la ville le même genre de vie qu'à la campagne. La santé de Marie, fort ébranlée depuis la mort de son cousin, lui servit de prétexte pour cacher sa tristesse et ne pas paraître dans le monde : sa mère sortait quelquefois le soir ; ces jours-là Marie aimait à recevoir Mattea dans sa chambre de jeune fille, à causer longuement avec elle, à pleurer sur le sein de celle qui avait été la confidente de son premier amour.

Un soir que Marie avait beaucoup causé de Gustave, elle se retourna tout d'un coup vers Mattea pour lui dire :

« Et le baron, est-il toujours aussi occupé de vous, chère tante ? Mon chagrin m'absorbe tellement que je n'ai plus songé à l'observer. »

Mattea sourit tristement, puis écartant les cheveux qui couvraient le visage de la jeune fille, elle saisit cette charmante tête entre ses mains, la regarda un certain temps, et après l'avoir embrassée au front :

« Le baron n'a jamais été occupé de moi, lui dit-elle : je suis pour lui à peu près ce que je suis pour vous, Marie, la confidente d'un amour malheureux.

» — Comment ? dit la jeune fille : il a donc perdu aussi la femme qu'il aimait ?

» — Il ne l'a pas perdue, elle ne l'aime pas.

» — Elle ne l'aime pas ! mais elle n'est pas morte, reprit en pleurant Marie, il peut donc la voir, l'entendre. Ah ! s'il m'était donné de ressusciter Gustave et de perdre son amour, je n'hésiterais pas. Il doit y avoir tant de consolation, tant de bonheur encore à contempler les traits de l'être aimé, à écouter le son de sa voix, à suivre de l'œil et de la pensée son destin. »

Marie sanglotait, Mattea en faisait autant ; elle pensait qu'il y avait bien de l'amertume dans les consolations dont parlait Marie ; qu'il était triste, cruel même, de se dire : Voilà ce regard que j'aime et qui jamais ne se fixera sur moi, ce cœur qui ne battra jamais à l'unisson du mien, cette voix qui ne me fera jamais entendre un mot d'amour.

Un domestique apporta le thé et annonça que le baron était au salon. Les dames de T***, contre leur habitude, avaient oublié de le faire prévenir de leur sortie. Marie s'apprêtait déjà à faire congédier le colonel, lorsque Mattea la retint en lui représentant timidement qu'on pourrait lui offrir une tasse de thé.

« Au fait, cela serait plus poli, » répondit Marie, et s'adressant au domestique : « Dites au baron de passer dans le salon de ma mère, nous allons l'y recevoir. »

Le valet obéit.

« Pourquoi pas ici ? » demanda Mattea.

— « Oh ! répondit Marie avec un regard qu'illuminait toute la chaste poésie d'un cœur de seize ans, parce que je l'ai reçu, lui, un jour dans cette chambre, et que jamais un homme n'y mettra les pieds tant qu'elle m'appartiendra. »

Léonel s'excusa de sa visite inopportune, et se promit de l'abréger autant que possible ; mais Marie se montra pour lui moins indifférente que de coutume ; elle se mêla à la conversation, interrogea, puis écouta avec intérêt les réponses du colonel, si bien que le pauvre amoureux, se sentant tout consolé, prolongea sa visite jusqu'au retour des deux dames, et que la comtesse fut étonnée et

enchantée à la fois de ce premier pas de Léonel dans l'intimité de Marie.

Le baron avait eu un second entretien avec la comtesse au sujet de sa fille, et sans quiproquo cette fois. La mère avait promis de sonder le terrain et de plaider même la cause de Léonel. Mais au simple mot de mariage, sans même savoir de qui il s'agissait, Marie s'était mise à sangloter, disant qu'elle était trop jeune et trop souffrante et ne voulait absolument pas y penser.

La comtesse avait donc conseillé à Léonel de s'adresser à Mattea, de s'en faire un auxiliaire, persuadée, disait-elle, qu'elle avait beaucoup d'influence sur l'esprit et le cœur de la jeune fille ; mais par un sentiment qu'il ne s'expliquait pas, Léonel éprouvait une répugnance extrême à ouvrir son cœur à Mattea sur ce sujet ; il ne lui en avait jamais parlé. Si la pauvre femme avait dit à Mattea qu'elle était la confidente de Léonel, c'était pour écarter tout soupçon à l'avenir dans l'esprit de la jeune fille, et par là commencer la grande œuvre que depuis six mois elle ne cessait de méditer.

Dans la matinée qui suivit la soirée que Léonel avait passée entre Marie et Mattea, le baron, encore sous l'influence du doux regard et des bonnes paroles de la jeune fille, alla voir son ancienne amie, qu'il négligeait fort sous prétexte qu'il la rencontrait chaque jour chez les T***.

Il était de bonne heure ; Mattea travaillait au coin du feu dans sa chambre à coucher, assise de côté pour ne pas tourner le dos à un grand portrait de sa fille qui faisait face à la cheminée. C'était la première fois que Léonel voyait le portrait de l'enfant, morte avant qu'il connût sa mère. Il fut frappé de la ressemblance de la petite Marie avec mademoiselle de T***, et mieux que jamais il comprit quels doux liens, quelle sainte affection unissaient la modeste bourgeoise à l'aristocratique jeune fille. Il puisa dans cette découverte le courage de parler enfin du motif qui l'amenait ; mais au premier mot qu'il hasarda Mattea

détourna habilement la conversation ; une seconde tentative ne fut pas plus heureuse ; enfin, comme il revenait une troisième fois à la charge, elle se leva, le prit par la main et le conduisit tout en face du portrait de l'enfant.

« Léonel, lui dit-elle, c'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi, vous m'avez dit il y a quelques mois, en me serrant la main, que Dieu me récompenserait de mon dévouement à la famille de T***. Eh bien, cette récompense d'une amitié, je la veux par une autre amitié ; le plus heureux jour de ma vie sera celui où vous me répéterez pour vous-même ce que vous me disiez alors pour vos amies. »

En parlant ainsi, et tout en tenant la main du baron dans la sienne, Mattea regardait le portrait de sa fille, comme pour la prendre à témoin de la sincérité de ses intentions.

Une pensée qui n'était pas nouvelle à l'esprit de Léonel, mais qu'il avait jusque-là obstinément repoussée, s'y présenta de nouveau en ce moment ; il l'accueillit, s'attendrit, et baisant respectueusement la main de Mattea, il murmura les larmes aux yeux : « Merci, oh ! merci, la plus généreuse des femmes ! »

A dater de ce jour Léonel et Mattea ne firent jamais allusion à la grande affaire qui les occupait tous deux ; mais l'incomparable amie travailla consciencieusement avec cette patience, cette finesse, je dirai presque cette astuce du cœur qui ne néglige rien et sait profiter de toutes les occasions pour arriver à son but.

Elle rencontra d'abord de grands obstacles : Marie n'avait pas même de sympathie pour Léonel : la jeune fille le voyait et le jugeait toujours avec son imagination d'enfant. Pour elle il était resté le pédagogue lourd et ennuyeux qui lui faisait subir de longs discours, abrégeait ses heures de récréation, essayait de modérer son ardeur, lorsque, semblable à la cavale indocile, elle frappait du

pied, impatiente de s'élancer en toute liberté dans les prés et les bois.

Peu à peu, grâce à Mattea, Marie revint de cette impression défavorable : ce fut un premier pas. La conversation de Léonel était sérieuse, mais souvent pleine d'intérêt, et le malheur, en passant sur le cœur de la jeune fille, avait rendu sa pensée plus calme, son esprit plus attentif ; elle en vint à trouver du charme aux entretiens du baron, à se reprocher de ne l'avoir pas mieux apprécié : ce fut le second pas. Bientôt elle lui soumit ses idées et ses lectures, le consulta comme le faisait autrefois Mattea ; enfin, elle l'attendait avec impatience et regrettait le temps qu'elle passait sans le voir. Quand elle en fut là, Mattea aborda la question du mariage. Marie pleura beaucoup, et objecta non les cruels souvenirs d'un premier amour, non la difficulté d'en éprouver un second, mais la crainte de n'être pas aimée de Léonel, dont le cœur était occupé par une passion malheureuse. Mattea avoua alors à Marie qu'elle était l'objet de cette passion ; la jeune fille fut profondément touchée.

Prévenue par Mattea, la comtesse vint en ce moment renouveler ses instances pour l'engager à faire un choix. Madame de T*** avait été dangereusement malade ; et ce fut les larmes aux yeux qu'elle exprima à Marie ses craintes de mourir avant que l'avenir de la jeune fille fût à jamais assuré. Marie demanda quelques jours encore de réflexion : elle était visiblement ébranlée.

Léonel attendait avec une impatience concentrée et une confiance inaltérable en Mattea ; il se réjouissait ou s'affligeait selon qu'il lui semblait lire de l'espoir ou de la tristesse dans les yeux de Mattea.

Enfin, un jour Marie se jeta dans les bras de son amie, et en pleurant pour la dernière fois, elle lui dit : « Mattea, je le veux bien ! »

Depuis quelque temps déjà Mattea attendait ce grand jour : elle devait y être préparée ; et pourtant l'émotion fut si forte qu'elle perdit un instant connaissance. Mais presque aussitôt revenue à elle, elle éclata tout à la fois en sanglots et apparentes démonstrations de joie : c'était la première fois que la calme et douce Mattea manifestait librement les élans du cœur passionné qui battait dans sa généreuse poitrine.

Marie fut frappée de cette grande émotion ; prenant les mains de son amie, et la regardant bien en face : « Mattea ! oh ! Mattea ! s'écria-t-elle tout d'un coup, vous l'aimiez ! »

Mattea cacha son visage sur l'épaule de Marie, comme autrefois la jeune fille lorsqu'elle lui faisait les confidences de son premier amour, et ne répondit que par des larmes, mais de bien douces larmes ; puis quand elle put parler :

« Il vous aimait, Marie ! » dit-elle.

« O Mattea, ! le plus grand des cœurs que j'aie jamais connus ! A votre place, une autre aurait été jalouse et m'aurait détestée, vous, vous avez redoublé d'amour pour moi, et vous avez travaillé sans cesse à m'en inspirer pour lui !

« — Ai-je réussi ? » dit Mattea avec une vivacité où un reste de passion se trahissait malgré elle.

Marie hésita à répondre.

« Oh ! parlez, parlez, Marie : ne comprenez-vous pas que pour que je sois heureuse il faut que je puisse lui donner votre cœur en même temps que votre main ?

« — Eh bien, oui, oui, je l'aime ! » dit Marie en joignant les mains et s'agenouillant aux pieds de Mattea, comme pour lui demander pardon de cet aveu.

Mais Mattea la releva immédiatement, et, la pressant sur son cœur : « Oh ! viens ici, mon enfant, ma fille ! lui dit-elle ; oui, tu l'es bien réellement, maintenant que mon bonheur me vient de toi comme ta vie et ton bonheur futur sont un don de ma main. »

Mattea eut quelques heures après un autre moment de joie suprême : ce fut lorsque le baron, appelé par ces simples mots : « Venez et espérez ! » accourut tout ému, et qu'elle l'accueillit en lui disant devant le portrait de la petite Marie :

« Léonel, mon autre Marie vous aime ! »

Mattea aurait pu ajouter : « Et c'est moi qui vous la donne. » Mais un profond sentiment de délicatesse la retint.

Léonel la comprit pourtant.

Marie et Léonel furent mariés deux mois après ; leurs fiançailles furent célébrées par l'échange d'une bague que Mattea leur passa au doigt à chacun.

Les époux firent un voyage de quelques mois, qui laissa leur pauvre amie bien triste et seule avec son désagréable mari.

Mais lorsque Léonel et Marie revinrent, quel printemps au cœur de Mattea !

La comtesse de T*** mourut dans la première année du mariage de sa fille. Mattea tint au baptême le premier-né de Marie, une charmante enfant qu'on appela Mattea, malgré les instances de sa marraine.

» Cela lui portera malheur, disait-elle ; elle me ressemblera peut-être un jour.

» — Tant mieux, reprit Léonel ; elle aura le plus grand cœur, le meilleur caractère dont Dieu ait jamais doué une femme.

« — Mais cela suffira-t-il pour la rendre heureuse ? » dit Mattea en regardant tristement Léonel.

Ce fut le dernier soupir qu'elle accorda à son amour. Elle l'avait si bien versé dans le cœur de Marie que jamais depuis elle n'éprouva ni regret ni tristesse.

Au printemps qui suivit le mariage de Marie, Mattea comme de coutume retourna à la campagne. Léonel et sa femme l'accompagnèrent. En entrant dans sa chambre à coucher, Mattea fut fort agréablement surprise d'y trouver

au-dessus du berceau de sa fille, qui depuis dix ans n'avait pas quitté sa place, une charmante copie du grand portrait de l'enfant, portrait qui occupait à la ville un panneau de la chambre de Mattea et qu'elle avait toujours regretté de ne pouvoir transporter chaque année avec elle. En face de l'image de la première Marie, une main reconnaissante avait placé celle de la seconde Marie telle qu'elle était jeune fille. Mattea, attendrie, se retourna vers ses amis et les remercia avec effusion ; puis elle s'agenouilla sur la petite estrade qui soutenait le berceau, et, regardant le portrait de l'enfant :

« Eh bien, ma pauvre fille ! dit-elle, tu n'aurais pas été trop malheureuse de ressembler à ta mère. La source de l'amour et du bonheur est plus encore dans le cœur que dans les attraits de la femme. J'ai eu la joie immense de rendre heureux ceux que j'aimais ; je vois chaque jour leur bonheur se continuer, et cette joie, ce bonheur, valent bien les autres, je te l'assure. »

Juin 1860.

LE TESTAMENT DE MARIA.

Extrait du journal d'une habitante de la vallée de Luserne.

Un livre sous le bras, je sortis du jardin ; rêveuse, je traversai les champs, descendis les sentiers rapides de ma petite colline, et bientôt je me trouvai en face du torrent, non pas du Pellice grondeur, dévastateur, qui même en repos semble toujours menacer d'un désastre, mais de la Luserne, sa blanche rivale, qui avec moins de fracas bouillonne au fond de son lit rocailleux.

Sous les frais ombrages qui bordent le torrent se présentent plusieurs petits sentiers tortueux et pittoresques ; j'en pris un au hasard, et m'acheminai les yeux fixés sur mon livre ouvert ; mais ma pensée, distraite, s'envola aux cimes du Frioland et du Viso ; puis, éblouie à la vue du brillant horizon qui se déroule au pied de la montagne, lente et modeste elle redescendit se reposer sous les grands arbres de la prairie.

Après une demi-heure de marche, je débouchai sur une belle et large route, qu'à ma grande surprise je reconnus n'être qu'à quelques pas de mon habitation, quand je m'en croyais bien loin.

Comme la plupart des ruelles de notre vallée, celle-ci est tracée entre deux cours d'eau ; d'un côté le canal de Bibiane, de l'autre un large ruisseau simulant en quelques endroits le petit torrent.

Je m'arrêtai pour regarder des touffes de jeunes aunes baignant leur pied dans le courant, si pur, qu'il me prit fantaisie de les imiter ; mais un épais villageois, à la face brunie, au nez épaté, aux longues et larges oreilles, passa sur la route et s'arrêta pour me regarder d'un air si bête et si curieux, que sa vue me fit changer d'idée et songer à l'indiscret Actéon après sa triste métamorphose.

Je m'assis donc tout simplement sur une grosse pierre, dans le lit même du ruisseau, et je commençais

sérieusement une lecture, lorsqu'un gazouillement lointain vint fort agréablement frapper mes oreilles.

C'étaient Lilia et Lena, mes blondes jumelles, qui, sorties du château avec leur père, avaient choisi cette route, au bout de laquelle elles venaient de m'apercevoir, et accouraient joyeuses, battant de leurs petites mains en criant :

« Papa, papa, regarde donc ; voilà maman qui est assise sur l'eau ! »

De mon siège peu élevé, je devais en effet, à une certaine distance, paraître réellement me reposer sur l'eau.

Elles arrivèrent, et les voilà sautant toutes les deux sur le gravier du petit torrent pour se suspendre, l'une à mon cou, l'autre à mes bras, au risque de me faire trébucher et d'être entraînées dans ma chute. Leur père, qu'elles avaient laissé à quelques pas de là, leur faisait force signaux inutiles, car les petites folles ne se retournaient même pas et riaient aux éclats en m'embrassant tendrement comme elles l'auraient fait certainement au bord du plus dangereux précipice.

Alexandre arriva. Après quelques remontrances, il voulut m'enlever les espiègles pour les faire asseoir sur le gazon, mais il n'y put réussir. Puisque leur maman était assise sur la pierre, c'était sur la pierre qu'elles voulaient l'être aussi. Heureusement j'aperçus tout près, hors de l'eau, un gros caillou plat que je montrai à Lena ; elle s'y assit aussitôt, tandis que Lilia sans plus de façon s'établissait sur un de mes genoux.

Alexandre alla donc s'étendre lui seul sur l'herbe qu'il avait offerte aux enfants, lorsque Lena, qui avait aperçu mon livre, encore à demi ouvert, s'empressa d'en tirer un de sa petite poche, et, sans nous en demander la permission, commença à haute voix la lecture de l'histoire de Fagote, la sœur du Petit-Poucet.

Je prêtais l'oreille aux sons de cette voix enfantine, et je regardais le gracieux mouvement de ces petites lèvres sans

suivre le sens de l'histoire, qui pourtant devait être très-intéressante, car de fréquentes exclamations sortaient de la bouche de la jeune liseuse. Lilia, la plus espiègle des deux, ne faisait pas non plus grande attention à la lecture de sa sœur. Elle avait quitté mon genou, et sautait des cailloux du ruisseau au gazon de la prairie, interrompant tantôt le demi-sommeil de son père pour lui faire admirer une bête du bon Dieu ou une demoiselle d'enfer, tantôt ma rêveuse contemplation en me tirant les cheveux sous prétexte de me couronner de lierre.

Enfin, je me levai, et mon petit monde en fit autant. Mon mari me donna le bras, les enfants marchèrent en avant, frayant le sentier, nous dirigeant où elles voulaient, le plus loin possible de l'habitation, car les petites étourdies savaient qu'après l'heure de la promenade venait l'heure de l'étude, et tous leurs efforts tendaient à prolonger l'une aux dépens de l'autre ; aussi firent-elles si bien qu'elles nous égarèrent à demi dans un délicieux vallon, au milieu duquel se trouvait une jolie petite ferme.

Tandis qu'Alexandre et moi nous grimpons sur les hauteurs voisines pour admirer le paysage, les enfants avaient pénétré dans la ferme et séduit une bonne grosse paysanne, qui tout de suite leur distribua ses précieuses richesses : le lait de sa vache, des noix fraîches et des marrons secs. En vain je rappelai les espiègles ; elles faisaient la sourde oreille, et il fallut les aller chercher jusque dans la ferme.

En nous voyant approcher, Lena vint à nous, ses petites lèvres encore toutes barbouillées de crème ; mais Lilia demeura à son poste, debout, tendant son tablier sous la fenêtre-de la paysanne, qui lui jetait à foison noix et châtaignes.

Nous entrâmes dans la cour.

Assise sous le hangar, dans une brouette dont le fond était rempli de grosse lingerie, travaillait une jeune fille ; c'est-à-dire qu'un carré de grosse toile était attaché par

une épingle à sa robe, que d'une main elle le tenait, que de l'autre elle avait un dé et une aiguille enfilée ; mais son regard était tourné vers les enfants, dont elle suivait d'un triste sourire les moindres mouvements ; elle ne nous avait pas entendus venir, et lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était l'objet de notre attention, elle rougit, baissa la tête et reprit son travail.

J'appelai une seconde fois mes filles, mais ma blonde liseuse, l'admiratrice de Fagote, prit sa voix à plus câline pour obtenir encore quelques minutes le répit, et la bonne grosse fermière s'étant jointe à elle pour appuyer sa demande, il me fallut céder.

Pendant le quart d'heure accordé à mes espiègles, e fis le tour de la ferme, regardant la paille fraîche, le foin nouvellement rentré et les pêches du verger séchant au soleil pour l'hiver ; et peu à peu je me rapprochai de la silencieuse jeune fille.

Mes filles, armées de baguettes et suivies de la paysanne, qui portait une longue perche pour leur abattre d'autres noix, passèrent précipitamment sous mes yeux. Alexandre se réunit à la bande joyeuse, et moi je restai seule sur la porte de la ferme, contemplant leurs ébats, sans envie de les partager ; je me reculai de quelques pas et vins m'appuyer à une charrue placée presque en face de la brouette où travaillait la jeune fille, que j'examinai plus attentivement que je ne l'avais fait d'abord ; je ne tardai pas à m'apercevoir que sa mine n'était pas celle d'une robuste fille de la campagne ; le vif incarnat de ses joues qu'entourait une pâleur mate, ses lèvres foncées, son front blanc, ses mains maigres et effilées annonçaient que depuis longtemps elle avait cessé de s'occuper des travaux de la terre. Elle avait l'air toute jeune ; je lui demandai avec intérêt quel était son âge.

« Vingt ans, madame, » me répondit-elle sans lever les yeux.

« Déjà ? repris-je ; vous avez l'air souffrant : auriez-vous été malade !

» — Oui, madame, et je le suis encore.

» — Depuis quand ?

» — Oh ! depuis longtemps, répondit-elle. » Et en prononçant ces mots sa rougeur sembla augmenter encore.

« Voyez-vous le médecin ? que dit-il ?

» — Je l'ai vu, il m'a saignée plusieurs fois ; il a fait tout ce qu'il pouvait faire, mais je suis toujours au même point.

» — Pauvre enfant ! repris-je émue, que ressentez-vous donc ?

» — Presque rien ; seulement je ne dors pas, je ne mange pas et j'ai bien chaud la nuit. Je suis obligée de me coucher là, ajouta-t-elle en me montrant un tas de foin, sous le hangar, car j'étouffe en haut dans ma chambre. » Et en parlant ainsi la jeune fille releva enfin ses beaux yeux, noirs, grands et veloutés.

« Comment, lui dis-je, vous êtes malade, et c'est là que vous dormez ! »

Elle sourit d'un pâle sourire. « Cela vous étonne, dit-elle ; mais pour nous il en est presque toujours ainsi : l'hiver dans l'étable et l'été sous le hangar. »

La grosse paysanne qui s'était occupée des enfants arriva en ce moment pour m'offrir du lait : elle avait une figure fraîche, assez couperosée, qui annonçait une bonne nature quoique un peu rude, et qui accusait de cinquante à cinquante-cinq ans.

J'avalai quelques gorgées de crème, puis, remettant l'écuelle sur l'assiette, je dis à la paysanne en lui montrant la malade :

« C'est votre fille, n'est-ce pas ?

» — Oui, madame.

» — Quel est son mal ?

» — Pas grand'chose, un peu de fièvre chaque jour, » me dit-elle, d'un ton presque brusque, et en haussant légèrement les épaules.

« Mais il faut guérir cette fièvre continue ; revoyez donc le médecin, parlez-lui sérieusement.

» — Oh ! le médecin est un brave monsieur, qui a déjà tenté tous les moyens de guérir Maria ; mais que voulez-vous, rien n'y fait ; il ne nous reste plus qu'à nous résigner tranquillement à la volonté du Seigneur. »

Cette dernière phrase me causa, un douloureux étonnement. Se résigner à la volonté du Seigneur, c'était se résigner à la mort, et une mère peut-elle jamais se résigner à la mort de son enfant ?

J'allais donc ouvrir la bouche pour faire quelques observations sur ce sujet, quand je remarquai que le visage de la jeune fille s'était illuminé soudain, comme si cette pensée de la mort, si triste à tout âge et surtout au sien, lui eût au contraire souri et apporté du soulagement. Elle semblait dire : Que cette volonté du Seigneur s'accomplisse, qu'elle vienne cette heure, la dernière pour moi, et je la bénirai.

Mon émotion égala mon étonnement. La mère étant allée puiser de l'eau au fond du pré, pour mon mari et mes enfants, je demeurai silencieuse et pensive en face de la jeune fille, les yeux fixés sur elle, mais sans oser l'interroger. Ma pensée indiscrete s'occupait involontairement d'elle : je cherchais à pénétrer dans les replis de son cœur, à les fouiller pour en retirer la vérité. Parfois je baissais ou détournais la tête, comme gênée moi-même de mon examen ; mais bientôt je me reprenais à regarder la pauvre fille. La toile détachée de son genou avait glissé à terre ; une de ses mains s'appuyait à la brouette, l'autre pendait sur son tablier, et ses yeux, dirigés au fond de la prairie sous les grands noyers, suivaient le père et les enfants, qui, groupés en ce moment, formaient un gracieux tableau de famille.

Deux larmes brillèrent dans les yeux de la malade ; elle s'aperçut bientôt que je l'observais, mais elle n'en fut point embarrassée ; au contraire, elle m'adressa la parole : mon

titre de mère avait sans doute momentanément dissipé sa timidité.

« Oh ! qu'elles sont jolies, vos petites filles ! meditelle. Quel âge ont-elles donc ? »

» — Sept ans à Noël, » répondis-je.

« Vous devez en être bien fière. » Et après un court silence : « Et leur père, continua-t-elle en regardant mon mari, comme il a l'air bon ! » Ici ses lèvres tremblèrent, un soupir s'échappa du fond de son cœur.

Tout aussitôt je compris que l'amour devait être la seule cause des souffrances de cette jeune fille, et, sans m'en apercevoir, je lui parlai comme si ses paroles avaient confirmé ma pensée.

« Oui, elles me rendent fière et heureuse, lui répondis-je, oui leur père est bon et dévoué ; mais vous, ma pauvre enfant, qui comprenez si bien ces choses, vous aurez votre tour comme moi ; un jour vous serez fière et heureuse de votre mari et de vos enfants. » Et en lui disant ces mots je m'en rapprochai d'elle.

« Hélas ! dit-elle en soupirant et secouant tristement la tête, tout est fini pour moi ! »

« — Fini !... Oh que non ! A votre âge le bonheur s'éclipse parfois, mais il ne s'enfuit pas pour toujours. Vous guérirez et... »

» — Non, non, interrompit-elle, je ne guérirai pas. A quoi bon, du reste ? »

» — A quoi bon ! Vous avez donc de grands chagrins ? »

» — Oh ! oui, » dit-elle en levant les yeux au ciel.

« Trahie, abandonnée peut-être ? » murmurai-je.

« Non, il en est incapable, répliqua-t-elle avec énergie, mais... »

Elle s'arrêta. Son œil humide brillait ; sans doute elle allait m'en dire davantage, lorsque Alexandre, suivi des deux enfants et de la grosse paysanne, s'avança vers moi ; la jeune fille se retourna tout à fait de mon côté, mit un doigt sur sa bouche, en m'adressant un regard significatif.

J'y répondis par un signe. Elle sourit, baissa les yeux, ramassa son ouvrage, et s'y remit tranquillement.

C'était le moment de nous séparer ; je lui dis un adieu amical, en lui recommandant de soigner sa santé, et je m'éloignai.

Mais j'avais perdu la gaieté des heures précédentes, je n'écoutais plus le babil de mes filles, qui calculaient leur petit butin ; lasses de m'attaquer en vain, elles s'en prirent à leur père. Et moi je m'écartai pour marcher seule de l'autre côté de la route et m'isoler dans mes pensées.

Comme j'ai tout de suite pressenti, me disais-je, lue sous la tristesse de cette pauvre fille se cachait une histoire d'amour !

L'amour, étrange passion, qui nivelle le rang, l'esprit et le cœur ; à peine ai-je touché cette corde qu'elle a fortement vibré dans l'âme de cette enfant. Elle m'a out. de suite comprise ; sa timidité, sa gêne ont disparu. Sa physionomie, muette, insignifiante l'instant l'auparavant, s'est tout d'un coup illuminée ; ses expressions se sont élevées, parce que cette pensée elle-même s'est relevée ; avec quel accent, quel regard elle m'a dit : « Lui m'abandonner ? Non, il en est incapable ! »

Quel mystère renfermaient donc ces paroles ? Je ne pouvais m'en faire une idée. Mon imagination se représentait au hasard mille histoires, toutes impossibles dans cette circonstance.

Je regagnai ma demeure, où mes occupations ordinaires effacèrent peu à peu de mon souvenir l'impression qu'avait produite la jeune malade.

En entrant à l'église le dimanche suivant, je fus saluée par une paysanne que je ne reconnus pas d'abord, et qui vint se placer à deux pas de moi. Je me rappelai alors parfaitement la physionomie de la grosse mère du vallon : elle était accompagnée d'une jeune femme de vingt-trois à vingt-quatre ans, toute pimpante et enrubannée.

Après la messe je m'approchai de cette femme pour lui demander des nouvelles de sa fille.

« Maria ? me dit-elle ; elle est toujours de même. » Et changeant immédiatement de discours : « Voici Lucia, ma fille aînée, fit-elle d'un air fier et joyeux ; c'est la maman de trois petits anges, dont le premier est une fille presque aussi grande et belle que les vôtres.

« — Votre Lucia aurait bien besoin de céder un peu de sa santé à Maria, » lui dis-je, en ramenant malgré moi la conversation sur celle de ses deux filles qui m'intéressait le plus.

La grosse mère parut contrariée, et, ne répondant à ce sujet que par un léger signe de tête, elle continua le panégyrique de ses petits-enfants et surtout de Lucia, qui se rengorgeait et ne prenait tout au plus qu'un air à demi modeste sous cette avalanche d'éloges.

« Je vais passer ma journée à Rora, chez eux, me dit la paysanne en me quittant et me laissant tout interdite et préoccupée de cette singulière tendresse maternelle, qui s'épandait à flots sur l'enfant heureuse et pleine de santé, au détriment de la malheureuse qui souffrait à la fois en son âme et en son corps.

Je me représentais Maria triste et seule à la ferme, assise dans sa brouette, où elle n'avait même pas, comme les jours de la semaine, la ressource du travail pour se distraire.

Pourquoi n'irais-je pas la voir ? me dis-je : la présence d'une personne qui l'a devinée et comprise lui sera peut-être de quelque consolation.

Alexandre était absent : je m'acheminai, simplement accompagnée cette fois par mes deux filles, vers la ferme du petit vallon, choisissant pour m'y rendre le chemin le plus solitaire.

La campagne était déserte, la solennité du dimanche attirant les habitants aux villages voisins ; çà et là quelques jeunes pâtres, enfants de six à huit ans, abattaient, au

moyen de cailloux adroitement lancés, les noix, qui déjà se débarrassaient de leur coque verte.

Après avoir marché tout droit pendant plus de trois quarts d'heure, nous prîmes les sentiers qui aboutissent à la ferme.

Au premier détour du chemin, je fus presque coudoyée par un jeune homme qui s'avavançait la tête baissée, tellement absorbé dans ses pensées qu'il passa sans me voir.

C'était Luigino Frabessi, fils d'un riche entrepreneur demeurant à Bibiane ; je connaissais fort Luigino, quoique je ne l'eusse pas vu depuis longtemps : je le croyais occupé avec son père à surveiller quelque bâtiment hors de la vallée. A sa vue je m'arrêtai, puis me retournai et le regardai avec étonnement.

Ce jeune homme avait la réputation d'être un joyeux viveur, très-bon garçon, ayant sans cesse la plaisanterie à la bouche ; sa bonne figure, quoique fraîche, épanouie, avait une expression fine et spirituelle, due sans doute à la coupe de ses yeux, longuement taillés et un peu abaissés vers les tempes ; ses lèvres annonçaient la droiture et la bonté, qualités qui faisaient que, malgré la supériorité de son éducation, Luigino n'excitait pas la jalousie de ses camarades et en était même aimé.

Quel souci le faisait donc marcher triste et rêveur, dans des sentiers écartés, un jour de dimanche surtout ?

Pourquoi n'était-il pas à la danse, au cabaret ou au jeu de boules ?

Telles étaient les réflexions que je faisais tout en avançant vers la ferme.

Bientôt j'aperçus la petite maison blanche, devant laquelle paissaient une vache et quatre ou cinq moutons conduits par une bergère de huit à dix ans. Mes filles, entraînées par une sympathie, chez elles très-grande, pour les enfants de la campagne, ne tardèrent pas à entamer conversation avec elle. Je les laissai donc dans le pré, et

j'entrai dans la cour de la ferme, dirigeant mes regards vers la brouette de Maria.

La jeune fille y était toujours assise, non plus avec son ouvrage sur les genoux, mais le corps penché en avant, la tête appuyée dans ses mains. Elle avait son costume du dimanche. Une robe de cotonnade de couleur, un fichu de laine de plusieurs nuances, un tablier noir et un bonnet de tulle blanc garni de rubans.

Le chien de la ferme entra en ce moment, et ses aboiements firent relever la tête à Maria, qui ne témoigna pas trop de surprise à ma vue, me salua d'un sourire, et sembla du regard chercher quelqu'un autour de moi.

« Où sont vos petites filles ? » me demanda-t-elle.

« — Dans le pré, avec la vache et les moutons.

» — Ah ! dit-elle, elles se sont arrêtées avec Catherine ; permettez-moi de les aller voir. » Elle fit un effort pour se relever.

« Restez, Maria, lui répondis-je ; restez, j'irai vous les chercher tout à l'heure.

« — Et monsieur ? » me demanda-t-elle encore.

« — Il est à la ville pour quelques jours ; mais vous, mon enfant, comment allez-vous ? »

Elle ne me répondit que par un geste qui voulait dire : Toujours de même.

« J'ai vu votre mère en sortant de l'église, ajoutai-je ; elle m'a dit qu'elle allait passer la journée chez son gendre, et j'ai pensé vous être agréable en venant causer quelques instants ici avec vous.

» — Comment, madame, dit-elle en rougissant, vous vous êtes dérangée tout exprès pour moi ? Que vous êtes bonne ! » Et après une petite pause, elle ajouta : « Bonne comme lui. »

« — Il est donc venu vous voir aussi ? » lui dis-je en m'asseyant auprès d'elle, à l'autre extrémité de la brouette, comme quelqu'un qui veut causer.

« — Vous serez bien mal là, me dit-elle ; je vais appeler Catherine pour qu'elle aille vous chercher une chaise en haut.

» — Je suis fort bien ainsi, lui répondis-je en appuyant une main sur son épaule pour l'empêcher de se lever ; quand je serai fatiguée, j'irai m'asseoir sur ce beau tas de foin, là tout près ; ne songez donc pas à moi, mon enfant, mais parlez-moi de vous. Il est donc venu vous voir ?

» — Oui, madame, répondit-elle en baissant les yeux ; il m'avait quittée depuis peu lorsque vous êtes arrivée. »

Un éclair traversa mon esprit.

« Lui ? dis-je, Luigino ?

» — Luigino. Vous savez donc ?... » dit-elle avec inquiétude.

« — Non, mon enfant, mais j'ai aussi rencontré Luigino en chemin.

» — Et vous avez pensé qu'il était venu me voir ?

» — Non, pas alors ; je le pense maintenant.

» — A la bonne heure, dit-elle d'un air tranquille. Oh ! ce n'est pas pour moi que je m'inquiète ainsi, ajouta-t-elle, mais pour ma pauvre mère ; elle craint toujours que la chose ne vienne à être connue des environs. »

Je gardai un instant le silence ; mon intérêt pour la jeune fille et ma curiosité augmentaient à chacune de ses paroles ; je n'osais l'interroger, et je mourais d'envie de connaître son histoire. Je me rapprochai d'elle, et prenant sa main dans les miennes :

« Vous avez donc déjà souffert, ma pauvre Maria ? » lui dis-je d'une voix attendrie.

« — J'ai souffert parce que j'ai péché, me répondit-elle d'un ton touchant d'humilité ; je comprends ma faute, je m'en repens ; mais j'espère en la bonté de Dieu. » Puis après un court silence : « Je ne reculerai devant aucune expiation, ajouta-t-elle, pour apaiser la justice divine. Je viens, je crois, d'accomplir le dernier sacrifice qui me restait à faire : j'ai prié Luigino de ne plus venir me voir

jusqu'à ce que je le fasse appeler ; il ignore que ce ne sera qu'à mes derniers moments, car sa présence sera nécessaire pour une bénédiction, qui seulement alors pourra être sans inconvénient pour lui. Mais vous ne pouvez rien comprendre à tout cela. Il faudrait vous dire ma triste histoire, que je n'ai jamais confiée à personne. Cela serait bien long et vous ennuerait peut-être, et pourtant, si vous le permettez, j'aurai ensuite à vous demander une grande faveur.

« — Parlez, mon enfant, et soyez sûre que je serai heureuse si je puis vous être utile.

» — Vous le pouvez, répondit-elle, mais auparavant il faut que je vous dise tout.

» — Rien ne me rappelle chez moi ; les enfants jouent sans danger ; parlez donc, Maria. Mais ce récit ne vous fatiguera-t-il pas ?

» — Soyez sans crainte, madame ; si ordinairement je parle si peu, c'est parce que je crains d'affliger ma mère par mes paroles. Puisqu'elle est absente, je suis heureuse d'ouvrir enfin mon cœur. »

Alors Maria me raconta sa triste histoire. Celle pauvre fille sans éducation parlait comme elle sentait ; ses expressions étaient simples mais élevées quand elle rendait ses impressions particulières, elles devenaient communes lorsqu'elle entrait dans les détails de sa vie habituelle. Je ne chercherai donc point à rappeler ici ses propres paroles. D'ailleurs la simplicité touchante avec laquelle la pauvre enfant, en terminant, m'exposa ce qu'elle attendait de moi, m'émut à un tel point que je ne pus tout d'abord saisir la suite de cette histoire.

Ce ne fut qu'en retournant chez moi lentement, à travers un de ces grandioses et pittoresques paysages des Alpes Cotiennes, accompagnée par mes deux filles bien aimées, marchant à mes côtés, docilement, muettes ; ce ne fut qu'alors que se fixa dans mon esprit et dans un cadre gracieux la simple histoire que je vais essayer de

transcrire, non avec les expressions de Maria, non avec les émotions profondes qui en furent pour moi la suite, mais avec franchise et simplicité, comme elle restera sans doute dans mon souvenir.

II

Peu de temps auparavant, Maria devait avoir été fraîche et belle, aussi vive et gaie qu'elle, était maintenant languissante et triste.

Elle travaillait toute la semaine avec sa mère, veuve depuis quatre ou cinq ans, et à laquelle les propriétaires de la ferme avaient accordé un assez long bail lors de la mort de son mari. Aidée de sa fille et d'une nièce, la petite Catherine, dont les parents habitaient une ferme voisine, Margarita travaillait sans relâche, et, grâce à son activité et à son honnêteté, le petit bien prospérait, à la grande satisfaction de ses propriétaires.

Le dimanche, la mère et la fille allaient entendre la messe à Bibiane, et Margarita permettait quelquefois à sa fille de danser avec les jeunes gens du village, mais plus souvent encore on montait jusqu'à Bora voir Lucia et sa jeune famille, dont chaque année augmentait le nombre.

Tels étaient la vie et les plaisirs de Maria.

Sur ces entrefaites arriva le 15 août, fête du village de Bricherasio, situé à une grande lieue de la petite ferme. Margarita, qui cherchait les occasions de divertir sa fille cadette sans nuire au travail, lui proposa de la conduire, ainsi que la petite Catherine, à la fête de Bricherasio.

Après avoir entendu la messe, la mère, la fille et la nièce se mirent en marche pour ce village, où elles arrivèrent vers midi, revêtues de leurs plus beaux habits, et au moment où l'on tirait les premiers pétards. Quoique la chaleur fût excessive, l'orchestre, placé entre les piliers de la halle, appelait bruyamment la jeunesse à la danse. Les garçons arrivaient en foule autour de Maria, jeune, jolie et avantageusement connue des environs ; mais personne ne

fut aussi bien accueilli par la jeune fille que Luigino, le joyeux compagnon de ses premières années.

Les monferines se succédèrent presque sans interruption, et pour la seconde fois déjà Maria dansait avec Luigino lorsque la chaleur et la fatigue de cette danse opiniâtre opérèrent en elle une révolution soudaine qui la força de s'arrêter, car elle se sentait défaillir. De rouge écarlate qu'il était le visage de la jeune fille devint d'une pâleur mortelle : elle regarda autour d'elle avec anxiété, cherchant sa mère pour la soutenir ; mais Margarita, fatiguée elle-même par le bruit et la chaleur, était allée se reposer chez quelque villageoise, et on ne la trouva pas tout de suite.

Luigino soutint avec empressement la jeune fille, puis il la fit sortir de la foule, et la conduisit devant un café, où un peu d'eau fraîche la ranima ; mais elle n'avait plus envie de retourner à la danse, et demandait à respirer l'air des champs. Luigino lui fit prendre derrière le café un chemin qui aboutissait à un grand pré, et jetant son mouchoir à terre, il la fit asseoir à l'ombre d'un mûrier.

Maria supplia en vain le jeune homme de retourner à la fête ; il ne voulut pas l'abandonner, et resta silencieux en face d'elle, appuyé à un arbre.

Aussitôt qu'elle se sentit remise, Maria se leva, et reprit le chemin du village. Luigino la suivit, toujours muet et rêveur. A mesure que la jeune fille s'éloignait des mûriers, son cœur se serrait ; il lui semblait que sa gaieté la quittait sans retour.

Que Maria, habituellement réservée, fût silencieuse, cela n'était pas étonnant, mais que Luigino, toujours aimable et facétieux avec les jeunes filles, ne parlât pas, cela était extraordinaire et aurait fait deviner une secrète préoccupation ; mais personne n'était là pour l'observer, et le malaise de Maria l'absorbait trop pour lui permettre de rien remarquer.

A l'entrée du village, les deux jeunes gens rencontrèrent Margarita, qui, ayant appris l'indisposition de sa fille, accourait à sa rencontre : elle voulait la faire reposer dans la maison d'où elle sortait, mais Maria s'y refusa, assurant qu'elle sentait le besoin de rester au grand air. Luigino la quitta ; mais bientôt il revint lui offrir une place dans sa carriole, en compagnie de l'une de ses sœurs.

La fermière, qui craignait pour sa fille la fatigue du retour, l'obligea d'accepter ; et comme le jour commençait à baisser, Margarita embrassa Maria et se mit immédiatement en route avec sa nièce pour arriver à la ferme avant la nuit.

Pendant que Luigino attelait sa carriole en attendant sa sœur pour le départ, celle-ci l'envoya avertir qu'elle était partie avec une amie qui l'avait invitée à passer quelques jours avec elle dans une maison de campagne des environs.

Maria se sentit légèrement troublée à l'idée de voyager seule à la tombée du jour avec Luigino, quoique dans son esprit il n'existât pour elle d'autre danger à courir que celui de verser sur la route ; mais que faire ? Margarita était partie à travers champs, et depuis trop longtemps pour que Maria pût espérer de pouvoir la rejoindre.

Pour éviter la poussière et l'encombrement des voitures et des piétons, Luigino prit à droite une route qui longeait la colline.

Depuis longtemps Luigino n'avait passé par cette route, que la pluie et la négligence avaient rendue impraticable ; de grosses pierres l'encombraient, il fallut mettre le cheval au pas.

Nos deux jeunes gens se taisaient.

Les cahots de la voiture jetaient de temps en temps Maria sur Luigino et ce dernier sur elle : une grosse pierre, en soulevant une des roues, fit que leurs visages s'entrechoquèrent, et Luigino voulut en plaisanter ; mais il s'arrêta, et après un court silence. : « Maria, dit-il, si vous

le savez, expliquez-moi donc pourquoi je reste silencieux auprès de vous, tandis que j'ai l'âme remplie de joie ?

» — C'est peut-être, répondit timidement la jeune fille, parce que je suis toujours triste et maussade.

» — Maussade, vous ? interrompit vivement Luigino, oh ! que non : vous parlez peu, mais chacune de vos paroles en vaut cinq cents des miennes ; non, vous n'êtes pas maussade, mais vous m'intimidez.

» — Moi, je vous intimide, répondit avec étonnement Maria ; c'est bien plutôt vous qui me faites cet effet, vous, qui êtes devenu un beau monsieur, au lieu que moi je suis restée une pauvre paysanne !

» — Allons, que dites-vous donc, Maria ? vous savez bien que je ne suis pas un monsieur ; avez-vous déjà oublié le temps où mon père dirigeait les bâtiments de la ferme voisine de la vôtre, alors que, travaillant comme simple manœuvre, je m'échappais chaque jour à l'heure du dîner pour venir jouer avec vous pendant que vous gardiez vos vaches dans le grand pré ? Combien de fois me suis-je passé de manger pour rester auprès de toi ! Dis, Maria, t'en souviens-tu ? » ajouta le jeune homme en laissant échapper un tutoyement involontaire au souvenir de son heureuse enfance.

« Oh oui ! répondit la jeune fille, qui ne s'aperçut pas de ce changement, tant elle sentait à son tour la joie rentrer dans son âme en se rappelant le temps passé. « Oui, je m'en souviens ; mais depuis vous avez étudié, vous êtes devenu un savant, votre père s'est enrichi, puis vous êtes devenu maître, et maintenant vous commandez aux autres.

» — Qu'est-ce que vous dites donc là, Maria ? Je ne suis pas du tout un savant ; mon père s'est peut-être enrichi, et si je commande à ses ouvriers, je suis bien toujours obligé de me plier sous sa volonté. Mais qu'importe ? je t'ai retrouvée avec autant et peut-être plus de plaisir qu'au temps de notre enfance. Tu es toujours Maria la gentille

fermière, et moi Luigino le maçon, ton compagnon et ton ami, n'est-ce pas ?

» — Oui, assurément, » répondit la naïve enfant.

« — Donne-moi donc la main comme autrefois, ma chère Maria. »

Maria tendit sa main ; Luigino la prit, la serra et la garda. Plusieurs minutes après, lorsqu'il la lui rendit, ce fut pour entourer de son bras libre la taille de sa compagne d'enfance. Elle se sentit alors prise comme d'une espèce de vertige ; il lui sembla qu'elle se trouvait mal une seconde fois. Luigino l'avait attirée à lui et la pressait contre son cœur, sans pourtant oser déposer un baiser sur le front de la jeune fille.

Ils avaient oublié tous deux où ils allaient, le cheval n'étant plus dirigé avait continué de marcher tout droit devant lui, et passait en ce moment derrière le village de Saint-Jean, fort loin du pont de B***. Maria s'aperçut la première de cette erreur.

« Nous nous sommes égarés, dit-elle : ma mère va sans doute concevoir de l'inquiétude ; retournons bien vite sur la grande route, je vous en prie, Luigino, et tâchez de regagner le temps perdu. »

Luigino obéit ; pendant plus de vingt minutes le cheval galopa de toute sa vitesse ; mais le pont une fois passé, on rentra dans les mauvais chemins, et il fallut se remettre au pas ; alors Luigino reprit la main de Maria.

« Te rappelles-tu, lui dit-il, qu'un jour, il y a bien près de onze ans déjà, nous jouions sous le noyer, tout au fond du grand pré. Qui aimes-tu mieux après ton père, ta mère et ta sœur, te demandai-je ?

» — Toi, me répondis-tu alors sans hésiter ; dis-moi, Maria, t'en souviens-tu ?

» — Oui, » dit tout bas la jeune fille en prolongeant ce mot comme un doux murmure aux oreilles de Luigino.

« Eh bien ! dit-il, quand il l'eut écoutée : si je te faisais maintenant la même question, que me répondrais-tu ?

» — Je ne sais, » fit-elle timidement.

» — Tu ne sais ! reprit vivement Luigino, tu ne sais ! Est-ce que quelqu'un aurait déjà... ? » Il n'acheva pas. Maria, trop simple pour le comprendre, garda le silence.

Après quelques instants, Luigino continua :

« Maria, dis-moi que tu ne me détestes pas ? »

» — Vous détester ! oh ! non.

» — Mais enfin, tu ne m'aimes pas ?

» — Je ne sais, fit-elle encore avec timidité ; » puis elle ajouta : « Je vous vois si rarement ! »

» — C'est vrai ; je suis souvent absent, et durant mes vacances c'est tout au plus si nous nous sommes rencontrés trois ou quatre fois ; mais moi, du jour où je t'ai revue je n'ai cessé de penser à toi et à notre amitié d'enfance. »

On arriva aussi près de la ferme qu'il était possible d'en approcher en voiture. Maria se hâta de descendre de la carriole sans attendre l'aide de Luigino : celui-ci sauta à bas de l'autre côté, attacha le cheval à un arbre de la route, et remarquant qu'il n'y avait ni bruit ni lumière dans la maison, que la porte était fermée : « Il ne doit pas être tard, dit-il, Margarita n'est point encore rentrée, la soirée est douce et belle, Maria ; allons jusqu'au fond du pré, sous le grand noyer, où tu m'as dit autrefois que tu m'aimais. Puisque tu ne veux pas me le répéter maintenant, laisse-moi au moins jouir auprès de toi de ce doux souvenir. »

Maria tremblait comme une feuille ; elle se sentait également attirée par le désir de prolonger la présence de Luigino en le suivant dans le pré, et retenue par une indéfinissable sensation de frayeur qui la pressait de rentrer seule au logis. Luigino saisit la main de Maria, comme elle la mettait dans sa poche pour en retirer la clef de la porte ; il l'entraîna et la força presque à le suivre sous le noyer.

Il existait toujours, cet arbre chéri ; comme Luigino et Maria, il avait grandi et embelli durant les dix années qui

venaient de s'écouler. Le jeune homme en fit le tour, le regarda en tous sens, puis, saisi d'un amoureux transport au souvenir de ses jeunes années, il enlaça le tronc d'un de ses bras vigoureux, tandis que de l'autre il attirait à lui Maria, en murmurant à son oreille : « O mon amie ! dis-moi, je t'en supplie, que durant ces dix années personne n'a pris ma place dans ton cœur, qu'aucun garçon n'est venu s'asseoir là, sous cet arbre, auprès de toi, et te dire qu'il t'aimait. Maria, je t'en supplie, réponds-moi ? »

Mais la pauvre enfant était trop émue pour répondre, son cœur battait à rompre sa poitrine, elle ne savait plus où elle était, et cependant les paroles de Luigino arrivaient aussi claires à sa pensée qu'à son oreille.

« Maria, répétait-il, dis-moi, je t'en supplie, si tu aimes quelqu'un ? »

» — Non ! » murmura-t-elle.

« — Ne peux-tu donc m'aimer ? »

Et pour entendre sa réponse il se pencha si près, si près de la bouche de la jeune fille, qu'il saisit ces mots murmurés plutôt que prononcés :

« Je crois que oui.

» — Tu crois que oui ? Oh ! merci, merci, Maria, merci, car je t'aime, moi, de tout mon cœur, et je n'aime que toi au monde, » dit l'ardent Luigino, appuyant ses lèvres sur le visage de la jeune fille, dont il pressait tendrement la taille de ses deux bras.

Perdant la force et l'équilibre sous cette puissante étreinte, Maria se laissa glisser sur l'herbe au pied du grand noyer.

Une demi-heure peut-être s'écoula ; des voix et des pas se firent entendre aux environs de la ferme.

« C'est ma mère qui rentre ! Luigino, je t'en prie, dit-elle en se relevant à la hâte, va-t'en ; il ne faut pas qu'elle te trouve ici. »

Maria avait peur, hélas ! car sa conscience grondait sourdement, et un remords se faisait déjà sentir dans son

âme...

Luigino, lui, ivre de bonheur, se leva promptement pour regagner la carriole, non sans déposer dans une étreinte un dernier baiser aux lèvres de la jeune fille. Il partit, promettant de revenir bientôt.

Maria eut le temps de rentrer, de quitter ses vêtements et de se jeter sur son lit, où elle feignit de dormir, pour ne pas embrasser comme de coutume sa mère. Instinctivement, elle sentait qu'un regard maternel l'aurait fait rougir en ce moment.

Le lendemain, Margarita voyant sa fille pâle, le visage abattu par une nuit d'insomnie, l'attribua à la suite de son indisposition de la veille. Elle voulut l'empêcher de travailler ; mais la jeune fille lui dit que l'air et le mouvement lui feraient du bien, et insista pour partir ; elle éprouvait un besoin extrême de solitude, loin de la ferme, et elle savait que sa mère la quittait toujours à mi-chemin et prenait une autre direction.

Dès que Maria aperçut le grand noyer, elle tressaillit ; mais son émotion fut bien plus grande encore lorsque Margarita se baissa pour ramasser sur le gazon un petit objet brillant. C'était une épingle que Luigino portait la veille à sa cravate.

La pauvre Maria n'avait jamais menti, ni même senti le besoin de dissimuler ; cette première épreuve la trouvait donc aussi ignorante que possible, et si Margarita eût eu le plus léger soupçon, le visage bouleversé de sa fille l'eût en ce moment pleinement éclairée. Mais elle n'en avait point. La mère regarda le bijou, et le tendit ensuite à Maria en disant :

« Il me semble connaître cette épingle. Ah ! n'est-ce pas celle que ton parrain t'a rapportée l'an dernier de la foire de Pignerol ? »

Maria la prit, la piqua à son fichu, en murmurant une affirmation presque incompréhensible, et quelques minutes

après elle se séparait de sa mère pour aller remuer du foin entassé sur les prairies aux bords du torrent.

Quand elle fut seule, elle s'appuya rêveuse sur son râteau, enleva de son corsage la petite épingle, la regarda et la couvrit de baisers.

La pauvre enfant, nous l'avons dit, avait déjà senti poindre un premier remords au fond de son cœur ; mais le regret, la cruelle sensation du regret, elle ne la connaissait pas encore. Si elle avait cédé à Luigino sans combat, sans difficulté, si elle avait roulé sur la pente rapide et glissante de l'amour, c'est qu'elle avait cru mettre le pied sur le terrain solide de l'amitié ; elle ignorait qu'en se choisissant un ami elle donnait un ennemi à son honneur. L'étonnement, le délire des sens, un charme inconnu s'étaient emparés d'elle et l'avaient empêchée de mesurer l'étendue de sa faute ; elle avait bien ressenti immédiatement le besoin de se soustraire à la voix et au regard de sa mère, mais ce sentiment n'avait rien d'amer pour son amant, et c'était les lèvres collées aux siennes que, l'instant d'après, elle lui avait dit : « Au revoir. » Aux premières lueurs du jour seulement une autre clarté s'était faite en son âme ; elle avait alors couvert son visage de ses deux mains, comme pour se cacher à elle-même sa confusion ; des larmes étaient montées à sa paupière ; elles s'y étaient promptement séchées pourtant aux rayons de cette consolante pensée : Il m'aime, je le sens, et moi aussi, je l'aime de toute mon âme : sans me l'expliquer, je comprends qu'avec de tels sentiments il n'y a pas de faute, ou du moins pour cette faute il y a miséricorde et réparation.

C'était encore ainsi que Maria raisonnait le lendemain lorsque, appuyée sur son râteau, elle baisait ardemment la petite épingle.

Le jour suivant, à pareille heure, comme la jeune paysanne travaillait au même endroit, elle vit ou plutôt elle sentit venir à elle Luigino ; aussitôt elle rougit de plaisir, en

lui montrant à son fichu le bijou qui ne l'avait pas quittée. Luigino enleva le râteau des mains de Maria, l'entraîna derrière de gros châtaigniers, puis il lui dit en la regardant tendrement et les mains jointes :

« Que tu es jolie, Maria ! oh ! que je t'aime ! Si tu savais combien j'étais impatient de te revoir, de t'entendre répéter le doux aveu que tu me fis l'autre soir, de te dire que ma vie entière t'appartient ! Mon père ne m'a pas quitté un instant ; et s'il n'était parti ce matin, je ne sais comment j'aurais fait pour venir jusqu'ici, mais à coup sûr je n'aurais pas passé cette seconde journée sans te voir. »

Maria le regardait, l'écoutait et joignait aussi les mains : c'était presque de l'adoration qu'elle ressentait en ce moment pour Luigino ; elle le trouvait si beau, si au-dessus d'elle, il parlait si bien, qu'elle, qui éprouvait tant de choses, ne pouvait venir à bout de lui en exprimer une seule.

« Maria, répète-moi donc que tu m'aimes ? » demanda-t-il.

« Oh ! de toute mon âme, » répondit-elle en croisant les mains sur sa poitrine et levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de ses paroles et de son bonheur.

« Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, tu seras ma femme ; dis que tu y consens, n'est-ce pas, Maria ?

» — Ta femme !... moi, ta femme ! » Puis, après un instant, elle secoua légèrement la tête avec une expression où se peignait plus encore l'inquiétude que le doute. « N'es-tu pas trop au-dessus de moi pour cela ? » dit-elle.

« Comment, encore ! Ne t'ai-je pas déjà dit que Luigino le maçon est absolument l'égal de Maria la fermière ? C'est lui qui te demande ta main aujourd'hui. » Et en parlant ainsi, le jeune homme tendit sa main droite à Maria, qui y plaça la sienne en tremblant, plus émue encore qu'elle ne l'avait été l'avant-veille au soir, lorsque Luigino avait pris cette même main pour entraîner la jeune fille sous le noyer. La pauvre enfant ignorait alors ce qui allait lui arriver ;

tandis qu'elle savait que le mariage, cette belle et grande chose, par malheur souvent due au sort, n'offre pas toujours des lots égaux ; et en voyant maintenant le sien si magnifique, elle avait peine à croire à son bonheur.

Maria passa deux heures de délicieuse ivresse sous les châtaigniers du bord de l'eau.

Hélas ! ce furent les dernières. Sa joie était si grande qu'elle eut beaucoup de peine à la contenir ; elle avait voulu tout confier à sa mère, sentant qu'une entière confession sur le sein maternel lui aurait mérité l'absolution de ce qu'il pouvait y avoir d'irrégulier dans la cérémonie des fiançailles ; mais Luigino le lui avait défendu, en lui expliquant toute la nécessité que son père, à lui, fût le premier instruit de ses intentions. Du reste, le retard ne devait être que de fort peu de jours, car avant la fin de la semaine Luigino était sûr, disait-il, d'apporter avec le consentement paternel de promptes décisions relativement à l'époque du mariage.

Deux jours, trois jours, puis cinq, puis six se passèrent, Luigino ne revint pas !...

Maria, qui avait d'abord attendu patiemment, commença à s'inquiéter, et se découragea peu à peu ; elle espérait ensuite que le dimanche la conduirait à Bibiane, où l'occasion ne lui manquerait pas de rencontrer Luigino et de deviner, à l'aide d'un signe ou d'un regard la cause de son silence.

Mais Margarita, qui avait récolté les jours précédents son blé de Turquie, avait compté précisément sur le dimanche pour suspendre ses régimes dorés sous le hangar, elle ne s'absenta que pour aller entendre la messe à une chapelle voisine, et ramena aussitôt Maria à la ferme pour s'en faire aider dans son travail.

Le neuvième jour enfin la pauvre fille n'y tint plus : aussitôt que sa mère se fut éloignée, abandonnant les champs, le maïs et l'ouvrage, elle courut droit à Bibiane, résolue de voir Luigino. Mille pensées inquiètes

bouillonnaient dans sa jeune tête ; son émotion, toujours croissante, fut si grande quand elle aperçut la maison occupée par les Frabessi père et fils qu'elle fut forcée de s'asseoir un instant sur une grosse pierre pour reprendre haleine. Lorsque, un peu remise, elle promena son regard aux environs, elle vit qu'elle s'était arrêtée tout juste en face du cimetière. L'idée de la mort la fit tressaillir ; elle se leva précipitamment, et reprit sa course comme si elle eût eu à craindre pour les jours de Luigino ; en peu de secondes elle arriva devant la maison. Contre l'habitude, la porte était fermée ; au moment de tirer le cordon de la sonnette, Maria réfléchit.

Mais, que vais-je dire ? Si Luigino m'ouvre lui-même, je suis sauvée ; mais si c'est le père Frabessi, ou simplement la servante, que ferai-je ? Et elle demeura debout, immobile, n'osant ni frapper ni sonner.

Un vieux paysan qui la connaissait vint à passer, et lui demanda si elle avait des commissions pour l'entrepreneur.

Maria fit signe que oui.

« Je sais qu'il est absent, répondit-il, mais son fils y est peut-être. Et en disant cela il tira le cordon de la sonnette. Une femme entre deux âges vint ouvrir ; cet homme l'interrogea lui-même au nom de Maria, sans se douter du service qu'il lui rendait, car la voix de la pauvre enfant, retenue par l'émotion de l'anxiété, n'aurait pu sortir de son gosier.

« Les Frabessi sont partis il y a environ une semaine sans me laisser aucun ordre pour le retour, » répondit la servante. Puis elle rentra, et referma lentement la porte.

Au coup de sonnette une voisine avait mis la tête à sa fenêtre ; voyant que la jeune fille restait encore là après le départ de la domestique, comme si elle avait attendu de plus amples renseignements, elle se chargea de lui en donner sans être interrogée. Elle entra en conversation avec le vieux paysan, raconta que la veille du départ elle avait entendu un grand bruit chez ses voisins, et reconnu la

voix du père Frabessi grondant et menaçant son fils. Selon elle, le jeune homme devait avoir été rudement maltraité parce qu'il refusait de se plier à la volonté paternelle, au sujet d'un mariage qu'on voulait lui faire contracter avec une fille riche, mais laide et contrefaite. La bavarde fit mille suppositions, dont pas une heureusement n'approcha de la vérité.

Qui, du reste, aurait osé soupçonner la fille de Margarita ?

Maria ne put en entendre davantage ; elle adressa de la tête un salut à la voisine et un remerciement au vieux paysan, puis elle prit la première rue venue, sortit du village, et s'enfonça dans les bois pour pleurer à son aise, non sur elle, non sur son mariage retardé et peut-être brisé, non sur la crainte de voir sa faute connue et divulguée, mais sur Luigino tourmenté, sur Luigino maltraité par son père à cause d'elle.

Ah ! que ne pouvait-elle courir jusqu'à Turin le rejoindre et apprendre la vérité de sa bouche : un seul obstacle, mais insurmontable, hélas ! se présentait à son esprit. Elle ne possédait pas un sou !... Le peu qu'elle gagnait ; elle le donnait à sa mère, qui la nourrissait et l'habillait ; et quand parfois elle conservait une petite pièce de monnaie, c'était pour la donner à de plus misérables qu'elle.

Pauvre Maria, comme elle ressentait cruellement à cette heure la justesse de ses premières réflexions, que Luigino n'était pas fait pour elle, qu'il lui était trop supérieur !

En effet, il avait les moyens d'habiter la ville ou la campagne, de se rendre de l'une à l'autre sans difficulté, tandis qu'elle, pauvre paysanne, était attachée par la détresse au sol qui l'avait vue-naître.

La malheureuse enfant rentra désolée à la ferme. Le chagrin, qui était venu tout d'un coup troubler sa vie, si calme, déranger sa santé, et bientôt elle fut forcée de rester couchée ; sa mère pour la soigner cessa aussi d'aller

aux champs, et ne voyant aucune amélioration dans son état, se décida un jour à aller appeler le médecin.

Pendant l'absence de sa mère la jeune fille se leva, fit quelques pas dans la cour.

Tandis qu'elle se chauffait aux premiers rayons de septembre, un homme entra dans la ferme, et lui demanda si elle était Maria Dalmas.

« Oui, » dit-elle.

Alors il sortit de dessous sa blouse un petit paquet qu'il lui remit de la part de Luigino, en lui disant qu'il était l'ami du jeune homme et conducteur de marchandises, que depuis plusieurs jours déjà ce paquet lui avait été confié pour elle, mais qu'ayant l'ordre de ne le remettre qu'à elle-même, il n'avait pu faire plus tôt la-commission. Maria prit le paquet en tremblant, puis adressa au commissionnaire un regard si expressif que le brave homme se sentit tout ému et promit de passer dans deux jours prendre une réponse. Tandis qu'il s'éloignait, elle brisa les cachets du petit paquet : une lettre était entourée par deux beaux rubans que Luigino envoyait à Maria pour ses bonnets du dimanche, mais surtout pour former un petit volume autour de la missive et l'empêcher de s'égarer dans les poches du bon commissionnaire. Ce fut la lettre seule qui attira les regards de la jeune fille.

Elle savait donc lire ?

Oui ; les quelques hivers de son enfance s'étaient passés aux écoles de Bibiane, et le résultat de ses études était tout juste suffisant pour lui permettre de lire à peu près aussi bien avec les yeux qu'avec le cœur la longue lettre de Luigino.

Le jeune homme confirmait à Maria la triste nouvelle qui lui avait été donnée à Bibiane. Quant aux traitements, il y avait eu de l'exagération dans les paroles de la voisine des Frabessi, mais il était vrai que l'entrepreneur s'était formellement opposé au mariage de son fils avec une paysanne. Ayant déjà établi avantageusement deux filles

dans la bourgeoisie, le vieux Frabessi avait compté en faire autant pour son fils ; son choix s'était même déjà arrêté sur une jeune Vercellaise, non pas laide ou contrefaite comme on l'avait dit à Maria, mais au contraire fort jolie et surtout fort riche. La résistance de Luigino et la manifestation de ses projets avaient fortement irrité son père, qui, pour le punir, l'avait immédiatement envoyé à Verceil surveiller un bâtiment tout près de la demeure de l'héritière en question. Luigino était parti jurant de ne jamais faire sa connaissance et de n'épouser que la femme qu'il aimait, et qu'il n'avait pas voulu nommer pour ne pas la compromettre.

Dans sa lettre, il répétait à Maria ces protestations, ajoutant encore :

« Si je me sou mets momentanément à la volonté de mon père, c'est que je crains en me révoltant de te déplaire, et puis j'espère encore le fléchir par ma soumission ; mais durant ce court exil ma pensée sera sans cesse tournée vers toi, et je ne négligerai aucune occasion de t'aller voir, ne fût-ce qu'un instant. En attendant, ne te décourage pas, et sois persuadée qu'un avenir prochain nous sourira. »

Maria, tout en appuyant contre ses lèvres la lettre de Luigino, se dit en soupirant :

Tout est fini. Hélas ! je le sens, je l'aimerai toujours, il m'aimera quelque temps encore, mais nous ne nous marierons jamais. Je ne veux pas être une cause de discorde entre le père et le fils ; je renoncerai donc volontairement à un bonheur qui n'était pas fait pour moi ; j'ai pu un instant me faire illusion à la voix de mon bien-aimé, mais j'en reviens toujours à ma première impression : Luigino est trop au-dessus de moi.

Hélas ! Maria en avait déjà eu bien des preuves, mais en ce moment elle en tenait une palpable en relisant la lettre du jeune homme.

Quelle écriture et quelles jolies phrases, se dit-elle : est-ce que jamais je pourrai, moi, faire quelque chose de

semblable ? est-ce que je saurai jamais écrire et m'exprimer de la sorte ?

Oh ! non, mes lettres le feraient rougir, je ne lui écrirai pas. Et pourtant, se dit-elle, si je ne lui réponds pas, il croira que je suis fâchée contre lui. Que faire donc ? Mais tout d'un coup, frappant son front d'une main : Je la tiens, dit-elle, je l'ai sur moi, ma réponse ; et prenant une paire de ciseaux, elle coupa une mèche de sa chevelure noire, détacha de son cou le cordon qui y suspendait une médaille de cuivre qu'elle n'avait pas quittée depuis bien des années, forma du tout un petit paquet qu'elle tint tout préparé pour le passage du conducteur.

Quand Margarita revint à la ferme avec le médecin, ils trouvèrent Maria levée, et la physionomie très-animée ; la mère s'y trompa : croyant déjà sa fille guérie, elle cria au miracle, regrettant presque d'avoir dérangé inutilement le médecin ; mais ce n'était point là l'avis de celui-ci. En examinant-attentivement la malade, et en apprenant le genre de souffrances dont elle se plaignait, il conçut quelques soupçons, que la présence de Margarita l'empêcha d'exprimer d'abord. Il revint à la ferme le lendemain et les jours suivants, non pas qu'il trouvât Maria plus malade, il voulait uniquement provoquer la confiance de la jeune fille dans l'intérêt de sa guérison. Mais elle se replia pour ainsi dire sur elle-même, ferma son cœur et sa bouche, et se refusa à la moindre confiance, au moindre épanchement.

Luigino, informé par le conducteur de la maladie de Maria, accourut à Bibiane, et de là à la ferme. Ce jour-là, la jeune fille s'était traînée aux champs et travaillait auprès de sa mère : en apercevant Luigino, elle tressaillit, pâlit et se trouva mal. La contenance triste, embarrassée du jeune homme ouvrit enfin les yeux à Margarita ; ne pouvant admettre ni même supposer une faute de la part de sa fille, elle se dit que les jeunes gens étaient épris l'un de l'autre,

mais qu'il était temps encore de porter remède au mal et d'en prévenir les suites.

Après le départ de Luigino, elle parla donc longuement à sa fille, et pour la mettre en garde contre les séductions du fils de l'entrepreneur, elle lui répéta ce que, hélas ! la pauvre enfant ne s'était déjà que trop souvent dit à elle-même : c'est que Luigino était bien au-dessus d'elle, et que jamais le père Frabessi ne consentirait au mariage de son fils avec une simple paysanne.

« Comme une honnête fille, ajouta Margarita, ne doit point parler aux garçons qui ne peuvent l'épouser, il est donc de ton devoir de lui fermer désormais la porte de ton cœur et celle de la maison. »

Et dans la crainte sans doute que Maria ne faillît à la recommandation, elle s'installa dès lors en gardienne si fidèle de la vertu de sa fille, que la triste enamourée n'eut plus un instant de solitude et de liberté.

Maria avait le cœur navré et les yeux sans cesse remplis de larmes, et pourtant la malheureuse ne connaissait pas encore toute l'étendue de sa disgrâce.

Sa santé, d'abord ébranlée par les premiers chagrins et les longues insomnies, continua à se déranger singulièrement. Bientôt elle conçut un doute terrible : son déshonneur était complet, il allait devenir visible.

Tant que son état lui parut douteux, elle s'inquiéta, s'affligea, nuisant ainsi, sans le vouloir, de plus en plus à sa santé ; mais aussitôt qu'il ne lui fut plus possible de douter, la résignation entra dans son âme, elle résolut de se dévouer, au prix même de son repos et de son honneur, à son malheureux enfant.

Je le nourrirai, je l'élèverai, je travaillerai, se dit-elle, pour lui, et pensant au double chagrin que causerait à sa mère son déshonneur, s'il devenait public, elle résolut de lui épargner au moins cette seconde douleur en quittant la ferme auparavant. Sous prétexte d'emplettes, je demanderai, se disait-elle, à ma mère de me donner sur

mon gain de l'année la petite somme d'argent au juste nécessaire pour lui acheter des langes et subsister quelques jours ; je partirai ensuite pour la montagne, et j'irai faire la servante dans quelque endroit bien reculé : un peu de pain noir, des pommes de terre, quelques sous pour subvenir aux besoins de mon enfant, voilà tout ce que je demanderai.

Tels étaient les tristes projets de Maria, lorsqu'un soir, après une heure de sommeil agité et inquiet, elle fut réveillée en sursaut par de fortes douleurs ; elle voulut retenir ses cris pour ne pas déranger sa mère, mais cela ne lui fut pas possible ; elle souffrit cruellement, et lorsque le médecin, que Margarita avait envoyé chercher par sa jeune nièce, arriva, Maria venait de mettre au monde un enfant mort, un petit garçon né avant terme.

La consternation de Margarita fut immense ; elle eut la force de se retenir pour ne pas accabler de reproches la jeune mère qui déshonorait ses cheveux blancs, mais son cœur se refroidit peu à peu pour la coupable, et toute l'affection maternelle de la fermière se porta sur sa fille aînée, mariée à un gros cultivateur de Rora : les manières comme les paroles de Margarita devinrent, malgré elle, brusques et saccadées ; de temps à autre elle essayait de se surmonter, et levant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin du sacrifice qu'elle s'imposait, elle adressait à Maria quelques mots bienveillants, qui devenaient pour la triste enfant plus pénibles encore que le silence.

Maria avait demandé sincèrement à Dieu de mourir des suites de ses couches, mais sa prière ne fut pas exaucée.

Lorsqu'elle se releva, la nature souriait, les buissons étaient en fleurs, tout brillait du plus vif éclat ; elle seule était décolorée, et comme une pauvre plante sans sève, elle se desséchait et devenait plus triste et plus silencieuse que jamais.

C'était pitié que de voir ces deux femmes, mère et fille, vivant l'une près de l'autre, sans tendresse, sans expansion, sans presque jamais se parler ni se regarder en face, et ne se mêlant que rarement aux autres femmes, dans la crainte de laisser transpirer la vérité, qui connue du public aurait porté un coup mortel au cœur de Margarita.

Vers la fin de l'été, Maria prit un refroidissement ; elle commença à tousser, d'abondantes sueurs vinrent ensuite fatiguer son sommeil, lui enlever le peu de force qu'il lui restait ; sa pâleur fit place à un certain éclat, à une rougeur qui se dessinait aux pommettes de ses joues et sur ses lèvres. Le médecin, qui venait la voir souvent par bonté d'âme, car il n'espérait plus la sauver, lui annonça un malin, avec précaution et prudence, que sa maladie empirait, que son état devenait alarmant et qu'elle ferait bien de songer à ses devoirs religieux.

La voix du médecin tremblait en donnant à Maria cette pénible nouvelle ; que ne dut pas être son étonnement en voyant cette enfant silencieuse, froide en apparence, dépourvue de toute expansion, lui prendre vivement la main pour la porter à ses lèvres avec un transport de reconnaissance :

« O docteur ! que vous me faites du bien ! s'écria-t-elle ; mais pourquoi, si vous pressentiez depuis longtemps la vérité, ne pas me l'avoir dite plus tôt, j'aurais vécu d'un peu d'espoir. »

Cette même nuit elle eut un accès de toux spasmodique durant lequel on crut qu'elle étoufferait ; mais le lendemain, au contraire, elle fut beaucoup mieux, et elle en profila pour réaliser le projet à l'exécution duquel elle s'exerçait depuis si longtemps. Elle voulait écrire à Luigino.

Qu'était-il donc devenu ?

Durant les six mois qui avaient précédé la délivrance de Maria, il avait trouvé le moyen de quitter plus d'une fois Verceil pour venir errer aux environs de la ferme ; mais Margarita, qui, nous l'avons dit, redoutait pour sa fille un

danger qui, sans qu'elle le sût, était, hélas, déjà passé, ne la laissait plus. un instant seule : Luigino n'avait donc jamais réussi à la voir ; un peu plus heureux, le conducteur était parvenu deux fois à lui remettre les petits paquets dont il était chargé pour elle.

Mais dans les lettres que Maria y avait trouvées elle remarqua un grand changement. Il existait entre ces lettres et la première, si passionnée, si affectueuse, si souvent relue qu'elle la savait par cœur, une grande différence ; les secondes étaient tendres, amicales, mais c'est en vain qu'elle y cherchait la spontanéité, l'enthousiasme, l'amour impétueux qui avait dicté les premières pages.

C'est que Luigino, recevant pour toute réponse la mèche de cheveux et la médaille de Maria, avait bien compris l'amoureuse pensée qui avait dicté l'envoi de la jeune fille, mais aussi le motif qui le privait de la lettre qu'il attendait.

Hélas ! la pauvre enfant ne sait pas écrire, s'était-il dit, et probablement elle ne sait pas lire non plus.

Il supposa que pour avoir de ses nouvelles elle faisait lire ses lettres par quelque sincère et complaisante amie ; et comme rien ne nuit plus à l'expansion que l'idée que nos écrits seront lus par une autre personne que celle à laquelle nous nous adressons, il simplifia ses expressions et en modifia malgré lui la vivacité.

Luigino ne connaissait pas assez Maria, il ne savait pas combien d'habitude elle était silencieuse et concentrée, et combien était forte la passion qu'il avait inspirée à cette enfant pour qu'elle fût devenue en un seul jour expansive et confiante envers lui. Si Maria n'avait su lire, elle aurait détruit les lettres de son amant plutôt que de les confier à qui que ce fût

De ce malentendu, de ces fausses suppositions il arriva que la pauvre fille se persuada qu'il y avait un changement dans le cœur de Luigino, comme il y en avait dans ses lettres.

Il ne m'aime déjà plus autant, se dit-elle ; bientôt il ne m'aimera-plus du tout, tandis que moi je suis et serai toujours la même pour lui : c'est tout naturel, je n'ai rien de ce qu'il faudrait pour être aimée de lui, et lui possède tous les charmes, toutes les qualités.

Loin de l'accuser, de lui en vouloir, Maria le trouva bien bon de ne pas l'oublier tout à fait, d'essayer de la consoler par de bonnes paroles ; mais elle se raffermir de plus en plus dans sa résolution de renoncer à jamais au bonheur du mariage, qu'il continuait à lui montrer en perspective dans ses lettres.

Peut-être bien qu'entraîné par une certaine légèreté de caractère, découragé, rebuté par l'absence, Luigino n'aimait plus avec la même ardeur, mais la diminution de son amour n'était pas aussi forte que Maria se l'imaginait.

Ignorant les suites de la soirée du 15 août, Luigino ne se pressait pas de contre-carrer la volonté de son père, qu'il redoutait plus qu'il ne l'avouait : ses intentions étaient pourtant toujours les mêmes, et son amour pour la jeune fille toujours très-grand.

C'était peu après l'avertissement du médecin que j'avais pour la première fois rencontré Maria. Elle était encore sous l'influence de la joie secrète que lui causait la pensée de sa fin prochaine. Et cependant elle avait revu Luigino !

Depuis quelques jours il était à Bibiane avec son père, qui, le jugeant guéri de sa passion, lui avait permis de l'accompagner dans sa ville natale ; le jeune homme s'était fait une très-grande fête de retrouver Maria, qu'il savait, par son ami le conducteur, délivrée depuis quelque temps de la continuelle surveillance de Margarita. En effet, depuis ses couches, elle la laissait libre et seule des journées entières : qu'avait-elle à craindre maintenant ? Trompé par les vives couleurs de la jeune fille, le conducteur avait assuré au jeune amoureux que Maria était parfaitement remise et n'attendait qu'un peu de bonheur pour reprendre de la force et de la santé.

Aux environs de la ferme, pourtant, on commençait à voir Maria bien mal ; grâce à la prudence du médecin, au prompt départ de Luigino, à la réputation si bien établie de Margarita et de sa famille, personne n'avait soupçonné le véritable motif des souffrances de la jeune fille ; on avait cru aux suites négligées d'un rhume de poitrine, et on se disait tout bas : Ce n'est pas bien étonnant qu'elle dépérisse, elle travaille trop pour son âge ; sa mère la tient si sévèrement ! Depuis un an la pauvre enfant n'a eu aucune distraction : il faut pourtant que la jeunesse prenne quelques ébats. Ces propos et autres semblables, accompagnés d'appréhensions sur la fin prochaine de Maria, furent exprimés sans ménagement devant les Frabessi le soir même de leur arrivée.

Luigino, bouleversé par ces révélations inattendues, se précipita à la ferme le lendemain matin.

Il était de bonne heure, Margarita était à peine partie pour les champs. Maria, qui ne pouvait plus la suivre, travaillait assise dans sa brouette, comme le jour où je la vis.

Le jeune homme faillit se trouver mal en voyant le changement que la maladie avait apporté au visage de Maria : quant à elle, elle l'avait si longtemps attendu et l'avait si souvent aperçu en imagination devant elle, à cette même place, qu'elle ne fut nullement étonnée, quoique fortement émue : elle lui tendit la main, lui dit bonjour, comme s'il était venu la veille ou l'avant-veille ; seulement, lorsqu'elle voulut se lever pour donner à Luigino la chaise de sa mère, les forces l'abandonnèrent, elle retomba rudement assise. La secousse l'ébranla, elle se trouva mal : Luigino, en la voyant ainsi, se mit à sangloter ;. elle revint promptement à elle, et s'occupa à calmer le chagrin du jeune homme. « Ce n'est rien, lui dit-elle ; je guérirai et nous oublierons toutes mes souffrances. » Elle ne le croyait pas, mais elle voulait tranquilliser Luigino.

» Oui, tu guériras, répondit-il ; oui, nous nous marierons, je t'emmènerai bien loin, bien loin, pour te faire oublier les lieux où tu as souffert. »

Mais chaque fois qu'il parlait d'avenir, elle l'interrompait par ces paroles : « Lorsque je serai guérie, nous causerons de cela. »

Maria avait déjà éprouvé trop de déceptions pour croire à un avenir heureux.

Le père Frabessi ayant appris la maladie de la fille de Margarita et remarquant la tristesse de Luigino, dont le caractère était complètement changé, ne douta plus que ce ne fût d'elle qu'il s'était épris l'année précédente. Ayant interrogé le médecin et su qu'il n'y avait aucun espoir de guérison, il cessa de tourmenter son fils, et le laissa parfaitement libre de ses actions.

Luigino allait chaque jour sans obstacle à la ferme ; jamais il n'y rencontrait personne, car Margarita peu à peu avait repris les travaux de campagne, menant avec elle, pour remplacer Maria, sa petite nièce Catherine. Luigino s'asseyait en face de la brouette, sur la chaise de bois préparée à l'avance pour lui ; après avoir contemplé un instant le sourire béat et tranquille avec lequel Maria le recevait, après s'être minutieusement enquis des nouvelles de santé, il prenait aux mains de la jeune fille un livre qu'il lui avait lui-même apporté. C'était le Quattro Novelle d'un maestro di scuola de Cesare Balbo, dont il lui lisait chaque jour quelques pages à haute voix, et parmi lesquelles l'histoire de Toniotto e Maria, souvent relue, inspirait pourtant chaque fois un nouvel intérêt à la jeune fille.

Le récit des souffrances de cette autre Maria servait à celle-ci de prétexte et d'excuse pour laisser couler librement les larmes que, malgré elle, la pensée de sa propre infortune et la présence de Luigino mettaient sans cesse dans ses yeux et dans sa voix. Mais en même temps une sorte de consolation entraînait en son âme lorsqu'elle comparait ses chagrins à ceux de la fiancée du conscrit.

« Oh ! me disait-elle, combien de fois n'ai-je pas remercié Dieu, depuis que je connais cette intéressante et triste histoire, de ne m'avoir pas punie dans la personne de Luigino ; s'il lui était arrivé le moindre malheur, si je l'avais su, comme Toniotto, blessé, errant, malade, j'aurais souffert mille fois plus encore ; la force que j'ai pour supporter ma propre douleur, je ne l'aurais pas eue pour supporter la sienne. »

Le dimanche, Luigino ne se rendait à la ferme que s'il savait positivement que Margarita était absente, car la seule confidence que Maria avait faite à Luigino était la colère de sa mère contre lui et le chagrin que sa présence lui ferait éprouver. Il guettait son départ, et venait comme de coutume faire à la malade sa lecture, non plus ce jour-là de Toniotto e Maria, mais de quelques psaumes ou quelque autre livre de piété. Luigino aurait bien voulu causer, prendre la main de Maria, la baiser, mais aussitôt qu'il l'essayait, le visage de la jeune fille s'obscurcissait tellement qu'il n'osait poursuivre. La courageuse enfant évitait par ce moyen tout épanchement, où son amour constant, augmenté par la souffrance, n'aurait pas manqué de se révéler.

Mon étonnement fut grand en apprenant ces détails ; elle en lut l'impression dans mes yeux.

« Cela vous surprend, n'est-ce pas ? me dit-elle ; vous ne pouvez comprendre comment ayant caché la vérité à Luigino, je puisse vous la raconter à vous, tout simplement, presque sans effort. Vous allez en connaître le motif tout à l'heure, et vous verrez que ma confiance n'est pas aussi désintéressée qu'elle en a l'air ; un espoir, un désir très-vif me soutient et m'encourage en ce moment ; veuillez donc écouter mes dernières paroles avec l'indulgence que vous m'avez jusqu'ici accordée, car c'est mon testament dont je vais vous confier l'exécution.

» Je veux que lorsque je n'y serai plus, et cela sera bientôt, car le médecin, à ma prière, m'a dit encore ce

matin que ma fin approchait ; à la chute des feuilles sans doute je m'en irai. Je veux qu'alors Luigino sache toute la vérité ; mais il faut qu'il l'apprenne par une personne complètement désintéressée, qui n'ait le droit de lui adresser aucun reproche, par une personne capable de lui faire ce récit dans un langage et avec des expressions choisies, afin que le souvenir et le nom de Maria résonnent longuement à son oreille comme une douce musique.

» La plus belle journée de ma vie, continua presque à demi-voix Maria, que ce récit commençait à fatiguer, fut celle que je passai assise au bord de l'eau sous les vieux châtaigniers, la main dans la main de Luigino, le cœur et l'imagination remplis de tous les projets d'avenir que les paroles de mon fiancé déroulaient à mes yeux ; au moment où nous allions nous quitter un chardonneret chanta sous la feuillée : nous nous tûmes pour l'écouter. Le croiriez-vous, maintenant que mes rêves se sont évanouis sous de tristes réalités, le souvenir de ce chant d'oiseau à pareille heure est le seul qui soit ; resté plein de douceur à mon âme ? Eh bien ! comprenez-vous ? C'est ainsi que je voudrais que le récit de mes souffrances se fît entendre au cœur de Luigino.

» En écoutant l'autre jour votre voix, ajouta-t-elle, vos expressions, que nous autres gens de la campagne nous ne saurions employer, et que pourtant nous apprécions, tout comme nous apprécions le chant de l'oiseau sans le pouvoir imiter, j'ai osé espérer, madame, que vous daigneriez vous charger d'exécuter mon souhait.

J'avais d'abord songé au médecin pour me rendre ce service ; mais outre la répugnance que j'éprouvais à livrer ainsi à un homme tous les secrets de mon cœur, je suis persuadée que dans votre bouche, sur vos lèvres de femme, mon récit acquerra l'intérêt qu'il n'a sans doute pas par lui-même, et les couleurs dont vous saurez l'orner resteront à jamais, dans la mémoire de Luigino unies à mon souvenir.

» Est-ce trop vous demander, madame ? »

Mes yeux étaient pleins de larmes, et il y avait tant de soupirs étouffés dans ma poitrine, que je ne pus répondre que par un signe d'affirmation.

« Voilà que vous faites comme lui, dit-elle encore : chaque fois que je lui parle, il pleure, et c'est moi qui suis obligée de le consoler ; cependant, il ignore la plus grande partie de la vérité. Oh ! s'il la savait tout entière, il n'y tiendrait pas, rien ne pourrait l'empêcher de m'épouser immédiatement ; jugez si l'on se préoccuperait de cet événement.

» Luigino, le fils du riche Frabessi, épouser la plus pauvre des filles de la campagne, malade, plus qu'à demi mourante ; c'est bien alors que l'on crierait à la réparation et que les envieux me déchireraient à plaisir : je ne le saurais pas, moi ; et d'ailleurs, peu m'importe ! Mais ma pauvre mère en recevrait un coup terrible ; elle souffrirait plus encore de la publicité de cette réparation qu'elle n'a souffert de ma faute. Je lui pardonne ; elle ignore elle-même ses pensées. La souffrance m'a donné à moi comme une double vue, et je lis dans l'âme de ma mère. Je me sacrifierai donc jusqu'au bout pour lui épargner de nouveaux chagrins.

» — Tout pour les autres, jamais rien pour vous, ma pauvre enfant, » m'écriai-je enfin, tout émue de cette nouvelle délicatesse.

« Oh ! vous vous trompez, madame ; j'ai eu pour moi un bien beau jour, un jour qui m'a fait comprendre et ressentir les choses que d'autres filles de ma condition n'apprennent peut-être jamais, et c'est beaucoup, surtout si vous y ajoutez l'espoir, que j'emporte avec moi, de laisser sur la terre, grâce à vous, des souvenirs profonds et de doux regrets. »

Durant cette longue séance, mes filles, qui avaient suffisamment joui de la conversation de Catherine la bergère, avaient plus d'une fois entr'ouvert la porte de la ferme pour m'engager au retour. Sur un signe de moi, elles

avaient fini par aller s'installer dans la prairie, à la portée de mes regards, et tandis que l'une moissonnait les reines des champs, l'autre en formait de longues guirlandes qu'elles vinrent en ce moment porter sous le hangar.

Lena m'en mit une au cou, tandis que Lilia, moins timide, en plaçait une sur la tête de la jeune paysanne. Maria avait ôté son bonnet, et cette blanche couronne sur ses cheveux bruns lui allait à merveille ; elle le comprit sans doute à nos physionomies : elle enleva lentement la guirlande, et en me regardant fixement elle dit :

« Et pourtant, je ne la porterai jamais ! »

Ensuite, comme je me disposais au départ, elle sortit de son corsage une feuille de papier fraîchement pliée en forme de lettre.

« Tenez, me dit-elle, voici quelques lignes, un court adieu, que vous voudrez bien lui remettre quand je n'y serai plus ; je l'ai écrit ce matin, après avoir déchiré la longue lettre dans laquelle je lui racontais moi-même ce que je viens de vous confier. Ces lignes ne sont qu'un souvenir de la mourante, qui pendant huit mois s'est continuellement exercée pour pouvoir le lui laisser le moins indigne de lui. ; et maintenant, madame, permettez-moi de baiser respectueusement votre main bienfaisante et de vous adresser encore ici une dernière prière. »

Enlevant alors à son doigt une petite bague d'argent toute neuve :

. « Il me l'a donnée ce matin, dit-elle, oserai-je vous prier de la conserver en souvenir de moi ; je ne dois pas porter l'anneau de la fiancée, moi qui n'aurai jamais celui de l'épouse. »

Un dernier sanglot se montra sur son visage, mais pas une larme ne vint mouiller sa paupière. Je la regardai ; elle devina ma pensée.

« Je n'en ai plus, me dit-elle en passant sa main sur ses yeux, je les ai toutes épuisées pour lui et mon enfant. » Puis elle regarda longuement et tristement mes deux filles :

» Adieu, chers petits anges ! dit-elle, en leur envoyant sur le bout de ses doigts un baiser à chacune : adieu ! priez quelquefois pour la pauvre Maria !..... »

III

UN MOIS APRÈS.

Je reviens de la ferme, je m'y suis rendue toute seule ce matin, ayant appris hier au soir, par le médecin, que l'état de la malade s'était sérieusement aggravé depuis trois jours. La charmile se dépouille, les marronniers jaunissent, il y avait du vent, le chemin était jonché de feuilles : le pressentiment de Maria s'accomplissait-il ?

Je la trouvai toujours sous le hangar, mais non plus dans la brouette ; elle était couchée toute habillée sur un matelas posé au milieu du foin ; elle manquait d'air, disait-elle, et ne pouvait respirer dans sa chambre ; le curé était assis au pied de cette espèce de lit ; sa mère était à son chevet, à droite, dans la brouette, qui avec la chaise du curé formaient les seuls sièges de la ferme. Luigino, à gauche, s'appuyait à la charrue. Aussitôt que Maria m'aperçut, elle me fit des yeux et de la main un petit signe de discrétion en regardant sa mère. Je la compris, et m'empressai de motiver ma visite.

« Je suis venue, en me promenant, prendre des nouvelles de votre fille, » dis-je à Margarita.

« Vous êtes bien bonne, me répondit-elle d'une voix plus douce que de coutume : elle est un peu fatiguée depuis quelques jours. M. le curé a eu la bonté de venir la voir, et cet excellent M. Frabessi a bien voulu aussi envoyer prendre de ses nouvelles par son fils : tout le monde s'intéresse à nous, cela console cette pauvre enfant... Mais vous êtes là debout ; je vais chercher du foin frais pour vous former un siège, car je ne possède malheureusement

pas d'autre chaise que celle-là. » Margarita m'indiquait la chaise du curé. Il me l'avait offerte, et je l'avais refusée.

Je pouvais parfaitement rester debout, mais je n'étais pas fâchée d'éloigner la mère pour prendre un instant sa place auprès de la malade ; quoique je n'eusse point accepté la place du curé, le brave homme s'était levé et causait avec Luigino à quelque distance. Je restai donc un instant seule près de Maria.

« Je me suis confessée hier au soir, me dit-elle, et M. le curé vient de nous marier ; personne ne le saura ; demain, je n'y serai plus ; mon testament subsiste : vous l'exécuterez, n'est-ce pas ?

» — Oui ! » fis-je, en lui montrant à mon doigt sa bague d'argent ; elle m'en fit voir une autre en or : c'était un anneau de mariage.

Luigino était resté toujours à distance, et ne pouvait nous entendre, mais il ne perdait pas un seul de nos mouvements ; il fit un geste de surprise en reconnaissant sa bague d'argent à mon doigt.

Maria sourit, et du regard lui permit d'approcher.

« Comment appelle-t-on, lui dit-elle, celui ou celle qui veut bien se charger d'exécuter les dernières volontés d'un mourant ?

» — Exécuteur testamentaire, » répondit-il, de plus en plus étonné.

« Eh bien, dit-elle, en prolongeant son pâle sourire, voilà madame qui veut bien se charger d'en remplir les fonctions, et je lui ai légué en souvenir celle bague ; quant à celle-ci, continua-t-elle, en faisant signe à son tour au curé de s'approcher, je n'ai pas mérité d'être ensevelie avec elle, et vous voudrez bien, mon père, après ma mort, la placer auprès de l'image de la sainte Vierge, parmi les exvoto. Tu le permets, n'est-ce pas, Luigino ? »

Il ne répondit pas, il pleurait ; ce pauvre jeune homme me parut navré de douleur et de remords pour le mal dont il était la cause. Certes il aurait pu ne pas se lasser de la

sévère surveillance de Margarita, ou mieux encore se jeter à ses pieds, confesser sa faute, et en offrir réparation immédiate ; enfin, ne pas laisser Maria durant six grands mois dans la souffrance ; il ne l'avait pas fait, tel était son tort. Maria le lui avait pardonné ; je serai plus sévère qu'elle, et ne l'excuserai qu'à demi ; mais j'atteste que son repentir était sincère.

Parmi toutes les illusions que s'est faites Maria, la plus grande à coup sûr est d'avoir compté sur ma parole pour adoucir et poétiser en quelque sorte son souvenir dans la mémoire de son jeune époux.

Hélas ! je suis trop émue, trop touchée par ce triste et simple récit pour essayer de le retracer en de meilleurs termes que ceux que je viens de jeter sur le papier. Je ne ferai aucune phrase, mais je verserai de véritables larmes qui s'uniront sans doute à celles de Luigino, et seront peut-être aussi douces à son cœur que le chant d'un petit oiseau l'avait été au cœur de Maria, par un beau jour d'amour. Je le souhaite pour que le dernier vœu de la mourante soit ainsi accompli.

Octobre 1859.

A PROPOS DE LA PÉNÉLOPE NORMANDE,

ÉTUDE D'APRÈS NATURE.

« Quoi qu'on en dise, voici une pièce bien conduite ; l'intérêt ne languit pas, il marche toujours en grandissant.

» Ainsi parlait, entre le quatrième et le cinquième acte, madame de *** au chevalier ***, qui l'accompagnait.

« Je n'aime pas les caractères des héros, repartit le chevalier ***, je les trouve invraisemblables ; la pièce manque de vérité,

» — Je me disais qu'elle péchait par l'excès contraire.

» — Comment expliquez-vous ce Férouillat ? C'est un type odieux, qui n'existe pas.

» — Odieux tant que vous voudrez, mais qui n'existe pas !... Mon cher chevalier, je ne m'attendais pas à cette objection de votre part.

» — Croyez-vous du moins que si le type existait une femme pourrait... ?

» — Ah ! je vous arrête, chevalier, mon étonnement vous coupe la parole. Comment, vous qui trouvez moyen de me répéter une fois par jour au moins : « Croyez-en mon expérience, ce n'est pas pour rien que j'ai trente ans de plus que vous. Croyez-moi, madame, vous êtes trop jeune encore, vous ne connaissez pas le monde ; » vous, chevalier, vous alliez tomber dans une si lourde erreur que ma pensée, devinant la vôtre, je n'ai pu m'empêcher de vous interrompre. Vous ne parlez pas pour la galerie, j'imagine ; nous sommes seuls, bien seuls dans cette loge.

Eh bien, mon cher ami, permettez-moi de vous dire, que d'une phrase, que dis-je ? d'une demi-phrase, puisque je vous ai empêché d'achever, vous venez de détruire tout le prestige que vous prêtait à mes yeux votre superbe expérience. J'ai trente ans de moins que vous, et dix au plus d'étude du cœur humain, eh bien, tant pis, je suis fâchée de vous le dire, mais là, sans fatuité, mon cher, je crois que j'en sais plus long que vous. »

Le chevalier baissa respectueusement pavillon, ou, pour parler plus exactement, s'inclina devant madame de ***. Après un court silence il reprit :

« Vous ne me ferez pourtant jamais croire qu'une, femme de quelque valeur puisse aimer un monstre comme ce Férouillat ?

» — Aimer... aimer..., qui vous parle d'aimer ?

» — Ni même...

» — Permettez-moi de vous interrompre encore pour l'honneur du sexe auquel j'appartiens, » répondit madame de ***. Puis secouant la tête d'un air de compassion : « Mon pauvre ami, je vous le répète, j'en sais plus long que vous, je le vois bien.

» — Alors, instruisez-moi, racontez-moi ce que vous savez, je ne demande pas mieux que de vous écouter.

» — Je ne pourrais rien vous raconter qui eût quelque rapport avec ce Férouillat, je ne retrouve dans mes souvenirs rien d'aussi odieux ; mais je pourrais vous dire maintes anecdotes qui vous prouveraient qu'en fait d'amour, ce n'est pas toujours le plus digne qui l'emporte ; et sans aller bien loin, regardez dans cette loge, en face de vous.

» — Le gros monsieur à demi endormi ?

» — Oui, et au-dessus.

» — Le marquis de V***, qui accompagne une dame aux camélias.

» — Eh bien, chevalier, vous savez tout comme moi que la route du jardin où croissent les fleurs sans parfum n'était

pas celle que le jeune marquis avait choisie. Vous savez quel noble et pur amour guidait sa vie : il fut repoussé, dédaigné ; on lui préféra ce ros faquin qui vient de se réveiller pour me regarder d'un air si bête.

» — Ce que vous dites là est vrai ; mais j'ai toujours considéré ce fait comme une monstruosité, comme une exception, une chose inexplicable et sans exemple.

» — Inexplicable, oui, sans exemple, non. Je pourrais vous en citer bien d'autres.

» — Citez, citez, madame : vous m'instruisez et surtout vous me donnez le plaisir d'entendre votre voix, de contempler vos yeux qui brillent, vos joues qui empourprent. Vous vous animez à la discussion, et vous êtes fort belle en ce moment, je vous le jure.

» — Voilà bien les hommes, reprit avec dépit madame de ***. Impossible de raisonner avec eux. Vous ne nous écoutez jamais ; il n'y a qu'une chose qui vous intéresse dans tout ce que nous vous disons, une seule question importante, à savoir quel degré de beauté nous avons en parlant. C'est insupportable en vérité, je dirai plus, c'est d'une injustice criante, car après cela vous levez les épaules avec dédain, lorsque l'on vous parle de l'œuvre quelconque d'une femme, et vous dites : Petit, mesquin, pensées de femme qui tournent toujours dans un cercle. Et mon Dieu ! comment voulez-vous donc, messieurs, que nos idées soient hautes et vastes si vous les ramenez vous-mêmes toujours au même point, si vous prenez un cruel plaisir à nous enserrer dans un étroit réseau d'occupations futiles, si à vos yeux la seule vertu, le seul mérite d'une femme est d'être belle et encore belle, élégante, parée ; si enfin, vous dites de la femme recueillie, concentrée, qu'elle a sans doute de vilaines dents, des yeux ternes à cacher, et de la femme qui cause et fait petiller son imagination sous sa parole, qu'elle sait que son teint s'anime et que sa bouche est gracieuse ? »

En parlant ainsi, madame de *** froissait son mouchoir et mordillait ses lèvres, tandis que son vieil ami, se gardant bien de l'interrompre, l'écoutait avec un sourire demi-railleur.

Madame de *** enrageait ; en femme d'esprit qu'elle était, elle avait compris que son chaperon n'était nullement convaincu de la sincérité de ses raisons, qu'elle prêchait à un endurci, et que peut-être le chevalier n'avait écouté ni retenu une seule de ses paroles. En revanche, il avait parfaitement reconnu que les trente-deux petites dents de la jeune femme étaient de vraies perles, et que son regard, d'ordinaire si languissant, savait à l'occasion jeter feu et flammes.

« Faites-moi donc grâce de ce sourire, poursuivit madame de *** avec une vivacité croissante ; vous m'impatientez si fort, chevalier, que si je n'avais le cinquième acte de Pénélope à écouter, ce qui en ce moment m'intéresse plus que l'opinion de tout le sexe masculin en masse, je m'en irais immédiatement et vous bouderais toute une semaine.

» — Ah ! madame, quelle reconnaissance ne devrais-je pas à monsieur Alphonse Karr.

» — Chut ! voici Noémi.

» — Eh bien, madame, votre enthousiasme persiste-t-il ?
» demanda le chevalier après le cinquième acte.

« Je n'aime pas cette fin, mais je suis trop émue pour vous dire ni même pour savoir comment j'aurais désiré le dénouement du drame ; je me contente donc de vous répéter que cette pièce m'a beaucoup intéressée.

» — Et si monsieur Anthime Férouillat ressuscitait, il aurait la chance...

» — Taisez-vous, vous allez encore dire une sottise.

» — Décidément, je suis bien malheureux ce soir : je vous ai paru stupide, je vous ai mise en colère, et surtout j'ai perdu une jolie petite histoire que sans mes nombreuses maladresses vous alliez peut-être me conter. Ce dernier point me rend inconsolable. Quoi que vous en

disiez, j'aime à entendre parler les femmes spirituelles, et je suis tout disposé à accepter l'enseignement que leurs discours peuvent contenir. Vous ne me croyez pas ? Eh bien, voyons, ajouta le chevalier, en regardant sa montre, il n'est qu'onze heures, vous ne vous couchez jamais avant minuit, m'avez-vous dit ; je vais monter dans votre voiture, vous aurez l'obligeance de me déposer à ma porte ; en passant au dehors de la ville et ordonnant à votre cocher de ne pas aller trop vite, la promenade durera trois quarts d'heure, tout juste le temps de me raconter une histoire. La nuit est très-sombre, je ne verrai ni votre bouche ni vos yeux ; je serai donc parfaitement désintéressé. Est-ce dit, madame ? »

Et comme la jeune femme hésitait : « Je vous en supplie, continua le chevalier, laissez-vous toucher. Vous voyez que je n'ai plus mon méchant sourire, que je parle très-sérieusement. » Et en disant ces mots le chevalier, pour laisser passer madame de ***, soulevait la courtine de velours cramoisi qui recouvrait la porte de la loge.

« Non, fit madame de ***, qui avait repris sa physionomie calme et songeuse, non, j'ai déjà trop parlé ce soir, je suis aussi fatiguée que si j'avais fait trois lieues à pied... sans rêver, ajouta-t-elle en souriant, car vous savez que lorsque je puis rêver je suis infatigable. Le moral soutient le physique : c'est sans doute un paradoxe de femme, n'est-ce pas, chevalier ?

» — Mon histoire, madame ! mon histoire, je vous en supplie ! »

» — Non, je suis incapable de dire quatre mots de plus ce soir.

» — A demain donc.

» — Pas davantage, je serai fort occupée.

» — Alors... ?

» — Eh bien, puisque vous y tenez tant, je vous l'écrirai. »

Le chevalier baisa respectueusement la main de madame de ***, et après l'avoir mise dans sa voiture, il s'achemina vers sa propre demeure.

« Vous avez connu tout aussi bien que moi, chevalier, l'héroïne de mon petit roman ; mais comme j'ai pour habitude de ne présenter à mes clients que le résultat de mes observations d'anatomie morale, et non le cadavre même de la victime, je fermerai si bien la porte de mon cabinet d'étude, que vous ne pourrez même pas entrevoir la personne dont je vais vous parler.

Placez-la où vous voudrez, pourvu que ce soit dans une des villes de l'Italie ; comme moi, vous les avez presque toutes habitées : ainsi vous pouvez supposer que la demeure de mon héroïne se trouvait bâtie aux bords de l'Arno, que les terrasses de son palais dominaient le superbe golfe de Gênes, ou bien encore que ce palais avait pour couronne les cimes majestueuses, les neiges éternelles qui ceignent et poétisent l'antique cité del Tauro. Mon héroïne était grande et belle comme une reine, spirituelle comme une fée, bonne.... J'ai oublié de m'enquérir si elle était bonne.

Élevée loin du monde, elle y était entrée avec toute la splendeur et le prestige que donnent le rang, la fortune et la beauté ; de plus, elle avait un mari qui la laissait entièrement maîtresse de ses actions ; je la rencontrais au bal avec les plus élégantes toilettes, au Corso avec les plus beaux équipages, aux eaux entourée de la meilleure compagnie, partout enfin elle était la reine de la mode.

Quant à son mari, je ne le vis qu'une seule fois.

C'était un jour de printemps ; les arbres commençaient à bourgeonner, les champs s'émaillaient de mille couleurs, et les bords des chemins étaient richement parsemés de violettes : j'avais éprouvé le besoin de sortir de la ville pour respirer ces senteurs printanières et réjouir ma vue de ces nuances si tendres et si gaies : j'étais nonchalamment

étendue dans ma calèche, traînée par mes deux grands chevaux blancs que vous connaissez : ils cheminaient au pas.

A travers les voiles de ma rêverie, j'aperçus devant ma voiture un autre équipage qui avançait fort lentement aussi : il était vide, et sur le bord de la route, déserte du reste, était un homme qu'on aurait pris pour un vieillard, bien qu'il n'eût pas cinquante ans. Il marchait à pas lents, s'arrêtait souvent, et faisait entendre une toux sèche, caverneuse qui semblait lui déchirer la poitrine. Auprès de lui, en riche robe de brocard, était la comtesse sa femme, mon héroïne ; elle moissonnait à pleines mains les violettes et les muguets qu'elle trouvait sur ses pas. En regardant le comte, je compris enfin le motif qui depuis deux ans éloignait la comtesse des salons où je la rencontrais autrefois.

On ne la voyait plus que de loin en loin au théâtre, lorsqu'il y avait un opéra remarquable, car elle était passionnée pour la bonne musique. Le coude appuyé sur le bord de sa loge, elle écoutait sans perdre une note, sans dire mot ; mais ses narines dilatées, l'agitation de sa poitrine, ses yeux brillants, disaient assez à l'observateur attentif ce qui devait se passer dans ce cœur de femme.

Lidia, elle s'appelait Lidia, avait d'abord occupé le monde par sa retraite comme elle l'avait auparavant occupé par sa présence. Personne pourtant n'avait dit le véritable motif de cette retraite. La première année, on parla d'une indisposition de la comtesse, puis d'un caprice, d'une passion naissante, et ensuite d'une passion enracinée qui l'absorbait. En voyant la jeune femme calme, souriante, égayant avec des fleurs la convalescence de son mari, je ne pus retenir une pensée d'amertume et d'indignation contre le monde.

Le voilà bien ce monde soupçonneux, calomniateur, qui ne veut pas admettre dans la retraite d'une femme jeune et belle l'accomplissement d'un devoir sacré. Pourquoi ne pas

dire tout simplement : La comtesse s'est retirée parce que la santé de son mari exigeait des soins incessants qu'elle est jalouse de lui rendre elle-même ? Pourquoi l'accuser tout de suite, choisir parmi les amis du comte, le plus dévoué peut-être, pour en faire le complice de la jeune femme et unir scandaleusement leurs noms sur le lit de mort du mari ?

Pourquoi, et quand bien même cela ne serait pas, puisque les apparences parlent en sa faveur, peur-quoi ne pas la faire grande, généreuse, bonne autant que belle ?

Je raisonnais ainsi, lorsque le bruit des pas d'un cheval lancé au galop interrompit mes réflexions. Un élégant cavalier dépassa rapidement ma calèche ; il salua le comte et la comtesse, et ne se retourna point de mon côté ; malgré cela, j'avais reconnu le marquis Umberto de ***, l'un des hommes les plus accomplis de notre société, et celui précisément dont j'avais entendu associer le nom au nom de Lidia.

Je ne sais pourquoi en voyant le marquis traverser en ce moment cette promenade solitaire, je me sentis douloureusement affectée, et n'allez pas croire qu'un sentiment de jalousie féminine me tourmentait : non, je ne connaissais alors Umberto que de réputation, et cette réputation était celle d'un homme d'esprit et de cœur, faisant un noble usage de sa fortune, qu'il ne jetait pas, comme tant d'autres, aux fleurs des rues, mais employait à soulager la misère et à protéger les arts. La pensée d'un amour auprès d'une tombe entr'ouverte, pensée qui tout d'un coup cessa de m'apparaître comme une calomnie, me fit pousser un soupir de regret ; c'était à mes yeux, trop sévères peut-être, une tache sur cette belle réputation, une action choquante indigne d'Umberto.

Je suivis le marquis des yeux ; il avait passé à toute vitesse devant les promeneurs ; mais à peine hors de leur vue, il avait ralenti l'allure de son cheval et s'était mis au pas, puis retourné sur sa selle pour regarder longuement

en arrière ; ensuite il avait enfoncé ses éperons dans les flancs de son cheval et avait disparu dans un tourbillon de poussière.

Je n'étais plus qu'à quelques pas de la comtesse, je pus parfaitement observer son visage : il ne trahit aucune émotion ; elle continua avec le plus grand sang-froid à rouler autour de son bouquet les brins de soie parfilés à l'écharpe qu'elle portait au cou. Lidia avait certainement entendu le ralentissement de la course d'Umberto et son départ précipité ; elle n'avait pas sourcillé, tandis que le simple bruit de mes chevaux marchant au pas lui avait fait relever la tête.

Quoique, nous ne fussions pas intimement liées, elle m'adressa un salut si amical, que je crus devoir faire arrêter ma voiture pour lui demander de ses nouvelles. Elle me présenta d'abord son mari. Le comte paraissait avoir été un bel homme ; mais, malgré son air malade et brisé, sa physionomie conservait une expression de raillerie sceptique qui me déplut.

« Il y a ce soir un nouvel opéra, dans lequel la Frezzolini doit chanter, dis-je à la comtesse, me rappelant son goût pour la musique ; aurons-nous le plaisir de vous y voir ? »

« — Oui ! fit-elle ; je veux faire mes adieux au théâtre, pour cette année, car nous partons sous peu de jours pour la campagne. »

Le marquis revenait en ce moment sur ses pas. : comme la première fois, et plus peut-être, il avait lancé son cheval à toute vitesse ; aussi ne détourna-t-il même plus la tête pour un salut.

« Est-ce encore d'Est... ? » dit le malade d'un ton parfaitement indifférent.

« Oui ! répondit la comtesse ; je le trouve fort ridicule de galoper ainsi devant nous ; il vous sait faible et souffrant, et ce bruit, cette poussière ne doivent pas vous être agréables.

» — Oh ! ma chère, dit le malade en souriant, on voit que vous ne savez pas ce que c'est qu'un amateur de chevaux : quand une fois un cavalier passionné est occupé avec sa bête, rien ne peut le distraire, ni la vue de son meilleur ami ni celle d'une jolie femme. »

Lidia leva légèrement les épaules, et sa physionomie prit une singulière expression, que je ne saurais définir, mais que je n'ai jamais oubliée. Il y avait là de la raillerie, du mécontentement, une sorte d'impatience et de mépris.

Aussi mon imagination rêveuse, fantasque en ce moment-là, comme elle l'est encore aujourd'hui, déroula-t-elle alors tout d'un coup à mes yeux un petit drame intime, fort semblable à celui que les événements nouèrent et dénouèrent, du reste, entre ces trois personnes, de la façon que je vais vous narrer.

Lidia avait d'abord rencontré le marquis dans le monde, puis à la campagne ; leurs terres étaient voisines. Le jeune homme, Umberto, qui avait trente ans, s'était rangé parmi les adorateurs zélés mais modestes de la belle Lidia ; il la suivait constamment du regard, lui envoyait toutes les aspirations de son cœur, ne lui disait rien, mais l'aimait d'un de ces amours qui se devinent malgré eux et laissent rarement indifférente la personne qui l'inspire.

Lidia aimait donc Umberto. Leurs yeux, qui souvent se rencontraient, se disaient seuls leurs mutuelles et secrètes pensées. Cet état de choses dura six mois. Umberto ne songeait pas à demander, n'osait même pas désirer davantage, et lorsqu'il était seul, tout en s'avouant ses sentiments ardents pour Lidia, il repoussait la pensée, l'espoir d'être aimée de la comtesse. C'est une illusion de mon cœur, se disait-il : elle m'a deviné et elle a pitié de moi ; mais pourquoi m'aimerait-elle plus que tant d'autres qui l'entourent et qui valent sans doute bien mieux que moi ? Umberto n'était pas beau, mais il avait dans sa personne quelque chose de fin, d'attrayant qui le rendait plus séduisant encore que s'il avait été beau : de plus, il

était fort modeste, il n'avait aucune idée de lui-même, et en revanche il était très-persuadé des mérites de Lidia ; il lui semblait impossible que tous ceux qui la connaissaient ne l'adorassent pas autant que lui, et dans cet entourage de jeunesse, de beauté et d'élégance il ne pouvait se croire le préféré.

Il l'était cependant.

Par un beau soir d'été que Lidia avait passé en compagnie de quatre ou cinq amis, parmi lesquels se trouvait Umberto, à titre de voisin de campagne, Lidia accompagnait ses hôtes jusqu'à la grille de son parc ; elle portait une robe d'étoffe claire et transparente, dont le corsage était à demi décolleté, et pour affronter la fraîcheur du soir, elle avait enroulé sur sa tête et tout autour de ses épaules une écharpe de cachemire blanc. Sous les plis collants du fin tissu, et à la clarté de la lune qui pâlisait son teint, la comtesse rappelait ces poétiques fantaisies d'artiste, bustes de femmes voilées que quelques grands maîtres, Canova entre autres, excellaient si bien à reproduire. Umberto dès l'apparition de Lidia s'était fait à lui-même cette remarque ; un autre visiteur, moins silencieux que lui, eut la même idée, et la communiqua à la petite société, qui y applaudit vivement.

On n'avait point encore atteint les massifs du parc et l'on marchait au milieu des plates-bandes d'un grand parterre ; la lune éclairait en plein le visage de Lidia : elle releva ses beaux yeux, qui certes n'étaient point des yeux de statue, et les fixa non sur le-parleur, mais sur le penseur.

Que renferma donc de si étrange ce regard ? Umberto ou ceux qui se chargent d'expliquer les phénomènes magnétiques du regard et de la pensée pourraient seuls nous le dire : le fait est que le marquis ne put le soutenir, et baissa à la hâte les yeux, tremblant et ému ; mais ce fut bien pire encore lorsqu'en traversant un sombre bosquet Umberto entendit auprès de lui le léger frôlement de la robe de Lidia et la comtesse lui dire à demi-voix et d'un ton

bref : « Restez ! » Puis elle le quitta brusquement, et se dirigea vers le groupe des autres visiteurs, qui parlaient et devisaient à quelques pas devant elle.

Malgré lui, Umberto dut s'arrêter, ses jambes vacillaient, il croyait rêver ; surmontant enfin autant qu'il put son émotion, il se rapprocha de la grille, où les amis de la comtesse, qui prenaient en ce moment congé d'elle, auraient pu remarquer son absence.

Comme Umberto arrivait, le comte d'Astrengo, officier de cavalerie, l'un des plus zélés adorateurs de la comtesse, très-beau garçon, que de nombreux et faciles succès avaient rendu fat et léger, cria au marquis du haut du siège d'un élégant phaéton dans lequel il y avait encore une place vide :

« Veux-tu que je te conduise chez toi, Umbertò ? c'est précisément ma route.

» — Je te remercie, mais.....

» — J'ai oublié de donner des ordres pour qu'un de mes gens vienne m'attendre ici, » interrompit aussitôt la comtesse, et j'ai prié le marquis de me remettre à ma porte ; puis, s'efforçant de prendre un ton léger, dont l'officier ne fut sans doute pas dupe, elle ajouta : « car tout mon courage réuni n'est pas assez grand pour me permettre de traverser seule à minuit les sombres massifs du parc. »

D'Astrengo porta la main à son képi, fouetta son cheval beaucoup plus fort qu'il n'était nécessaire, et rejoignit aussitôt les autres cavaliers, déjà en roule.

Pendant que Lidia repoussait et fermait la grille derrière les visiteurs, Umberto s'appuyait, plus mort que vif, à l'un des pilastres. Sa première émotion avait été une joie si forte qu'elle l'avait comme suffoqué ; mais aux paroles adressées par Lidia au bel officier, le trop modeste amoureux avait senti toute cette joie disparaître et faire place à un affreux serrement de cœur.

Imbécile que je suis, s'était-il dit : comment n'ai-je pas compris tout de suite que c'était pour la ramener chez elle qu'elle m'a dit de rester. Dans son trouble, Umberto oubliait l'émotion de Lidia et le caractère de la comtesse, qui n'était certes pas femme à s'effrayer d'un trajet de cinq minutes dans son parc par un beau clair de lune.

« Marquis ! donnez-moi donc le bras, dit Lidia lorsqu'elle eut vainement attendu durant deux ou trois minutes qu'Umberto sortît de son immobilité. Il avança son bras, mais au lieu de soutenir la comtesse, il se laissa entièrement guider par elle.

Bientôt il dut se persuader que ce n'était pas pour la ramener chez elle que Lidia lui avait dit de rester ; ils marchaient en sens inverse de sa demeure et s'en éloignaient considérablement.

Comme ils traversaient une petite clairière que la lune éclairait en plein, Lidia s'arrêta tout d'un coup, regarda le marquis fixement, puis de cette même voix qu'elle lui avait dit : « Restez, » elle lui dit : « Umberto, vous m'aimez ! »

Ses yeux brillaient, ses lèvres tremblaient, son cœur battait. Umberto ne répondit qu'en quittant le bras de Lidia pour tenter de se jeter à ses pieds ; elle l'en empêcha, et le prenant par la main, elle passa de nouveau son bras sous le bras d'Umberto, et continua à pas plus lents sa promenade avec lui dans le parc.

Le murmure du feuillage agité par la brise du soir couvrit le murmure de leurs doux propos.

La nuit était bien belle, et leur amour bien vrai !.....

Le marquis et Lidia se rencontrèrent souvent encore à ces mêmes heures durant le séjour de la comtesse à la campagne, qui fut cette année de six mois. Le comte, triste, morose, qui nourrissait sans doute déjà le germe de la maladie dont il fut atteint l'année suivante, craignait les déplacements ; il voulut rester à la campagne jusqu'à ce que le médecin lui ordonnât absolument de retourner à la ville.

Lidia durant ces six mois avait continué de voir les mêmes personnes, de recevoir ses amis et ceux du comte avec la même bienveillance. Umberto ne paraissait pas plus chez elle qu'auparavant ; il était d'ailleurs si jaloux de son secret et le cachait si bien à tous les yeux, que personne, pas même le bel officier dans la voiture duquel il avait refusé certain soir d'accepter une place, ne soupçonna la vérité. Il en fut de même Lors de la rentrée à la ville. Lidia alla beaucoup dans le monde cet hiver-là, et y rencontrait souvent le marquis ; mais grâce à la prudence d'Umberto, jamais le nom de la comtesse ne fut prononcé qu'avec le plus profond respect dans cette société, pourtant toujours observatrice jalouse des réputations féminines.

Lidia se plaignait parfois de la conduite du marquis, qui, disait-elle, la privait d'une foule de petites jouissances sur lesquelles elle avait compté.

Lorsque Umberto la raisonnait sur ce chapitre,. elle se rendait à ses justes observations, mais intérieurement il lui arrivait de se révolter et de se sentir, malgré elle, quelques moments d'humeur contre Umberto, qu'elle aurait voulu trouver sans cesse sur ses pas.

Italienne dans l'âme, imbue des traditions du siècle précédent, la jeune femme avait peut-être rêvé dans Umberto le sigisbée inséparable, le chevalier fidèle, portant les couleurs de sa dame, plus encore que l'ami dévoué qu'elle avait rencontré, elle aurait voulu pouvoir s'appuyer sur son bras, paraître partout avec lui, enfin lui donner en public, comme elle lui donnait' chez elle, la place que la négligence, la bizarrerie du comte laissait vacante à ses côtés. Chaque remontrance d'Umberto était une petite déception pour Lidia, et chaque déception un sujet de querelle entre les deux amis.

Je vous en citerai un exemple entre mille.

La comtesse aimait particulièrement la violette et l'héliotrope réunies ; elle en aimait la vue, elle en aimait le parfum.

Pour procurer toute l'année à Lidia ses fleurs de prédilection, Umberto en avait fait garnir deux serres à sa maison de campagne du Sorrisetto. Chaque matin, par quelque temps qu'il fût, le marquis montait à cheval, et franchissait au galop les deux lieues environ qui séparaient de la ville sa maison de plaisance, il allait cueillir dans le jardin ou dans les serres, selon la saison, les fleurs aimées de Lidia, et les lui rapportait dans une botte de fer-blanc disposée pour cet usage.

A l'heure de la visite quotidienne du marquis, nos amoureux plaçaient les fleurs dans une petite coupe de vieux saxe. Cette coupe donnée par Umberto à Lidia restait toujours sur la table de son boudoir, entre son fauteuil de prédilection et le large divan sur lequel elle venait s'étendre le matin après sa toilette pour lire ou rêver à Umberto.

Fidèle à ses inspirations de prudence, le marquis, pour écarter tout soupçon, même chez les gens de la comtesse, avait réussi à mettre le valet de chambre de Lidia en relation avec une jeune bouquetière, enfant de dix à douze ans, qui apportait chaque jour à l'hôtel, à peu près la même quantité de fleurs que pouvait en contenir la boîte de fer-blanc. Le valet avait ordre d'acheter les fleurs de l'enfant et de les déposer dans le boudoir de la comtesse, qui était censée les disposer dans la fragile porcelaine, tandis qu'en réalité elle les écartait et ne conservait que les fleurs d'Umberto.

Parmi ces dernières, Lidia faisait choix de la plus belle branche d'héliotrope, de la plus odorante violette, et, les réunissant avec l'un de ses cheveux, elle les plaçait à la boutonnière de son ami. Ici commençait le débat, qui finissait toujours par une petite querelle.

Lidia voulait absolument qu'Umberto portât tout le jour la fleur que sa main-avait ainsi placée à son habit : le marquis objectait mille bonnes raisons, tendant toutes à persuader la jeune femme de l'imprudence d'une action qui

évidemment aurait servi à bien des gens de fil conducteur au secret des amoureux.

Lidia riait d'abord de ses objections, qu'elle traitait de puériles, puis elle se fâchait de l'obstination de son ami ; il cédait, mais en sortant de chez elle il cachait le bouquet sur son cœur. Gare alors si Lidia le rencontrait dans la journée sans sa petite livrée, comme elle l'appelait : elle grondait et boudait même jusqu'au lendemain. Au premier moment de bonne humeur, la grande enfant recommençait pourtant ses prières, ses exigences et ses gronderies.

Le temps passait. En dépit de ces petites querelles, l'amour de Lidia pour Umberto était toujours passionné, impétueux, se contenait à grand'peine. L'amour d'Umberto, aussi fort qu'aux premiers jours, s'était de plus imprégné d'une tendresse infinie ; il avait pour Lidia des égards, des attentions de mère ; sans cesse il lui recommandait de soigner sa santé, de se couvrir lorsqu'il faisait froid, d'éviter les courants d'air en été ; il épiait sur la physionomie de sa bien-aimée ses moindres émotions physiques et morales ; n'osant l'interroger, Umberto cherchait à surprendre les détails de ses moindres actions, pour mieux immiscer sa propre vie, ses occupations à celles de Lidia. Il avait su disposer si bien son temps, qu'à toute heure son amie pouvait se dire : Il est ici ou il est là ; il pense à moi, il m'aime ; si j'ai besoin de lui, je puis l'avoir immédiatement. Aussi prenait-elle plaisir à envoyer tantôt chez lui, tantôt au cercle où il avait l'habitude de lire les journaux, ou bien encore chez un vieil oncle infirme qu'il allait voir chaque jour, de petits billets, un livre, des riens, simplement pour avoir le plaisir de lui dire : Je sais que vous êtes là, que vous pensez à moi. Parfois elle passait et repassait en voiture sous les fenêtres du marquis, ou s'arrêtait dans un magasin, chez une amie, aux angles de la rue dans laquelle le cercle était, et d'où Umberto pouvait apercevoir la comtesse monter et descendre de voiture.

Mais j'ai tort de vous entretenir de ces enfantillages, qui peut-être à vos yeux sont sans importance aucune, mais qui pourtant, rassemblés, forment souvent toute la part de bonheur de plus d'une existence de femme.

Les choses en étaient à ce point lorsque le marasme du comte se changea en une grosse fièvre qui éclata tout d'un coup, avec les symptômes d'une maladie aiguë menaçant de l'enlever en peu de jours, et qui, au contraire, avec des alternatives de mieux et de pire, dura plus de deux années.

Il m'est permis de croire que Lidia n'avait jamais eu une affection bien profonde pour son mari ; j'ignore quels étaient les sentiments et la conduite du comte envers elle, mais les apparences étaient parfaitement convenables, et lorsqu'il tomba malade la comtesse le soigna avec le plus entier dévouement ; elle abandonna tout pour lui, passa ses journées auprès de son chevet et ses nuits dans un cabinet voisin, sur un lit improvisé, d'où elle pouvait entendre ses moindres mouvements, être prête au moindre appel.

Cet état de choses dura près de trois mois sans aucune variation. Pendant ce temps Lidia ne vit que fort rarement Umberto ; il venait comme les autres amis de la maison prendre régulièrement des nouvelles du comte : quelquefois Lidia réussissait à s'échapper pour serrer la main de son ami ; mais le plus souvent, après l'avoir fait attendre longtemps dans son boudoir, elle était obligée de lui envoyer dire qu'elle ne pouvait le recevoir. Umberto s'en allait, mais il n'avait pas perdu son temps ; durant l'attente, il avait changé les fleurs de la petite coupe, et quand le soir, avant de se coucher, Lidia venait se reposer un instant dans son fauteuil, elle reconnaissait à une disposition particulière l'ouvrage d'Umberto et déposait un baiser sur les corolles parfumées.

Au bout de trois ou quatre mois, on put transporter le comte à la campagne, dont il préférait le séjour à celui de la ville : il y voulut rester aussi tard que l'année précédente ; sa santé, toujours précaire, ne donnait

pourtant aucun sujet de craintes sérieuses. Lidia put voir Umberto à son aise, soit chez elle dans la journée, soit le soir dans les massifs touffus de son parc, où le fidèle amoureux s'introduisait par un pan de muraille renversé qu'on s'était gardé de faire relever.

L'hiver amena une rechute dans la maladie du comte, et le printemps se passa dans un continuel état d'anxiété ; le malade ne fut pas transportable. Les amis et les habitués du salon de Lidia désertèrent la maison un à un, fatigués de cette longue agonie, dont bientôt on ne parla même plus. Umberto seul demeura fidèle à ses habitudes, et ce fut alors que les mauvais esprits et les méchantes langues, à l'affût de tous les scandales, bâtirent sur Umberto et Lidia le roman qui motivait la retraite de la comtesse et supprimait, bien entendu, la maladie de son mari.

Le marquis ignore toujours les médisances et les calomnies répandues à ce sujet, et continua à entourer son amour de toutes les précautions que la prudence et son extrême délicatesse lui commandaient.

Lidia, en femme passionnée et ardente qu'elle était, eut des moments de désespoir affreux ; son amour, contenu, étouffé, éclatait en des transports frénétiques aux rares occasions qu'elle avait de se trouver avec Umberto.

Un soir que le malade reposait, elle s'était retirée dans son boudoir ; en jetant les yeux sur ses fleurs aimées, elle vit qu'elles n'avaient point été changées. Depuis plusieurs mois la jeune bouquetière avait cessé d'apporter la violette et l'héliotrope, et Umberto était seul chargé de remplir la petite coupe.

Il n'était donc pas venu ? C'était déjà la seconde fois qu'il manquait à ses habitudes.

Depuis plusieurs jours, Lidia n'avait pu recevoir personne. Triste, irritée, la vue de ses fleurs flétries acheva de l'exaspérer ; elle saisit le bouquet, le broya presque et le jeta dans le foyer, puis elle s'affaissa, et cachant son visage dans ses mains, elle pleura à chaudes larmes.

« Tout le monde m'abandonne, s'écria-t-elle, lui comme les autres ; l'ingrat, il me laisse seule, seule au monde sous le poids d'insupportables tourments. » Puis, se ravisant, Lidia releva la tête, et toujours à genoux, joignant les mains : « Umberto, je t'en conjure. dit-elle, ne m'abandonne pas, reviens, oh ! reviens à moi, mon bien-aimé ! » Et de ses doigts délicats elle écartait les cendres anciennes du foyer pour en retirer les fleurs qu'elle y avait jetées.

« C'était lui pourtant qui les avait disposées : elles sont fanées, mais non mortes. Umberto, qu'il en soit de même de ton amour ; s'il a diminué, il n'est pas mort, n'est-ce pas ? »

En se parlant ainsi et à haute voix, la pauvre femme était tellement absorbée par sa douleur qu'elle n'avait point entendu marcher dans la pièce voisine, ni vu la porte du boudoir s'ouvrir depuis quelques instants déjà. Elle sentit tout d'un coup deux bras qui l'enlaçaient, la relevaient, et enfin elle vit Umberto qui la pressait sur son cœur et étouffait de ses lèvres le petit cri qu'elle allait pousser.

Interdite, elle demeura d'abord silencieuse, mais quand elle revint complètement à elle :

« Je n'en puis plus, mon ami, lui dit-elle avec explosion, je suis à bout de patience et de forces : huit mois, huit grands mois que je ne t'ai vu tranquillement, que nous n'avons passé de ces belles et douces heures, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, sans craindre le temps et les infortunes, sans être rappelés par d'impérieux devoirs à remplir ! Oh ! donne-moi une journée, quelques heures, je t'en supplie ! » Et tandis qu'Umberto frémissant enlaçait Lidia de ses bras, tandis qu'il puisait la vie et s'enivrait aux regards de la jeune femme, elle lui expliqua à demi-voix le projet qu'elle venait de former.

Le malade était réellement mieux, il s'endormait chaque soir de très-bonne heure et ne se réveillait que fort tard dans la matinée. Lidia voulait donc, sous prétexte de

fatigue, se retirer le lendemain vers la fin de la journée dans son appartement ; puis, quittant l'hôtel par un petit escalier dérobé, elle serait montée en voiture et partie pour le Sorrisetto, où elle aurait passé chez Umberto d'abord, et ensuite dans leur bosquet chéri quelques heures de délices et d'enivrement.

Le pauvre marquis était ébloui, sa prudence habituelle fut au moment de lui faire défaut ; mais comme cette prudence n'était autre que l'amour profond, plein d'abnégation qu'il avait pour Lidia, il revint promptement à lui.

« Non, non, se hâta-t-il de dire pour chasser la tentation, non c'est impossible, ma chère, ma bien-aimée Lidia, mille obstacles s'opposent à l'accomplissement de ce projet, qui serait mon vœu le plus ardent ; songe que tu ne pourrais sortir sans te faire remplacer auprès du malade, sans mettre une femme de chambre, un domestique dans la confidence : on le saurait un jour ou l'autre. Songe surtout que dans l'état où est le comte il peut se trouver tout d'un coup beaucoup plus mal, réclamer sérieusement la présence et tes soins. Si en rentrant chez toi tu apprenais qu'il t'a appelée dans un rôle d'agonie, quel ne serait pas ton chagrin, ton désespoir ! Quant à moi, cette seule pensée empoisonnerait tout mon bonheur.

» Ma pauvre Lidia, continua Umberto en redoublant de tendresse dans la voix, tu souffres, tu es bien à plaindre ; je conçois parfaitement que tes idées se ressentent du triste état dans lequel tu vis depuis si longtemps : laisse-moi donc t'éclairer, t'empêcher de faire un faux pas, te guider enfin dans la route que tu dois suivre. Courage, ma bien-aimée, au prix de quelques sacrifices l'avenir entier est à nous ; ton amour comme le mien n'est point de ceux qu'affaiblit l'absence ; courage, Lidia, courage, mon amie. »

Lidia avait d'abord écouté Umberto avec la pensée, l'espoir de le faire changer de résolution ; mais à mesure qu'il parlait, à mesure qu'elle lisait sur son visage

l'irrévocabilité de sa résolution, laissant retomber ses bras enlacés au cou du jeune homme, elle s'éloigna peu à peu, et finit par se placer assez loin de lui ; silencieuse, la lèvre inférieure à demi rentrée, elle agitait violemment son petit pied sous sa robe et tenait ses yeux obstinément fixés à terre.

« Parle, ma bien-aimée, disait Umberto en se rapprochant du fauteuil de Lidia ; dis que tu attendras, que tu supporteras ton martyre pour l'amour de moi. »

Mais elle se taisait toujours. Comme un flot tumultueux, des paroles amères bouillonnaient dans sa pensée. Lidia sut pourtant commander à ses lèvres ; elle ne laissa pas échapper un mot indigne d'elle : elle savait trop bien que son cœur aurait crié anathème à la bouche injuste qui aurait accusé Umberto ; mais pourtant lorsque les yeux de la comtesse se relevèrent sur le visage de son ami, le malheureux comprit en partie ce qui se passait dans l'âme de la jeune femme.

« Tu es fâchée contre moi, Lidia ? dit-il. Oh ! si tu savais quelle violence extrême je suis obligé de me faire pour te parler ainsi, quel amour immense dirige ma conduite, dicte mes paroles, tu ne m'accuserais certes pas. » Il s'arrêta ; les larmes couvraient sa voix.

« Mais.... je ne t'accuse pas, » répondit Lidia en se mordant de nouveau les lèvres et détournant la tête.

« Bien vrai ? » dit Umberto, qui, malgré le ton sec, presque aigre de Lidia, essayait de se rassurer.

« Non, vous dis-je ; je suis une malheureuse folle, comme vous venez parfaitement de me le faire sentir : la souffrance a dérangé mon esprit ; je ne sais ce que j'ai dit. C'est le rêve d'une de mes nuits d'insomnie et de douleur que je vous ai confié : il est irréalisable ; n'y pensons plus. Et en parlant ainsi, elle se leva roide, solennelle, tendit sa main au marquis, posa à peine ses lèvres sur le front d'Umberto, et, soulevant le rideau qui masquait la porte de la pièce voisine :

« Je retourne à mon devoir, dit-elle avec une involontaire mais cruelle nuance d'ironie, et pour me conformer à vos conseils, je tâcherai désormais de modérer mon imagination. »

Umberto était cloué sur place par l'étonnement et la douleur ; le baiser de Lidia lui avait fait l'effet d'un baiser de morte ; il passa sa main sur son front, comme pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait pas une trace glacée ; puis tout d'un coup il se précipita contre la porte par laquelle Lidia avait disparu, mais cette porte était fermée, bien fermée.

Le lendemain il se présenta à l'hôtel pour demander des nouvelles du comte. Lidia lui en fit donner en ajoutant qu'elle était trop occupée auprès du malade pour le recevoir.

Pendant trois jours il en fut de même ; le comte était mieux, et pourtant Umberto ne put pénétrer jusqu'au boudoir. Le quatrième jour il se décida à écrire un mot pour demander une audience : on la lui accorda sans difficulté.

A l'heure donnée, Lidia vint au-devant d'Umberto gaie, souriante, parla avec vivacité du retour de son mari à la santé, fit mille projets de voyage, de changement d'air, de séjour aux eaux, et prit à tâche d'éviter toute explication de sa conduite des jours précédents. Umberto connaissait trop Lidia pour ne pas comprendre tout ce qu'il y avait de factice dans son enjouement ; il écoutait en silence et souffrait cruellement

La comtesse continua à recevoir tous les jours Umberto, à être bonne et douce avec lui ; mais le marquis dut s'apercevoir de plus d'une nuance entre l'affection du temps passé et celle du présent.

Le comte allait de mieux en mieux ; Lidia sortait chaque jour, reprenait ses anciennes habitudes, mais elle ne passait plus sous les fenêtres d'Umberto, ne s'arrêtait jamais à certain magasin à l'angle de la rue du cercle, ni chez l'amie qui demeurait dans cette même rue ; elle

recevait et soignait les fleurs d'Umberto, mais n'essayait plus de lui en placer à la boutonnière. Un jour qu'il lui en avait demandé une, elle traita sa demande d'enfantillage, et la lui refusa...

Vers la fin de l'été, Lidia annonça au marquis qu'elle partait le lendemain pour les bains de ***, qui avaient été ordonnés au comte. Umberto fut bien un peu étourdi de ce départ précipité ; mais bientôt il reçut des lettres si tendres, si affectueuses, qu'il se remit de sa première surprise et laissa l'espoir se glisser de nouveau peu à peu dans son cœur.

L'hiver suivant, troisième hiver depuis la liaison d'Umberto et de Lidia, se passa à peu près comme le précédent. Le comte souffrait moins, mais il s'affaiblissait visiblement. Lidia n'alla point dans le monde ; on ne la vit que quelques soirs de bonne musique à l'Opéra. Elle était triste, préoccupée et plus que jamais jolie. Umberto fréquentait sa loge, mais ne s'y installait jamais ; on y voyait beaucoup plus souvent le comte d'Astrengo, l'officier dont je vous ai parlé, très-bel homme, quoiqu'il ne fût plus tout à fait de la première jeunesse. Ce d'Astrengo, je vous l'ai dit, je crois, passait pour avoir de grands succès auprès des femmes ; c'était même, en fait de réputation, son plus clair revenu, car du reste on lui disait peu d'esprit, il n'avait pas de fortune, et on lui donnait un mérite et une bravoure fort ordinaires.

Umberto apprit par hasard qu'Astrengo se rendait chaque jour chez Lidia. L'ombre même d'un soupçon jaloux n'entra pas dans la pensée du marquis ; il demanda simplement à Lidia pourquoi elle ne lui avait jamais parlé de cette nouvelle intimité.

Lidia répondit fort naturellement qu'Astrengo ne venait qu'à l'heure de la réception générale, qu'il se trouvait souvent seul, parce que depuis la maladie du comte bon nombre de ses habitués avaient déserté ses salons, qu'elle était doublement reconnaissante à ceux qui lui étaient

restés fidèles ; et en parlant ainsi elle jetait un si tendre regard à Umberto et lui tendait si cordialement la main, qu'il s'empressa de baiser passionnément cette jolie main sans s'apercevoir de ce que la réponse de Lidia avait de vague. Ce fut pendant le printemps suivant, dernière saison que le comte passa en ce monde, que je rencontrai Lidia et son mari sous les ombrages solitaires qui entourent la ville. Comme je le sus plus tard, depuis-plusieurs jours la comtesse promenait ainsi son mari précisément à l'heure réservée pour la visite d'Umberto. Il avait sollicité la permission de se présenter à la réception générale, mais par un motif de prudence, bien loin des habitudes d'autrefois, on le lui avait refusé.

Après quatre ou cinq jours de vaine attente, poussé par un désir aveugle de voir Lidia, Umberto s'était décidé à la chercher sur les lieux de ses promenades ; mais déconcerté par le regard glacial de la comtesse, il imprima à son cheval, dans un moment de désespoir, la course rapide dont je vous ai parlé ; l'animal, sensible, peu accoutumé aux mauvais traitements, emporta son maître plus qu'il ne voulait, et ils finirent par s'abattre tous deux près d'un tronc d'arbre renversé. Le marquis se foula gravement un pied, et rentra à grand'peine chez lui. L'enflure devint en quelque sorte si forte, qu'il fut obligé de se mettre au lit et de garder la chambre plusieurs semaines.

Le soir même, Lidia était au spectacle dans une ravissante toilette ; en face d'elle Astrengo, un bouquet de violettes et de muguets à la boutonnière, l'enveloppait de son langoureux regard. J'ai souvent pensé depuis lors à ces fleurs, et je me suis persuadée qu'elles avaient été choisies dans le gros bouquet cueilli dans la journée par la comtesse.

Un mois après, le comte mourut.

De tristes formalités empêchèrent la jeune veuve de partir pour la campagne ; malgré la chaleur étouffante, elle resta dans sa maison de ville. Pendant trois mois elle ne vit

personne. Après ce temps, elle ouvrit sa porte à quelques amis intimes. Umberto et d'Astrengo se rangèrent dans l'ombre.

Par habitude sans doute, ils continuèrent à se rendre chez la comtesse à des heures différentes. Le marquis, qui était reçu de meilleure heure, se trouvait toujours seul avec Lidia, tandis qu'Astrengo avait beaucoup de peine à obtenir quelques courts tête-à-tête, car les amis et connaissances revenaient en foule à l'hôtel de la belle veuve.

Peu à peu des paroles de tendre amitié succédèrent aux affectueuses consolations ; puis les doux propos d'amour reprirent la place qu'ils occupaient dans les tête-à-tête de Lidia et d'Umberto, Le marquis nageait dans la joie, et n'attendait que la fin du deuil de la comtesse pour se jeter à ses pieds et la supplier d'accepter son nom, sa main comme elle avait déjà accepté son cœur.

Un jour qu'ils venaient de passer deux heures de douce causerie assis en face l'un de l'autre, la pendule leur rappela impitoyablement l'heure de la séparation. Umberto se leva. Lidia lui jeta ses bras autour du cou.

« Umberto, je t'en prie, dit-elle, ne me quitte plus ; je vais défendre ma porte, faire atteler ma voiture, et nous partirons pour le Sorrisetto ; nous y passerons l'hiver, et au printemps nous quitterons l'Italie pour la France ou l'Angleterre. »

En parlant ainsi, les yeux de Lidia jetaient des flammes, sa poitrine se soulevait précipitamment ; l'anxiété, le désir violent se peignaient en traits marqués sur la figure passionnée de la jeune femme.

Le marquis fut ébloui, il allait consentir à tout ce que voulait l'imprudente Lidia ; mais tout d'un coup un remords se glissa au cœur généreux d'Umberto.

Que dira le monde de cette fuite, de ce mariage précipité ? pensa-t-il. Les méchants propos ne rejailliront-ils pas sur ma bien-aimée ? Oh, non ! je ne le veux pas. En mettant ma main dans la main de Lidia, il faut que je puisse lui dire :

Mon amie, ma blanche ermine, associons sans crainte nos deux noms : pour toi, je les ai préservés de toute souillure ; pour toi, je les ai conservés dignes de toi. Et s'armant d'un nouveau courage : Oui, je le veux ! se dit Umberto ; je le veux, au prix d'un dernier et douloureux sacrifice ?

Durant l'hésitation d'Umberto, Lidia se pressait contre la poitrine du jeune homme à la briser, mais quand elle lut dans les yeux d'Umberto sa résolution, quand il prononça le non fatal qu'elle savait irrévocable, elle s'éloigna immédiatement, le repoussa même de ses deux mains, et retomba en sanglotant sur le canapé. En vain Umberto l'enveloppa-t-il de mille tendresses, en vain lui représenta-t-il qu'il ne s'agissait que d'un retard de quelques mois, qu'à l'expiration de son deuil il-la conduirait où elle voudrait, elle n'écoula rien, et cette fois, faisant taire son cœur, elle laissa sa pensée s'exhaler librement de ses lèvres.

« Non, vous ne m'aimez pas ; non, vous ne m'avez jamais aimée ; vous êtes l'esclave des convenances, du qu'en dira-t-on ? par une sotte vanité, par un désir immodéré de l'estime d'un monde injuste, qui ne vous tient aucun compte de vos sacrifices, vous m'avez perpétuellement brisé le cœur, et vous venez de le broyer et de le réduire en poudre en ce moment ; allez, cruel, ingrat, vous ne me comprendrez jamais, jamais nous ne pourrons vivre ensemble, jamais nous ne serons heureux ! »

Umberto se jeta aux pieds de Lidia, la supplia de se calmer ; mais son désespoir, son excitation étaient tels que chaque mot de son malheureux ami l'augmentait encore.

On frappa à la porte, d'abord doucement, puis avec plus de violence.

« Qui est là ? » demanda Lidia en se dirigeant précipitamment vers le rideau derrière lequel elle avait déjà disparu certain jour de brouille.

Un valet annonça que des visiteurs attendaient la comtesse au salon.

« C'est bien ! répondit-elle, dites que j'y serai dans un instant. » Puis Lidia quitta la chambre, laissant le pauvre Umberto atterré et sans un mot de consolation.

Il fallut au marquis un quart d'heure au moins pour se recomposer un visage présentable et sortir du boudoir afin de traverser le salon dans lequel il croyait trouver nombreuse société.

Il n'y avait qu'Astrengo, nonchalamment étendu au coin du feu, jouant avec une porcelaine de la cheminée. Il remarqua immédiatement sur le visage d'Umberto les traces, encore très-visibles, d'une forte émotion, et l'interpréta d'Une façon toute désavantageuse pour la comtesse ; se croyant offensé par l'attente qu'elle lui imposait, il allait s'en prendre au marquis, lorsque celui-ci, heureux de ne trouver qu'une seule personne là où il avait craint une nombreuse compagnie, se hâta, après un salut accompagné d'un mot de politesse, de quitter le salon sans même remarquer le dépit du bellâtre.

A peine était-il sorti que Lidia entra, les yeux encore si rouges, la physionomie tellement abattue, que d'Astrengo comprit immédiatement qu'il s'était trompé dans ses suppositions, et quittant l'expression railleuse avec laquelle il s'apprêtait à parler à la comtesse, il prit au contraire un ton doux pour lui demander si elle était souffrante.

Lidia fit signe que non.

« Alors vous avez du chagrin, chère comtesse, et en parlant ainsi, d'Astrengo retint dans ses mains la main que Lidia lui avait tendue comme d'habitude. Il la regarda longuement et tendrement : elle fondit en larmes. D'Astrengo osa profiter de cette émotion, à laquelle il sentait bien qu'il était complètement étranger, pour parler d'amour à la belle veuve. Elle ne l'écouta pas d'abord, ses pensées étaient ailleurs ; peu à peu, cependant, quelques mots parvinrent à ses oreilles et se glissèrent à son cœur ; elle ne se fâcha pas, il s'enhardit ; elle écouta tout à fait.

C'était une autre voix qui chantait, mais c'était toujours la même musique, cette grande mélodie de l'amour si chère au cœur des femmes, de l'amour qu'elles cherchent, qu'elles demandent avec ardeur à l'homme, le confondant trop souvent avec l'homme lui-même, qui n'en est que l'instrument, comme la harpe et le violon sont les interprètes des harmonieux accords qui ravissent notre âme.

L'amour cessa de revêtir pour Lidia les apparences d'Umberto, et prit peu à peu celles d'Astrenge ; elle ne promit rien, mais écouta, et bientôt sa tristesse disparut.

Le printemps avait succédé à l'hiver, puis l'été était venu, la chaleur était très-forte. Umberto, qui avait continué à voir Lidia avec le même amour et à se forger mille illusions, s'étonna beaucoup enfin du peu d'empressement de la comtesse à se rendre à sa villa, qu'elle aimait tant autrefois. Lorsqu'il lui en parlait, elle promettait toujours d'y aller et lui disait :

« Allez m'attendre au Sorrisetto, je vous rejoindrai bientôt. »

Umberto partait, attendait en vain Lidia deux, trois jours, et revenait à la ville la voir ; alors elle prétextait une indisposition, une affaire imprévue ; enfin, ses excuses étaient toujours bien trouvées pour le renvoyer à huitaine.

Umberto patientait ; il l'aimait tant !

Et puis, se disait-il, dans un mois ou deux elle quittera entièrement ses crêpes noires ; ce jour-là, je la prierai tant et tant de m'accompagner au Sorrisetto, qu'elle ne pourra résister à mes prières ; alors je la conduirai à notre bosquet chéri, et là, respectueusement agenouillé devant elle, je lui demanderai de me pardonner les chagrins bien involontaires que je lui ai quelquefois causés et d'unir à jamais sa destinée à la mienne.

Ces rêves occupaient chaque jour l'imagination d'Umberto lorsqu'il préparait les fleurs dans la petite boîte de fer-blanc qu'il envoyait fidèlement à Lidia.

Un jour, après avoir vainement attendu durant près d'une semaine Lidia à la campagne, il descendit à la ville apporter lui-même la boîte aux fleurs ; lorsqu'il arriva à l'hôtel de la comtesse, on lui dit qu'elle était sortie, mais que sans doute elle ne tarderait pas à rentrer, et on l'introduisit dans le boudoir. Les yeux d'Umberto se portèrent sur la coupe .elle était vide, et cependant il n'avait pas manqué un seul jour d'envoyer la boîte de fer-blanc.

Le valet de chambre entra pour ouvrir les jalousies et les fenêtres. Il regarda la coupe, parut contrarié, l'emporta, et revint quelques instants après avec les fleurs de la veille, encore assez fraîches.

« Madame ayant été absente hier toute la journée, dit-il, j'ai cru devoir conserver les fleurs dans un endroit plus frais. »

Ces fleurs, ces fleurs bien-aimées, objet de tant d'amour de la part d'Umberto, étaient donc maintenant abandonnées aux soins d'un valet !...

Umberto était très-ému, mais il cacha pourtant ce qu'il éprouvait ; il dit d'un ton indifférent : « Je croyais que c'était Betina, la femme de chambre de madame, qui avait l'habitude de disposer si gracieusement le petit bouquet dans cette coupe.

» — Non, monsieur, se hâta de répondre le valet, flatté du compliment et n'apercevant pas le piège. Autrefois, c'était madame la comtesse qui arrangeait elle-même les fleurs, mais depuis six mois c'est moi qui suis exclusivement chargé de ce soin.

» — Ah, vraiment ! » dit Umberto, en examinant ensuite avec attention un tableau, pour inviter par son silence le domestique à se retirer.

Quand il fut parti, Umberto jeta par la fenêtre les fleurs contenues dans la coupe. Six mois ! murmura-t-il, six mois ! Et cachant son visage dans ses mains, il se laissa tomber

sur un fauteuil. Quelques instants après, Lidia entra dans le boudoir.

C'était une chaude journée de juillet : l'année de veuvage venait de finir : pour la première fois la comtesse avait quitté ses vêtements noirs, elle portait une robe de mousseline blanche avec des rubans violets. ; une ample dentelle noire l'enveloppait des épaules jusqu'aux pieds ; un gros bouquet de violettes fraîches était passé à sa ceinture.

« Bonjour, Umberto ! » dit-elle d'un ton léger en dénouant les brides de son chapeau sans même regarder le marquis.

Il ne répondit pas, mais il la regarda longuement ; ses yeux se dessillèrent enfin. Il vit Lidia plus belle que jamais ; mais il ne retrouva plus sur son charmant visage les feux brillants, les langueurs passionnées avec lesquelles on le recevait autrefois. Il y découvrit quelque chose de gêné et de hardi en même temps : une expression décidée, comme si Lidia avait pris une grande résolution, ou comme si elle se disposait à braver un danger connu.

« Eh bien, qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, mon ami ? dit-elle enfin à Umberto. Est-ce ma robe qui vous étonne ? J'ai fini mon deuil, la chaleur est extrême, je me suis vêtue plus légèrement. Voyons, parlez, répondez-moi. » Le marquis secoua tristement la tête, et Lidia s'aperçut que les yeux d'Umberto s'étaient portés sur le bouquet qu'elle avait à sa ceinture.

« Ces fleurs, dit-elle, je les ai cueillies ce matin dans mon jardin. » Et détachant le bouquet de son corsage, elle le jeta négligemment sur la table ; il tomba à côté de la coupe vide : elle rougit légèrement.

« Oh ! mon Dieu, dit-elle, j'ai été si occupée hier que je n'ai pu remplir la coupe. Umberto, donnez-moi la petite boîte que vous avez là, je disposerai tout de suite les fleurs fraîches. »

Umberto sortit les fleurs de leur étui de fer-blanc, y posa ses lèvres en murmurant un adieu à ses plus douces illusions, et réunissant ensuite les fleurs d'une main convulsive, il les jeta par la fenêtre comme il avait déjà jeté les autres.

Lidia le regarda avec beaucoup plus d'étonnement que d'émotion ; peu à peu le regard de la comtesse, d'abord un peu hautain, s'abassa sous le regard prolongé, mais doux, humide, imprégné de si tendres reproches, qu'Umberto fixait sur elle.

« Voyons, Umberto, balbutia-t-elle, ne vous fâchez pas, c'est un enfantillage ; vous savez bien que mon amitié pour vous durera autant que ma vie. »

» — Votre amitié !...

» — Mon affection, si vous voulez : ne discutons pas sur les mots ; donnez-moi votre main, que tout soit fini, et parlons d'autre chose. On m'a dit que vous avez acheté deux chevaux magnifiques. »

Umberto n'y tint plus ; il sortit précipitamment du boudoir, la main devant ses yeux, et courut chez lui. Une heure après il y recevait celle lettre :

« Je vois, mon cher Umberto, que vous savez tout !... Ce qui m'étonne, c'est que vous n'ayez pas été instruit plus tôt, car avec le malheureux défaut que vous m'avez plus d'une fois si justement reproché et dont je n'ai pas su me corriger, j'imagine que depuis longtemps le public connaît mes affaires. Sans doute que votre délicatesse vous a empêché de m'en parler plus tôt ; je vous reconnais bien là, mon ami, vous serez toujours le type de l'homme généreux, délicat même jusqu'à l'excès, mais surtout vous serez toujours pour moi, je l'espère, le meilleur des amis.

» Le régiment d'Astrengo partira dans quinze jours pour *** ; j'irai m'établir chez une amie qui demeure aux environs, et j'attendrai là le mois d'octobre, époque fixée pour mon mariage. »

Umberto n'en put lire davantage, la lettre s'échappa de ses mains. « Astrengo... octobre... mariage..., répétait-il d'une voix saccadée et lugubre... Non, je suis fou, cela n'est pas possible ! »

Tu n'es pas fou, mais malheureux, lui criait une voix intérieure.

Lidia, ma Lidia, qu'as-tu fait de ton cœur ?

Alors il se rappela les mots qu'elle lui avait dits quelques mois auparavant, le jour où il avait refusé d'aller passer avec elle l'hiver à la campagne.

« Broyé, brisé à jamais, » a-t-elle dit ; et broyé par moi, pour moi plutôt.

On frappa à la porte.

« Entrez, » dit-il du même ton qu'il aurait dit : Enterrez-moi.

« Le domestique de madame la comtesse attend une réponse, » lui dit-on.

« Une réponse ! cria Umberto ; il faut donc faire une réponse ! » Et se plaçant à sa table, il écrivit :

« J'ignorais tout. Je n'accepte pas votre amitié, rayez-moi de votre souvenir, cela vous est facile ; je ne puis en faire autant. Vous avez été et serez toujours toute ma vie... Soyez heureuse, je ne le serai plus jamais.

» UMBERTO. »

Le marquis tint parole, il ne fut jamais heureux. Bien des années se sont écoulées depuis lors ; il a voyagé, il a étudié, il a fait la guerre, mais il n'a jamais aimé ; je me trompe, il a toujours aimé, il aimera, toujours Lidia.

Des cendres du cœur broyé de Lidia est né sans doute un autre cœur, car elle a été, sans remords, parfaitement heureuse avec Astrengo. Il a quitté le service militaire ; quelques mauvaises langues m'ont dit que ses absences

forcées lui donnaient des inquiétudes au sujet de madame d'Astrengo ; longtemps jolie et toujours insouciant de l'opinion du monde, elle était entourée de tous les officiers du régiment et s'affichait tour à tour, disait-on, avec l'un ou avec l'autre des camarades de son mari.

Je n'en crois rien. Je pense plutôt qu'enrichi par son mariage et possesseur de biens considérables, d'Astrengo a préféré se retirer avec sa femme dans ses terres et ses palais que de courir les chances et les hasards de la vie militaire. »

Mars 1860,

ENCORE.

Le lundi de Pâques de l'année 184.., entre neuf et dix heures du soir, de nombreux équipages, arrivant à la fois de tous les quartiers de Turin, se réunissaient sur la place Bodone pour entrer de là, sur deux rangs, dans la belle et large impasse dite via dei La Marmora.

Tout au fond, fermant l'issue de la via, se trouve l'hôtel de l'ambassade de Prusse, dans lequel le comte et la comtesse de R*** offraient une splendide soirée dansante à la noblesse turinaise.

La demie de onze heures venait de sonner à l'horloge de la Madonna degli Angeli. Déjà le calme s'était rétabli sur la place, lorsqu'un nouveau roulement de voiture se fit entendre ; un superbe équipage tourna au grand galop dans l'impasse, et alla s'arrêter sous la porte cochère de l'hôtel de l'ambassade.

Deux valets, debout sur le siège de derrière de la voiture, se hâtèrent de mettre pied à terre, et pendant que l'un abaissait le marchepied, l'autre ouvrait la portière du carrosse armorié.

Une jeune femme en descendit aussitôt ; elle franchit si rapidement le vestibule de l'escalier, qu'il fut impossible aux curieux assemblés en cet endroit par la protection du concierge d'apercevoir le visage qui s'abritait sous de nombreuses boucles blondes.

La jeune femme continua sa course rapide jusqu'au troisième palier, sur lequel se trouvait une grande glace. Là elle se débarrassa d'un élégant burnous, jeta un regard de satisfaction sur l'irréprochable ensemble de sa toilette, monta quelques marches encore, traversa sans s'arrêter l'antichambre, puis une petite pièce presque déserte, et enfin entra, le sourire aux lèvres, l'air calme, assuré, dans un petit salon rempli de monde, où tous les regards se portèrent aussitôt sur elle.

« Oh ! la belle personne ! » s'écria avec enthousiasme un jeune secrétaire d'ambassade nouvellement arrivé ; puis,

s'adressant à l'un de ses collègues : « De grâce, Plockberg, dites-moi son nom.

» — C'est la comtesse de Casteldor.

» — La comtesse Diane de Casteldor ?

» — Ah, ah ! vous savez donc déjà qu'elle s'appelle Diane ? reprit Plockberg. Serait-ce votre prédécesseur qui vous a si bien instruit ? »

Mais le jeune homme ne répondit pas : il était distrait et suivait du regard la marche triomphante de la comtesse.

« Je vous préviens, d'Arnaud, continua Plockberg, qu'il est de fondation qu'un membre de votre ambassade soit amoureux de la comtesse, et lorsque les réputations sont aussi bonnes que celles-là, il faut savoir les soutenir. Quand ce ne serait que par esprit de corps ; entendez-vous, jeune homme ? »

L'ambassadeur en herbe n'avait apporté qu'une attention fort médiocre aux plaisanteries de son collègue ; pour toute réponse, il lui demanda de le présenter à madame de Casteldor.

« Je ne la connais presque pas, répondit Plockberg ; mais voici le marquis Gianori, son plus proche parent, qui vous rendra ce service, je n'en doute pas. »

Gianori s'approcha des deux interlocuteurs.

« Bonsoir, Plockberg, bonsoir, d'Arnaud, dit-il. Vous parliez de moi, si je ne me trompe ?

» — Oui, répondit Plockberg, je conseillais à d'Arnaud de se faire présenter par vous à la comtesse de Casteldor, votre belle parente.

» — Ma belle parente ! » répéta Gianori d'un air préoccupé ; puis il ajouta : « En effet elle est encore bien belle. »

Ces derniers mots avaient été prononcés avec une singulière intonation de dépit et de découragement. Gianori suivait des yeux Diane, qui rebroussait chemin et traversait le salon au bras du maître de la maison.

Madame de Casteldor jeta un regard sur le marquis, pâlit imperceptiblement, et continua sa route vers la salle de bal pendant que le jeune diplomate, entraînant Gianori, faisait de vains efforts pour percer la foule qui les séparait de la comtesse.

Des invitations à la danse assaillirent madame de Casteldor de tous les côtés ; contre son habitude, elle les refusa toutes, et avisant à quelques pas la tête chauve et luisante d'un aimable vieillard de sa connaissance, elle se glissa jusqu'à lui.

« Comte, lui dit-elle à demi-voix, voulez-vous me rendre un service ? »

» — Volontiers, madame.

» — D'abord, offrez-moi votre bras. C'est bien ; et maintenant emmenez-moi loin de ce bruit : je me sens triste, maussade, j'ai besoin de solitude.

» — Comment, déjà ! » reprit avec le plus sincère étonnement le comte, qui quelques instants auparavant avait vu passer Diane heureuse et triomphante.

Elle ne répondit qu'en entraînant son cavalier au fond de l'appartement, dans un petit salon où les accords de l'orchestre arrivaient à peine jusqu'à eux ; se laissant tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, sur un divan, elle cacha à demi sa figure avec l'une de ses mains et demeura rêveuse, abstraite, malgré les efforts incessants de son cavalier pour la distraire.

Avant de dire quelles pensées occupaient l'esprit de la belle Diane et l'arrachaient aux salons dont elle était la reine, je vous raconterai en peu de mots son histoire.

D'une grande naissance, d'une beauté remarquable, mais sans aucune fortune, Diane avait épousé, fille majeure déjà, le comte de Casteldor, quinquagénaire, exilé en 1821, et qui après dix-huit ans d'absence vivait à peu près oublié dans son château, lorsqu'une vieille parente était venue le déterrer, pour ainsi dire, en faveur de la jeune fille.

Après trois ans d'une union calme, heureuse, mais sans amour, Diane était restée veuve et usufruitière d'une fortune assez considérable. Elle avait passé dix-huit mois dans le deuil et la retraite, et au bout de ce temps avait reparu dans le monde, plus belle, plus admirée que jamais. Cinq années s'étaient écoulées depuis lors ; Diane était devenue et promettait de rester longtemps encore la reine des salons de la capitale sarde.

Jusque-là elle n'avait pourtant connu de ce que l'on appelle les passions qu'une inquiétude dévorante, qui la poussait sans cesse vers de nouveaux plaisirs, de nouvelles connaissances ; l'adorateur du jour chassait l'adorateur de la veille, et était à son tour détrôné le lendemain, sans que l'amour eût aucune prise sur ce cœur, qui semblait avoir le froid et le poli du marbre. Aussi, sans être complètement à l'abri des calomnies du monde, Diane, généralement aimée des femmes, parce qu'elle ne cherchait point à leur enlever leurs adorateurs et rendait avec usure en bals et soirées les politesses qu'elle recevait, Diane, qui n'avait ni belle-sœur ni cousine officieuse pour colporter, sous prétexte de la défendre, le mal que l'on débitait sur son compte, conservait après six ans d'indépendance brillante une réputation à peu près intacte et aux yeux des hommes le charme incontestable d'une conquête difficile et glorieuse à tenter.

Ce soir-là madame de Casteldor était ravissante ; elle le sentait, et jouissait de ses succès, lorsque le malencontreux encore du marquis Gianori était venu comme un dard aigu la frapper au cœur et avait assombri son front.

Frédéric Gianori, neveu du comte de Casteldor, avait été dans sa première jeunesse le lion de la société turinaise ; orphelin de bonne heure, riche, très-joli garçon, fréquentant avec ardeur le monde et les salons de toutes espèces, entremêlant le tout de voyages à Paris et à Londres, Frédéric était devenu l'idole de la génération naissante ; ses compagnons singeaient son ton et ses

manières comme ils copiaient avec moins d'insuccès ses gilets et ses habits ; mais Gianori, qui ne manquait ni d'esprit ni de savoir, se dégoûta bientôt de ce rôle de mannequin à la mode. De retour d'un voyage un peu plus long que les autres, il rompit avec ses habitudes, cessa de fréquenter la société des tout jeunes gens, consacra plusieurs heures de la journée au travail et passa ses soirées dans le grand monde ou au club.

A cette époque son oncle se maria. Frédéric, qui avait alors de vingt-huit à trente ans, songea à suivre cet exemple ; Diane avec sa beauté, sa grâce et toutes les qualités morales qu'il lui prêtait, devint pour lui le type de la femme seule capable de le rendre heureux, type qu'il chercha pendant trois ans et ne rencontra que chez son oncle.

Sur ces entrefaites, le comte de Casteldor mourut, et Gianori oublia toutes ses intentions matrimoniales pour ne s'occuper que des devoirs que son degré de parenté lui imposait, croyait-il, envers la jeune veuve.

Diane, sérieuse, éloignée du monde, avec une nuance de tristesse dans la physionomie, fut pendant l'année de son veuvage la réalisation complète des rêves du marquis : il en devint éperdûment amoureux ; mais par excès de délicatesse il négligea de profiter des occasions que lui offrait la retraite prolongée de la belle veuve, et attendit la rentrée de Diane dans le monde pour faire une enquête des sentiments de sa jeune tante ; un ami de Gianori fut chargé d'interroger adroitement Diane.

Madame de Casteldor ne prit pas ou ne voulut pas prendre au sérieux les paroles de cet ami ; elle répondit à son interrogation qu'elle estimait et affectionnait sincèrement Frédéric, qu'elle lui conserverait une reconnaissance éternelle pour les soins dont il l'avait entourée durant son veuvage, mais... qu'il n'avait pas à ses yeux, comme elle était sûre de n'avoir pas aux siens, les

qualités nécessaires pour être heureux ensemble en ménage.

Gianori, au contraire, prit fort au sérieux le refus de Diane. Elle ne m'aime pas, se dit-il, et veut se livrer sans entraves à son goût pour les plaisirs du monde.

Dès lors Diane ne fut plus aux yeux de Frédéric la femme sérieuse, casanière, qu'il avait rêvée pour compagne, mais une charmante folle, qui le rendait, lui aussi, fou d'amour.

Telle fut pourtant la force de ses premiers souvenirs de ce long rêve, qui avait duré dix-huit mois, que l'estime et le respect dominèrent toujours chez lui la passion ; et persuadé qu'il ne saurait se faire assez aimer de Diane pour obtenir le sacrifice de son heureuse vie d'indépendance et de plaisirs, il ne lui parla jamais de son amour et n'essaya point d'attendrir ni d'inspirer un caprice à celle dont il avait voulu faire sa femme. Lorsqu'il se sentait faiblir, lorsqu'il craignait de laisser échapper son secret, il parlait, passait dix, quinze jours, un mois même, sans voir la comtesse.

Malgré cela, un espoir avait durant les premières années soutenu le courage de Frédéric. Il s'était persuadé que ce grand besoin de bruit, de distraction, n'était qu'une période dans la vie de sa jeune tante, et qu'elle ne tarderait pas à revenir ce qu'elle était ou du moins ce qu'il la croyait, ce qu'il l'avait connue pendant un an.

Mais le temps passait, et la comtesse semblait au contraire acquérir plus de vivacité, éprouver un plus grand besoin de société et de distraction. Gianori fut forcé de se dire que l'enivrement que causaient sans doute à Diane sa beauté et les hommages dont elle était l'objet l'entretenait dans cet état, qu'il croyait être une surexcitation ; alors il en fut réduit, pour ne pas perdre tout espoir, à penser qu'au premier dépérissement de cette beauté, au premier cheveu blanc, à la première ride, Diane ferait un retour sur elle-même, jeterait un regard sur son avenir, sur la solitude qui allait se faire autour d'elle.

Dans ce regard j'aurai peut-être ma part de bonheur, se dit-il. Les derniers rayonnements de ce bel astre seront peut-être encore pour moi !

Singulière position : être forcé de désirer le déclin de la beauté aimée ! Singulière, oui, mais qui témoignait toute la sincérité de l'amour de Gianori et combien était forte cette passion qui ne reposait plus sur les charmes extérieurs de Diane, mais sur ceux de son cœur et de son esprit.

Diane était bien près d'atteindre sa trente-quatrième année. Sa beauté n'avait en rien diminué, elle était toujours la plus belle, la plus recherchée de toutes les dames de Turin. Le pauvre Gianori commençait à se désespérer, à croire à quelque maléfice du sort à son égard.

Telle était sa position envers la comtesse à son entrée en scène dans notre récit, telle était la cause du dépit avec lequel il avait prononcé cet encore ! qui avait amené la tristesse au cœur de Diane.

Encore ! se dit la belle veuve. Encore ! cela veut dire durant quelques jours seulement... et après plus rien ; tout sera fini pour moi, je serai seule, abandonnée à mon foyer désert, sans un enfant pour me consoler..., sans un ami pour me tendre la main !

Après une demi-heure de ces sombres réflexions, durant lesquelles son vieux mais aimable cavalier avait essayé en vain de la distraire, la comtesse se leva avec vivacité, comme si elle venait de prendre une forte résolution.

« Votre bras, cher comte, dit-elle, je retourne à la danse ; je veux valser et ne m'arrêter que lorsque toutes les bougies seront éteintes. » Puis après un court silence elle ajouta : « Vous me regarderez tourbillonner, vous vous moquerez de moi, et cela vous dédommagera un peu de l'ennui que je viens de vous faire éprouver. »

Le comte se récria, et demanda avec un étonnement sincère comment et pourquoi il se moquerait de la comtesse.

« Mais, répondit Diane avec un sourire où l'amertume perçait seule, malgré ses efforts pour plaisanter, n'est-ce pas une chose risible qu'une vieille femme qui se permet encore de danser ? »

« Qu'est-ce que cela signifie, comtesse, et où prenez-vous donc le pathos que vous me débitez ce soir ? » reprit le comte avec un étonnement redoublé ; et comme ils passaient devant une glace, il força Diane à s'arrêter. « Contemplez votre image, je vous en prie, comtesse, lui dit-il, et avouez que vous avez à peine vingt ans. »

Diane ne jeta sur la glace qu'un regard, mais profond, scrutateur ; puis, relevant fièrement sa jolie tête :

« Non, comte, répondit-elle, je n'ai pas vingt ans, j'ai mieux encore, j'en ai trente... » Et elle sourit d'un malicieux sourire, en reprenant toute sa gaieté. Cet instant d'examen lui avait rendu son assurance première. Elle se sentait maintenant capable de braver l'univers, de repousser la vieillesse et son hideux cortège, dont Gianori avait si malencontreusement évoqué le fantôme sous ses pas.

La première personne que Diane aperçut en rentrant dans la salle de bal fut Gianori, traînant toujours à sa remorque le jeune diplomate qui avait désiré être présenté à la comtesse. Le marquis s'empressa de le lui nommer, et s'éclipsa immédiatement après. Diane accepta une invitation à la danse et, légère, s'élança au bras d'Arnaud dans le tourbillon de la valse ; mais sa pensée, malgré elle, s'arrêta sur Gianori.

Pour la première fois elle réfléchit sérieusement à la conduite du marquis envers elle, et, sous l'influence fâcheuse du moment présent, madame de Casteldor interpréta cette conduite d'une manière toute différente de ce qu'elle était en réalité. Elle remarqua que Frédéric était le seul homme de son entourage qui ne lui prodiguât pas d'éloges sur sa beauté, le seul qui osât quelquefois la contrarier, lui adresser quelques remontrances, le seul qui l'abandonnait lorsqu'elle était entourée et gaie.

Il me dédaigne, se dit-elle, il me croit incapable d'inspirer une passion sérieuse, et attend avec impatience la fin de cette beauté, inutile à ses yeux, pour m'accabler de son dédain, me montrer le vide et l'inutilité de mon existence. Ah, monsieur le marquis ! je suis encore belle, dites-vous : eh bien, nous verrons si je puis encore tirer parti de cette beauté pour me venger des injures d'une personne de votre connaissance ?

Tout en complotant de la sorte, la comtesse avait continué à valser avec d'Arnaud, et sans doute pour s'exercer à coqueter plus tard avec Gianori, elle coquetait avec le diplomate, auquel elle achevait de faire tourner la tête.

Après la valse, Diane se promena dans les salons au bras du futur plénipotentiaire ; sur son passage elle rencontra Gianori, qui l'évitait ; elle fit si bien qu'elle le força non-seulement à s'arrêter pour causer avec elle, mais peu à peu à l'accompagner exclusivement. Aussitôt et sans effort elle se rendit pour lui aimable, sémillante au possible pendant que le pauvre diplomate, qui ne la perdait pas de vue, passait tout d'un coup des ravissements de l'espoir aux tourments de la jalousie.

Mais il arriva à Diane dans cette soirée une chose assez commune en pareil cas : c'est qu'en voulant prendre Gianori dans ses filets elle s'y enchevêtra si bien elle-même que la pensée du marquis la poursuivit après le bal, l'inquiéta, et vint retarder de plusieurs heures son sommeil.

II

Deux heures sonnaient à l'élégante pendule de la chambre à coucher de Diane lorsqu'elle se réveilla, et d'un coup de sonnette appela sa femme de chambre, Rosalie, une fidèle Savoisienne.

Le bal de la veille avait fait éprouver à madame de Casteldor un genre d'émotion et de fatigue jusque-là inconnu pour elle ; aussi avait-elle eu beaucoup de peine à s'endormir et s'était-elle réveillée en sursaut plus d'une fois en entendant résonner à ses oreilles le terrible encore de Gianori.

« Ouvre les volets, mon enfant, dit-elle à Rosalie, et dis-moi quelle est l'heure qui vient de sonner.

» — Deux heures, madame la comtesse.

» — Deux heures ! Mais jamais je ne serai prête à trois pour ma réception habituelle.

» — Madame veut-elle que je descende prévenir le concierge qu'elle ne recevra pas aujourd'hui ? » suggéra avec empressement la jolie soubrette.

Mais sa demande resta sans réponse. Avec une vivacité d'enfant, Diane avait sauté de son lit à une psyché qui ornait l'un des coins de sa chambre, et après s'y être attentivement mirée, croisant les bras et se retournant pour se placer tout en face de Rosalie :

« Regarde-moi bien, mon enfant, lui dit-elle, et dis-moi avec toute franchise si tu me trouves vieillie. »

A celle singulière question, faite d'un ton très-décidé, la Savoisienne partit d'un éclat de rire.

Que le lecteur ne s'étonne pas de cette familiarité : Rosalie, à peine âgée de vingt-deux ans, était depuis sept ou huit ans déjà au service de madame de Casteldor. Restée orpheline de bonne heure et fille d'un fermier du comte,

Rosalie était entrée enfant chez la comtesse, qui avait réussi à en faire ce qu'elle était alors, une femme de chambre fidèle et dévouée à sa maîtresse, qui la traitait avec une bonté presque maternelle.

« Ne ris pas, mon enfant, reprit Diane, mais parle-moi franchement : as-tu déjà trouvé quelques cheveux blancs dans mes boucles, ou mon visage te-paraît-il changé depuis quelque temps ? »

« — Mais, non, madame, » répondit la jeune fille avec une assurance sérieuse cette fois.

« Bien vrai ? je te parais à présent telle que j'étais il y a huit ans ? »

« — Oh ! pour cela, non, madame.

« — Comment ? » fit avec quelque inquiétude la comtesse.

« Madame était maigre et fortement colorée de visage lorsque je suis entrée à son service, maintenant sa taille a pris un gracieux embonpoint et sa figure est blanche et rose ; enfin, je trouve madame mieux qu'alors.

« — Flatteuse, va ! » dit la comtesse souriant à demi et commençant à s'occuper des premiers soins de sa toilette.

La soubrette regarda la pendule, et demanda une seconde fois si elle ne devait pas aller donner au concierge quelques ordres pour la réception de madame.

« Va, mon enfant, et dis à Baptiste que je ne recevrai personne aujourd'hui. »

Rosalie ne se fit pas répéter deux fois cet ordre ; elle sortit à la hâte de la chambre à coucher ; mais avant de fermer la porte sur elle, elle se retourna :

« Madame n'excepte-t-elle personne de la consigne générale ? » demanda-t-elle.

« Non ! » fit Diane. — La porte fut fermée

« Rosalie ! Rosalie ! » cria aussitôt la comtesse. Rosalie passa de nouveau sa jolie tête entre les deux battants de la porte.

« Il est bien entendu que si mon neveu venait, on le laisserait monter.

» — Monsieur Frédéric ?

» — Oui. » Cette fois Rosalie s'éloigna réellement, et la comtesse entra dans son cabinet de toilette.

La soubrette, qui s'était empressée de descendre, n'apporta pas la même promptitude à remonter. Diane en l'attendant s'assit sur un large canapé, espèce de lit de repos qui occupait l'un des côtés du cabinet ; elle s'empara machinalement d'une glace qu'elle trouva sous sa main, et l'approcha de son visage.

C'était un verre grossissant, dans lequel ses traits, fins, délicats, lui apparaissaient doublés pour le moins ; elle sourit en regardant la singulière dimension de son œil, d'un bleu velouté.

Mais elle repousse bientôt la glace avec horreur, la reprend d'une main tremblante et cependant avide. Qu'a-t-elle donc vu ? quel mystère vient de lui révéler le confident perfide ?

Là, tout prêt de l'œil... quoi donc ?

Rien... vraiment pour tout le monde ; mais elle, grâce au verre fatal, a découvert cinq petites lignes imperceptibles partant du coin de l'œil et divergeant vers les tempes, en un mot, la patte d'oie, la terrible patte d'oie, présage de vieillesse !... Diane se hâte de courir à une autre glace, moins sincère ; mais c'est en vain, maintenant rien n'effacera de son souvenir cet odieux aspect !

Elle se laissa retomber sur le sofa, et toutes les tristes pensées qui l'avaient assaillie la veille en plein bal revinrent en ce moment à son esprit troublé.

Hélas ! se dit-elle, tout va donc finir pour moi ! La vieillesse s'avance déjà, elle a imprimé sur moi sa serre cruelle. Et l'inquiétude de Diane lui exagérant l'état réel de sa position, comme le verre fatal avait grossi ses traits, elle s'imagina que déjà le vide et la solitude s'étaient formés autour d'elle, qu'elle avait été moins fêtée, moins courtisée

que de coutume au bal de l'ambassadeur. Repassant dans sa mémoire les noms de ses nombreux amis, elle se demanda avec angoisse lequel lui resterait fidèle, lequel serait assez dévoué pour braver avec elle le temps et ses injures. Hélas ! sans un profond examen, elle fut obligée de s'avouer que pas un n'aurait ce courage ; il est vrai qu'elle mit un certain soin à éviter le souvenir de Gianori, et que ce fut bien malgré elle si l'image de Frédéric, s'obstinant à reparaître devant elle, elle fut pour ainsi dire forcée de s'y arrêter.

Elle était à mille lieues de ses intentions de la veille. Toute coquetterie, tout sentiment de vanité blessée avait disparu, et c'était avec une profonde impression de tristesse qu'elle se disait en ce moment ; Pourquoi me resterait-il, qu'ai-je fait pour lui ?

Mais est-il possible de suivre la pensée d'une jolie femme, lors même que cette pensée s'est emparée sérieusement de quelqu'un, et que par hasard cc quelqu'un s'obstine à y demeurer ?

Non, vraiment, je ne le crois pas, et surtout je ne l'essayerai pas : je craindrais de tomber avec elle dans l'indéfini, le fantastique, au point de m'en trouver moi-même incompréhensible.

Lorsque, après une demi-heure, Rosalie rentra dans la chambre de sa maîtresse, qui achevait de remonter tristement le fleuve de son passé, la soubrette trouva la comtesse les larmes aux yeux, le visage si altéré, qu'elle jugea inutile de débiter l'excuse frivole qu'elle avait préparée pour expliquer sa longue absence, dont sans doute on ne s'était pas même aperçu.

« Madame veut-elle se coiffer ? » demanda-t-elle donc tout simplement.

Diane ne répondit pas, mais alla machinalement s'asseoir sur le petit fauteuil à dossier bas, où elle avait l'habitude de se mettre pendant que Rosalie remplissait la plus

importante de ses fonctions, en maniant la magnifique chevelure de sa maîtresse.

Le fleuve roulait encore dans la pensée de la belle veuve au moment où Rosalie s'apprêtait à tourner en boucles les cheveux de sa maîtresse, encore frisés de la veille : Diane jeta brusquement son visage dans ses mains, en envoyant ainsi rouler à terre le bâton à papillottes.

« Lui ! murmura-t-elle à demi-voix, lui que je croyais m'être si dévoué, c'est lui précisément qui m'a raillée, insultée : quelle déception ! »

Oh ! que Diane était bien femme : son pauvre cœur débordait de dépit, de vanité froissée, et elle s'empressait de décorer ces sentiments des noms pompeux de déception et de désillusion !...

Pour couper court à ses pensées, pendant que Rosalie, interdite, demeurait immobile derrière sa maîtresse, madame de Casteldor releva elle-même ses cheveux en deux simples bandeaux, demanda une robe foncée, et aussitôt habillée monta chez sa mère, qui demeurait à l'étage supérieur.

La bonne dame était une vieille dévote, à moitié infirme, qui ne descendait jamais dans les salons dorés de sa fille et ne sortait que pour aller à l'église ou chez son procureur.

En mettant le pied sur la première marche de l'escalier, Diane se retourna pour dire au valet qui la suivait :

« Quand le marquis Gianori viendra, on me prévendra tout de suite chez ma mère. »

Elle comptait donc sur la venue de Frédéric ?

L'appartement de la comtesse mère donnait sur la rue. En soulevant l'un des petits rideaux de la fenêtre, Diane reconnut le jeune secrétaire d'ambassade, qui la tête basse, l'air consterné, venait de se heurter à la consigne ; la comtesse ne put s'empêcher de sourire : la coquetterie perçait en ce moment les nuages de l'horizon, pas assez cependant pour ramener Diane à ses idées de la veille ; car si maintenant elle souhaitait de voir Gianori, de passer

quelques instants tête à tête avec lui, ce n'était plus pour satisfaire un mouvement de dépit vengeur, mais bien au contraire pour lui tendre la main et lui dire : Frédéric, je suis seule, sans appui, on m'abandonne ; m'abandonnez-vous aussi ?

Gianori ! Gianori, pourquoi ne viens-tu pas ?

Diane, distraite, gardait le silence ou ne répondait que par monosyllabes à sa mère, qui rejetait le tout sur la fatigue de la nuit.

L'oreille tendue, la belle comtesse cherchait à distinguer le pas de Frédéric résonnant sur le pavé de la rue ou gravissant les marches de l'escalier ; mais en vain, le marquis ne parut pas.

L'heure du dîner sonna, la vieille dame retint sa fille ; elle traitait ce jour-là son confesseur et son procureur. Diane ne parla presque pas ; elle parut maussade aux deux convives, qui chacun conservèrent l'opinion qu'à l'avance ils s'étaient faite sur elle. Aux yeux du procureur, la comtesse était une aristocratique beauté, dédaignant la bourgeoisie et surtout la classe à laquelle il appartenait ; et aux yeux du prêtre, Diane était une brebis égarée, galopant dans les sentiers de la perdition.

En sortant de table, madame de Casteldor pensa que le marquis s'était peut-être présenté chez elle pendant qu'elle dormait encore ; elle saisit le premier prétexte plausible pour descendre, et envoya Rosalie aux informations chez le concierge.

Le marquis n'était réellement pas venu ; en revanche, douze individus au moins s'étaient inscrits chez le concierge. Diane ne regarda même pas leurs noms ; elle se laissa tomber triste, découragée, sur un fauteuil.

La porte du salon s'ouvrit ; un domestique annonça :

« Monsieur Tancredi. »

Tancredi était un homme de cinquante à soixante ans, autrefois secrétaire du comte de Casteldor, et maintenant de la comtesse, qui avait pour ses intérêts pleine et entière

confiance en lui. Deux ou trois fois par semaine il passait chez elle, aux heures où il savait ne pas la déranger, et quoiqu'elle lui laissât tout pouvoir et parfaite liberté, il aimait à lui rendre un compte exact des changements et des améliorations qu'il introduisait dans le riche patrimoine dont le comte de Casteldor avait légué à sa veuve l'usufruit, « Bonsoir, Tancredi, » dit la comtesse d'un ton dolent, tendant sa belle main au brave secrétaire, qui la baisa avec respect.

« Je sais, dit-il, que madame la comtesse est rentrée fort tard du bal, ce matin : elle doit être fatiguée, et je ne la retiendrai pas ; je voulais simplement la prévenir que si elle n'a pas besoin de moi, je partirai pour Pignerol et Luserne. On m'écrit qu'il y a à faire de nouvelles plantations au chalet et des réparations aux fermes de Saint-Louis ; je serais bien aise d'y aller passer quelques jours pour voir les choses par moi-même.

» — Allez, mon cher Tancredi, dit la comtesse, et surtout ne vous fatiguez pas trop, n'est-ce pas ?

» — Soyez sans crainte, madame, je ne me fatigue jamais là-haut : l'air y est si pur et si bon, que je retrouve en arrivant mes jambes et mes forces de vingt ans. C'est grand dommage, ajouta-t-il avec une expression de regret, que madame la comtesse ne se soit jamais décidée à venir donner un coup d'œil à ses belles possessions. Les bois de la vallée, le petit chalet surtout lui plairaient beaucoup, je n'en doute pas. »

Un désir subit traversa l'esprit de la belle ennuyée.

« A quelle heure comptez-vous partir demain ? » demanda-t-elle à Tancredi,

» — A midi, pour arriver avant la nuit.

» — Eh bien, Tancredi, commandez des chevaux de poste pour la même heure, je partirai demain avec vous, » dit résolûment la comtesse.

Le vieux secrétaire était natif de la vallée de Luserne ; tout heureux à l'idée de faire connaître à la comtesse les

lieux où il était né et avait sans cesse travaillé aux intérêts de ses maîtres, il baisa avec un respectueux transport de joie la main de la comtesse, puis après avoir reçu des ordres définitifs, il se relira fort satisfait.

En se mettant au lit, Diane dit à Rosalie :

« Prépare tes malles et les miennes, car nous partirons pour six à huit jours. »

La fatigue et la préoccupation de madame de Casteldor purent seules l'empêcher de remarquer le douloureux étonnement avec lequel la soubrette reçut cette nouvelle.

« Huit jours ! » répéta-t-elle, d'un ton consterné.

« Plus, peut-être ; ne prépare pourtant pas d'inutilités, car nous allons à la campagne. »

Diane prit quelques heures de repos, se leva de bon matin, déjeuna et alla chez sa mère, pour la prévenir que sa santé et ses affaires l'obligeaient à une absence de quelques jours.

Au moment où la comtesse montait dans sa calèche de poste, le concierge lui remit une lettre qui venait d'être apportée pour elle. Diane regarda l'adresse, tressaillit et se hâta de briser le cachet de l'enveloppe ; mais elle n'eut pas plutôt jeté les yeux sur son contenu qu'elle froissa le papier avec colère et se laissa tomber dans le coin de la voiture, lançant impérativement un ordre de départ qui ébranla la calèche dans laquelle Tancredi venait à peine de mettre le pied ; le pauvre homme trébucha, sa casquette roula dans le ruisseau, pendant que sa lourde personne s'affaissait sur la comtesse, écrasant sa capote, ébouriffant sa coiffure.

Le papier cause de tout ce dégât était un devis pour la construction d'une serre, accompagné d'un croquis que Diane avait demandé à Gianori quelques jours auparavant. Il lui envoyait un dessin, le charmant travail d'une semaine entière peut-être, mais, hélas ! mal à propos ; un mot de lui en ce moment aurait pu changer toutes les intentions de Diane, avoir une influence directe sur sa destinée. Le pauvre Gianori ne s'en doutait pas.

Ce fut en maudissant Frédéric et par conséquent en pensant à lui que la belle veuve se mit en route ; cette pensée l'accompagna et l'absorba si bien que le temps s'écoula pour elle avec la plus grande rapidité.

La voiture relayait pour la quatrième fois et s'arrêtait à l'entrée de la vallée de Luserne, dont le village de Bricherasque est de ce côté-là le premier joyau. Lorsque Diane sortit de sa rêverie, elle jeta un regard sur la route pittoresque qui aboutit aux deux villages de Luserne et de La Tour. Les aubépines en fleurs embaumaient l'air et égayaient le paysage ; la comtesse rompit enfin le silence pour exprimer son admiration, suivie d'un enthousiasme sincère, lorsque la voiture, tournant sur la route de Luserne, eut passé le pont fragile jeté sur le torrent.

Le coup d'œil en effet était magnifique.

Au couchant, de hautes collines cultivées ou richement boisées, surmontées par les sombres rochers du Vandalin à la mystérieuse caverne ; au pied, le coquet village de La Tour, dont les maisons blanches, les fabriques aux grands tuyaux se détachent admirablement sur différents tons de vert.

Au levant, deux collines semblent s'être éloignées tout exprès pour encadrer et ménager à l'œil un superbe tableau : les plaines du Piémont se déroulant jusqu'au pied des Apennins. Le tout éclairé alors par les reflets du soleil couchant.

« Ah, que c'est beau ! » s'écria Diane ; et touchant du bout de son ombrelle le bras de Rosalie, à moitié endormie sur le siège :

« Réveille-toi donc, mon enfant, lui dit-elle ; regarde cette montagne sombre, ces maisons blanches, cette plaine dorée ! »

L'enfant de la Maurienne promena dédaigneusement son regard autour d'elle.

« Ce n'est pas mal, dit-elle, cela ressemble à la Savoie ; mais Turin, madame, Turin vaut bien mieux que tout ceci. »

Et la soubrette accompagna ces paroles d'un long soupir plein de regrets.

Diane sourit, sans être complètement de l'avis de Rosalie ; elle aimait aussi tout particulièrement Turin, la monotone ville où elle était née, Turin où s'étaient écoulés les jours insoucians de son enfance, où son cœur s'était, avec ses quinze ans et son premier bal, ouvert à l'espoir, aux plaisirs, à l'insouciance, où ce même cœur s'était, avec le mariage, refermé à toutes ses sensations, où enfin elle avait senti, plus tard, qu'un jour il se rouvrirait à de nouvelles émotions.

Mais Rosalie, une fleur de Savoie transplantée en Piémont, que pouvait-elle donc trouver de si attrayant à Turin ?

Eh bien, Rosalie avait pour s'attacher à la capitale du royaume sarde de bien meilleures raisons que n'en avait jamais eu sa belle maîtresse.

Rosalie aimait et était aimée, non pas en rêves et en soupirs, mais en toute réalité, en tout bien tout honneur, pour le bon motif, comme elle disait, par M. Serafino, un gros joufflu de son âge, fils du concierge de la comtesse et conducteur de bois et de charbons entre la Savoie et le Piémont. Il était précisément arrivé à Turin l'avant-veille, et devait y rester sept à huit jours.

Rosalie avait compté sur ce temps pour décider entièrement Serafino à un hymen depuis longtemps objet de leurs vœux, et qui avait aussi toute l'approbation du père Baptiste, le concierge. Si Serafino seul était encore indécis, ce n'était pas faute d'amour, mais au contraire parce qu'il redoutait le déplaisir des trop fréquentes absences que devait lui imposer son métier. L'intempestif voyage de la comtesse était venu déranger tous les projets de Rosalie, ou du moins en retarder considérablement l'exécution.

Dans de telles dispositions, il n'était donc pas bien étonnant que les beautés de la vallée laissassent Rosalie

parfaitement insensible.

Le jour baissait, la voiture s'arrêta à l'entrée du village de Luserne.

« Sommes-nous arrivés ? » demanda Diane à Tancredi.

« Non, madame, répondit-il, nous avons encore une petite demi-lieue à faire à pied.

» — A pied ! répéta Diane étonnée, et pourquoi donc ?

» — Parce que, madame la comtesse, la route ne permet pas le passage d'un carrosse. »

Mais madame la comtesse connaissait si mal ses domaines de la montagne, elle était si bien habituée au luxe et à ses aises, qu'elle ne comprit pas tout d'abord comment elle pouvait posséder une maison où l'on n'arrivait pas en voiture.

Il fallut que Tancredi lui rappelât qu'il ne s'agissait ici ni de villa ni de château, mais d'un simple chalet adossé à la montagne, d'une ferme bâtie par son aïeul et enjolivée par son mari, d'une cabane dont la conservation était principalement due à la nécessité de faire garder les superbes bois qui formaient une partie du revenu de la comtesse.

Aussitôt que Diane eut compris qu'il fallait aller à pied, elle en prit son parti, et passant gaiement son bras sous celui de Tancredi, elle s'achemina dans la colline vers son petit domaine. Rosalie la suivait. La pauvre soubrette se heurtait à chaque caillou du sentier étroit et pierreux et accrochait sa robe à chaque buisson, maugréant tout bas contre les singulières fantaisies de sa maîtresse, et tout haut contre Tancredi, qui avait osé attirer la comtesse dans un pareil guet-apens.

On arriva. Diane fut reçue avec les plus vives démonstrations de joie par la famille de paysans commise à la garde du chalet. Quoique prévenus à peine depuis quelques heures, ces braves gens avaient nettoyé, disposé la maisonnette et préparé un modeste repas, que l'appétit

de Diane, réveillé par la promenade, réussit à lui faire trouver excellent.

La tristesse de la belle veuve s'était entièrement dissipée ; oubliant momentanément la ville et ses splendeurs, il lui semblait renaître à une autre existence, où tout devait lui sourire, et sous cette heureuse impression elle était disposée à juger chaque chose avec la plus grande indulgence.

La maisonnette lui parut charmante ; pourtant elle était bien modeste, bien mesquine pour l'élégante comtesse de Casteldor. Cette habitation ne se composait que de quatre chambres au rez-de-chaussée et de quatre au premier étage ; l'escalier était en dehors de la maison, et aboutissait à un de ces longs balcons à la suisse, ce qui avait valu à la ferme le nom de chalet ; les chambres du bas servaient de cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher pour Tancredi et pour le valet de chambre. En haut il y avait un salon, deux jolies chambres à coucher et une quatrième pièce, fermée à clef.

« Qu'est-ce que cela ? » demanda la comtesse, en secouant la serrure de la porte.

« C'est la chambre occupée autrefois par l'aïeule de M. le comte, répondit la fermière. Lorsque monsieur hérita de la maison, il la fit embellir et presque rebâtir ; mais jamais il ne permit qu'on changeât rien à cette pièce, dans laquelle il se souvenait avoir vu, tout enfant, son aïeule.

» J'ai cru bien faire d'en condamner la porte, car cette chambre est si différente des autres !... » dit la brave femme en promenant son regard avec une sorte d'orgueil sur le salon dans lequel on se trouvait. Cette pièce était en effet tapissée et meublée avec une élégance surannée, non dépourvue pourtant de coquetterie et de goût.

La comtesse voulait tout voir ; la quatrième chambre fut donc ouverte. Comme l'avait annoncé la fermière, elle était fort différente des autres ; la simplicité y touchait presque à la misère : les murs étaient badigeonnés d'une teinte

jaune serin, un grand lit fort propre, de bois peint en gris, une commode du même genre, un canapé et quatre chaises foncées de paille, un miroir dont le tain était très-endommagé et deux gravures encadrées, portraits du roi Victor-Amédée II et du prince de Piémont, son fils, composaient tout le mobilier, qui remontait sans nul doute au siècle précédent : Diane s'arrêta peu à ces détails : en entrant, un objet avait absorbé son attention.

C'était un chaste et beau portrait de jeune fille : ce tableau faisait face au lit ; la peinture en était excellente ; l'original, plein de grâce et de beauté, n'était autre qu'Esther Bargino, l'aïeule maternelle du comte de Casteldor, une pauvre fille de la vallée, qu'un cadet de famille avait épousée par amour.

Obligée de renoncer à sa foi dans un temps où les plus rigoureux édits défendaient les unions entre protestants et catholiques, Esther avait quitté le sol natal avec la malédiction de toute sa famille : dix ans après, ses parents refusaient encore à la pauvre femme le pardon et même la permission de respirer l'air de son village pour remettre sa santé, épuisée par de nombreuses couches et par une secrète mélancolie que tout l'amour du chevalier n'avait pu vaincre ; s'imaginant avec raison qu'Esther souffrait du mal du pays, son mari acheta alors et fit agrandir ensuite une petite ferme sur le territoire de la commune catholique de Luserne, tout en face du village de Saint-Jean, où demeuraient les parents d'Esther. Il y installa sa femme, dont la santé se rétablit bientôt à l'air natal et à l'espoir d'obtenir le pardon qui lui fut enfin accordé après de longues années d'expiation.

Esther était représentée dans son portrait sous son simple et sévère costume de Vaudoise, telle qu'elle était sans doute lorsque le chevalier la connut et l'aima.

Le gracieux ovale de cette fraîche figure de jeune fille, entouré de cheveux bruns sur lesquels était posé le bonnet

de tulle et de dentelle noire des barbettes¹, avait quelque chose de doux et de mélancolique qui allait à l'âme ; Diane ne pouvait se lasser de le regarder, et se sentit tellement attirée et inspirée de sympathie par ce joli tableau qu'elle déclara, au grand étonnement de Tancredi, de la fermière, et surtout de Rosalie, qui crut sa maîtresse devenue réellement folle, qu'elle allait passer la nuit et s'établir dans cette chambre. On eut beau lui représenter que cette pièce, depuis si longtemps inhabitée, était triste et froide, peut-être malsaine, elle n'écouta rien, et ayant simplement fait enlever la poussière, elle y porta son magnifique nécessaire de voyage, sa robe de chambre turque et ses babouches dorées, fort étonnées sans doute de se trouver en si modeste réduit.

La comtesse se mit au lit, et s'endormit aussi profondément sur sa paille de feuilles de maïs que sur le sommier élastique de son lit habituel.

Réveillée dès l'aurore, grâce aux préoccupations de Rosalie, qui lui avaient fait oublier de fermer les volets, Diane fut accueillie par le doux sourire de la belle Esther, qui semblait l'inviter à contempler les lieux qu'elle avait aimés. La comtesse courut à sa fenêtre : émerveillée du panorama qui s'y déroulait, attirée par l'air frais du matin, elle passa sa robe de chambre, mit ses babouches, puis descendit sur la petite plate-forme qui entourait la maison. De cet endroit on apercevait dans toute son étendue le paysage qui la veille, à son arrivée, avait tant frappé les yeux et l'esprit de Diane. C'était d'un côté ce blanc village couronné de sombres montagnes, de l'autre côté cette plaine sans fin du milieu de laquelle surgit la roche de Cavour, cette gigantesque pyramide placée là par la main du Très-Haut, le tout empruntant de nouvelles teintes, un autre aspect aux feux du soleil levant.

Appuyé à l'un des poteaux d'une petite treille qui longeait la maisonnette, Tancredi, plus matinal encore que sa belle

maîtresse, la contemplait en s'applaudissant intérieurement d'une joie dont il était en grande partie la cause. Diane ayant enfin aperçu le brave homme s'avança à sa rencontre pour lui serrer la main.

« Que c'est beau ! que c'est beau ! s'écria-t-elle, et combien je vous remercie de m'avoir amenée ici ! »

Puis passant négligemment son bras sous celui du vieux secrétaire, tout ému : « Et maintenant, mon cher Tancredi, dit-elle, allons voir vos bois !

» — Les vôtres, madame la comtesse.

» — Eh bien, les nôtres : vous les plantez, et je les brûle. »

Mais ayant jeté les yeux sur son singulier accoutrement, Diane se mit à rire ; abandonnant le bras de Tancredi : « Attendez-moi un instant ici, » lui dit-elle ; puis, remontant à la hâte chez elle, sans même réveiller Rosalie, elle s'habilla en un clin d'œil et redescendit joyeuse sur la plate-forme.

Ah ! que le souvenir du bal et de Gianori était en ce moment loin de la pensée de Diane ! Comment, d'ailleurs, aurait-elle pu songer à l'impertinent qui lui avait rappelé ses trente-trois ans, maintenant qu'heureuse et gaie comme une jeune fille, il lui semblait avoir au plus seize ans ?

III

Diane visita ses bois, courut aux villages de Luserne, de La Tour, de Saint-Jean, de Bibiane, se donna tant de mouvement, fit si bien qu'au bout de trois jours elle n'avait point encore éprouvé, un moment d'ennui et ne s'était même pas aperçue du désespoir de la pauvre Rosalie, dont le chagrin augmentait en proportion de la gaieté de sa maîtresse.

Madame se trouve trop bien ici, elle y prolongera indéfiniment son séjour, pensait la désolée soubrette ; pendant ce temps Serafino partira, je ne le reverrai de plusieurs mois, et ne le retrouverai peut-être jamais dans les bonnes intentions où je l'avais amené. Et la pauvre fille de sangloter si fort que la comtesse en rentrant chez elle, le troisième jour, l'entendit et accourut pour connaître la cause de ce violent chagrin.

Diane arracha à Rosalie une moitié de son secret et devina le reste. La comtesse était bonne, elle fut attendrie.

Pauvre fille ! se dit-elle ; il n'est pourtant pas juste que pour l'une de mes fantaisies elle perde l'occasion de faire un bon mariage ; puis, réfléchissant au peu de besoin qu'elle avait en ces montagnes des soins de l'habile soubrette, dont les fonctions pouvaient momentanément être remplies par la fille aînée de la fermière :

« Mon enfant, dit la comtesse à Rosalie, je me plais beaucoup ici, je m'y arrêterai probablement encore durant quelques semaines. »

La soubrette prit un air si consterné que la comtesse, malgré toute sa bonne volonté, ne put s'empêcher de sourire ; mais elle se hâta d'ajouter : « Il me manque pour séjourner longtemps ici une quantité d'objets que tu vas m'aller chercher immédiatement à Turin. » La figure de

Rosalie s'épanouit enfin. « Et pour ne rien oublier, tu t'arrêteras à la ville quatre ou cinq jours, une semaine même si cela est nécessaire. »

La pauvre fille baisa la main de sa maîtresse, son émotion l'empêchant de lui rien dire ; mais comme il était à peu près l'heure du départ, elle s'apprêta pour aller rejoindre immédiatement la diligence sur la grande route.

Le lendemain, la comtesse commença à s'apercevoir que la conversation de Tancredi n'était pas des plus variées, et pour prévenir l'ennui des longs silences ou des propos oiseux, elle envoya le brave homme lui choisir quelques livres à La Tour. En les lui rapportant, le secrétaire, qui pensait que la comtesse avait de l'occupation pour deux ou trois jours, lui demanda la permission de profiter des beaux jours du printemps pour aller ordonner d'autres plantations aux environs de Pignerol.

Diane le laissa partir sans difficulté, l'idée d'une solitude complète la tentant en ce moment : Seule, se dit-elle d'abord avec une sorte de volupté en voyant partir Tancredi, seule, dégagée de toute entrave, libre de mes actions, de mes pensées, de mon cœur Mais peu à peu pourtant cette sensation de volupté s'imprégnit d'amertume.

Être femme, jeune, belle et libre de son cœur, c'en était trop. Diane le comprit ; malgré elle des larmes montèrent à ses yeux, elle les essuya promptement ; et pour chasser le tourbillon de noires pensées qui tout d'un coup se présentaient à son esprit, menaçant d'en troubler le repos, Diane ouvrit l'un des livres que lui avait apportés Tancredi. Elle l'avait devant les yeux depuis plus d'une demi-heure, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle n'en avait pas même lu le titre ; rejetant alors au loin le volume importun, et répondant à sa secrète pensée :

« L'ingrat ! s'écria-t-elle en se levant avec vivacité pour se promener dans la chambre,

La comtesse se trouvait à cette époque de la vie dans des circonstances où une crise est imminente. Elle avait senti le vide affreux qui se formait sous ses pas ; elle avait soif de souvenirs de bonheur, et jetant un long regard sur son passé, elle n'y avait rien trouvé. D'abord elle s'en était étonnée avec une singulière naïveté ; sortant ensuite comme d'un long sommeil, elle ressentit toutes les palpitations, tous les désirs inconnus de ses quinze ans ; mais elle savait qu'elle en avait trente-trois.

Qu'avait-elle donc fait des dix-huit années passées, perdues, qu'elle avait dédaigné d'employer ? Oh ! non, non, ce n'était pas possible, elle ne pouvait avoir ainsi méconnu le bien, le trésor de la vie ; elle aimait mieux se tromper elle-même, se persuader qu'elle avait aimé Gianori et que lui, l'ingrat, ne s'en était pas aperçu.

Les larmes recommencèrent à couler de ses beaux yeux bleus, qui semblaient bien plus appartenir à l'expressive physionomie d'un enfant mutin et capricieux qu'à une belle comtesse riche de dix-huit ans de monde et d'expérience.

Diane, après s'être promenée dans le salon, puis sur l'étroite galerie qui entourait le chalet, descendit sur la plate-forme, et de là s'achemina lentement vers les bois, qui occupaient la plus grande partie de la haute colline sur laquelle la maisonnette était bâtie.

La comtesse avait emporté avec elle le volume qu'elle avait essayé de lire quelques instants auparavant ; elle espérait que la demi-obscurité du bois et le bruit lointain du torrent apporteraient à son esprit le calme nécessaire pour une lecture.

Mais le pauvre Tancredi avait fait un choix détestable ; il s'était laissé influencer par le libraire de La Tour, qui lui avait fait acheter quelques mauvaises traductions françaises de nouvelles allemandes, dont la comtesse, avec toute la bonne volonté possible, ne put venir à bout de continuer la lecture ; d'ailleurs une bouffée de vent vint la forcer de quitter l'endroit qu'elle avait choisi pour s'y

arrêter et lire ; elle redescendit la colline, se dirigeant vers une espèce de promontoire que les soins de Tancredi avaient transformé en un pavillon de verdure abrité par de gros châtaigniers et entouré par de jeunes chênes taillés en buisson.

Diane n'avait pas fait vingt pas qu'un nouveau et furieux coup de vent vint s'engouffrer dans ses jupes et dans son ample pèlerine, retourna les baleines de son parasol et envoya son livre rouler au loin. Sûre qu'elle était de la parfaite solitude des bois, la comtesse ne put s'empêcher de sourire en réparant les petits désordres de sa toilette ; puis elle chercha des yeux ce qu'était devenu le livre, principale victime de l'ouragan.

D'abord elle ne vit rien ; mais bientôt, dans la direction même du promontoire où elle se rendait, elle aperçut la couverture jaune du livre arrêté dans sa course par un obstacle tout à fait imprévu.

Cet obstacle était le dos d'un individu endormi ou profondément recueilli dans ses pensées, à l'ombre d'un des grands marronniers du bois. Assis au bas de l'espèce de talus d'où le livre était tombé, l'inconnu releva et retourna la tête pour voir d'où provenait le choc léger ; mais ce qui frappa d'abord son regard, ce fut Diane luttant contre le vent mutin.

Le jeune homme, c'en était un, ramassa le livre et se leva en toute hâte pour aller le remettre à la comtesse.

Diane remercia d'abord cet inconnu par une inclination de tête, et quand il fut à portée de l'entendre, elle lui dit en souriant que le livre ne valait pas la peine qu'il avait prise de le ramasser. Ces mots semblaient inviter le jeune homme à jeter un regard sur le titre de l'ouvrage qu'il tenait encore à la main ; il le fit, mais timidement, puis répondit d'une voix fort douce et en rougissant beaucoup, qu'il connaissait cette mauvaise traduction, très-fatigante à lire.

« Pourtant, c'est peut-être le meilleur volume du meilleur libraire de La Tour, » continua en plaisantant la comtesse. Je vois qu'il me faudra dorénavant recourir à Pignerol pour mes emplettes littéraires ! » Et après avoir adressé un second salut de tête au jeune homme, elle s'apprêtait à se retirer, lorsqu'il lui demanda avec un redoublement de timidité si elle n'était pas la propriétaire du chalet.

« Oui, monsieur, » répondit Diane.

« Alors, madame, je vous demande bien pardon de m'être ainsi trouvé dans vos bois ; j'ignorais votre présence en ces lieux, et profitant d'une large brèche faite par le torrent dans le mur d'enceinte, je me suis ainsi introduit plus d'une fois sous vos charmants et solitaires ombrages. »

Si l'individu, quelque inconnu qu'il fût à la comtesse, eût eu vingt ans de plus, Diane n'aurait pas manqué de l'inviter, sur sa bonne mine, à ne rien changer à ses habitudes ; mais comment dire à un jeune homme de dix-huit à vingt ans de continuer à s'introduire chez elle par un pan de muraille délabrée pour se reposer dans un bois où il avait plus d'une probabilité de la rencontrer ? Comment le lui dire sans avoir l'air de lui assigner une espèce de rendez-vous ?

La comtesse balbutia donc quelques mots inintelligibles, et se retira, oubliant dans son embarras de reprendre le livre que le jeune homme avait encore à la main.

Le lendemain matin, comme Diane, dont le goût pour les réveils matinaux s'était déjà singulièrement calmé, sortait de sa chambre à coucher, entre neuf et dix heures, elle aperçut sur la table du salon le volume jaune dont elle avait commencé la lecture la veille, plus un gros paquet soigneusement cacheté, aux initiales E. A. Elle l'ouvrit, y trouva deux romans de Walter Scott et une feuille de papier sur laquelle était écrite, d'une très-belle main d'homme, le titre d'une centaine d'ouvrages au moins et au bas de la liste ces quelques mots :

« Si madame la comtesse veut bien indiquer, par un signe sur le catalogue ci-joint, les ouvrages qui pourraient lui convenir, ils lui seront immédiatement envoyés. »

La comtesse appela la fille de la fermière, qui remplissait par intérim les fonctions de Rosalie, et lui demanda qui avait apporté le livre et le paquet.

« M. Edmond Aymard, » lui répondit-on.

« Un garçon libraire, peut-être, » reprit Diane.

« Mais non, madame, reprit la jeune fille avec le plus grand étonnement : M. Edmond, le fils à M. Jacques Aymard, le propriétaire de cette grande maison blanche tout au milieu de La Tour, que peut voir d'ici madame.

» — C'est bien, » dit Diane, en regardant au loin la maison indiquée ; puis après avoir congédié la jeune fille :

Il paraît, se dit en souriant la comtesse, que j'ai commis une grosse bévue aux yeux de cette fille en traitant M. Aymard de garçon libraire ; c'est le fils de quelque notable de l'endroit, si j'en juge par l'importance avec laquelle la bonne fille a prononcé le nom de M. Jacques Aymard.

La comtesse chercha donc à se rappeler les traits et la mise du jeune homme qu'elle avait rencontré la veille dans le bois, puis elle commença l'examen du catalogue.

Du moment qu'il ne s'agissait plus d'un garçon libraire, la nomenclature lui parut être bien sérieuse. A part quelques traductions de romans anglais, quelques ouvrages de poésie italienne ou française, les titres des autres livres appartenaient aux principaux classiques grecs et latins, à différentes branches d'études religieuses ou abstraites.

C'est peut-être le fils de quelque pasteur vaudois, et on le destine probablement aussi au ministère, pensa Diane ; se rappelant alors ce qui lui avait été dit de la sévérité des momiers, secte à laquelle appartient une partie des habitants de la vallée, la comtesse fut prise d'un grand désir de voir de près le phénomène d'un jeune homme de vingt ans fuyant le monde, les plaisirs et les distractions, s'occupant exclusivement de ses études, sans autre

récréation que la lecture de quelques versets de la Bible médités à l'ombre des châtaigniers.

Le désir de la comtesse n'eut pas le temps de languir ; elle achevait à peine son déjeuner, lorsque la fermière la prévint que M. Edmond Aymard venait retirer son catalogue.

Diane donna l'ordre de le faire monter au salon, et passant dans sa chambre à coucher, elle ajouta quelques coquets détails à sa toilette.

En voyant entrer la comtesse, Edmond se troubla, se confondit en excuses, assurant qu'il n'avait pas eu la hardiesse de chercher à la voir, qu'il désirait simplement retirer son catalogue pour connaître les livres choisis par elle et les lui envoyer au plus tôt.

Diane le remercia de son premier envoi, et après avoir réussi à grand'peine à le faire asseoir, elle prit le catalogue, invitant le jeune homme à lui indiquer les ouvrages les plus intéressants pour elle.

Pendant qu'Edmond parlait, Diane l'examinait à la dérobée.

Edmond Aymard pouvait avoir de dix-huit à vingt ans ; sa figure, fraîche, ronde et imberbe, conservait une expression enfantine, mais il était d'une très-belle taille, où la force et l'agilité réunies se devinaient et contrastaient avec sa physionomie ; ses yeux, d'un bleu clair, grands et bien taillés, disparaissaient immédiatement sous leurs paupières, garnies de longs cils bruns, chaque fois que dans le discours ils rencontraient le regard de Diane.

Malgré sa timidité, ou à cause même de cette timidité, qui empêchait Aymard de choisir le moment opportun pour se retirer, sa visite à la comtesse fut assez longue ; il avait pourtant réussi à vaincre son premier embarras, et parla avec grâce et facilité de littérature et de poésie d'abord, puis des sites et des promenades des environs, si bien que lorsque Diane exprima le désir qu'elle aurait eu de faire quelques excursions si elle avait eu un meilleur guide que

le pauvre Tancredi, Edmond s'offrit tout naturellement pour l'accompagner, et la comtesse accepta son offre sans hésiter. Ils se séparèrent donc en convenant de se rendre dès le lendemain aux carrières de pierre situées à deux lieues environ du chalet.

Quelques heures après la visite d'Edmond, Diane reçut une lettre de Tancredi. Le brave homme, craignant pour la comtesse les ennuis de sa solitude, lui annonçait que malgré la nécessité de sa présence à Pignerol, il se disposait à retourner le lendemain auprès d'elle, pour l'accompagner à Turin aussitôt qu'elle en aurait le désir.

La veille peut-être, Diane aurait laissé revenir Tancredi, mais depuis vingt-quatre heures elle avait complètement chassé l'ennui qui un instant s'était montré à l'horizon, si bien qu'elle ne se souvenait même plus de cet instant, et répondit donc à Tancredi pour le rassurer et l'engager à prolonger son séjour aux fermes de Pignerol.

Le lendemain matin, comme Diane s'asseyait sous la petite tonnelle où elle avait l'habitude de faire servir son déjeuner, elle vit arriver Edmond tenant par la bride un superbe mulet avec une selle de femme ; elle ne put retenir un mouvement de surprise agréable en trouvant dans cet enfant de la montagne les soins et l'aimable prévoyance de ses élégants habitués de la ville ; après avoir adressé des remerciements au jeune homme, qui avait pensé à lui procurer l'agrément de la promenade sans lui en laisser éprouver la fatigue, elle donna l'ordre au fermier de lui aller chercher un paysan pour guider l'animal sur la route, mais Edmond s'y opposa obstinément, assurant qu'il connaissait les routes mieux que personne et se croyait aussi, mieux que personne, capable de guider avec sûreté la marche de la comtesse.

Le premier moment de frayeur naturelle à toute personne qui n'a jamais essayé de semblable monture une fois dissipé, Diane interrogea avec bonté le jeune homme sur ses parents, qu'elle aurait désiré connaître, dit-elle.

Edmond lui apprit qu'il était fils unique, qu'il avait perdu sa mère tout enfant et que son père étant fort occupé ne quittait jamais La Tour.

« Ne m'en voudra-t-il pas, reprit Diane, d'enlever quelques heures à vos études ? »

Edmond rougit plus qu'il n'avait jamais rougi, et éprouva un si visible malaise aux paroles de la comtesse, qu'elle craignit de l'avoir blessé en le traitant d'enfant soumis encore à la fêrule paternelle ; elle n'insista donc pas, et se hâta au contraire de changer de sujet de conversation.

A mesure qu'Edmond et la comtesse s'éloignaient des lieux habités pour s'enfoncer dans la montagne, le jeune homme semblait prendre plus d'assurance, causer avec plus de facilité ; interrogé par la comtesse sur quelques particularités historiques du pays, sur les persécutions terribles souffertes par les Vaudois à l'instigation du roi de France, Louis XIV, il répondit avec un tact irréprochable ; sans oublier à quelle religion appartenait la comtesse, il laissa pourtant éclater avec une sorte d'explosion le sincère enthousiasme que lui inspirait sa foi. En parlant ainsi son visage s'illuminait ; ce n'était plus le naïf et timide montagnard qui la veille encore tortillait son chapeau entre ses doigts devant la comtesse, ne sachant ni s'asseoir ni s'en aller, mais bien plutôt un jeune poète donnant un libre essor à son inspiration et s'enthousiasmant lui-même de son sujet.

Bientôt le fracas d'une formidable cascade vint imposer silence aux deux voyageurs ; le recueillement, ce recueillement qui précède la prière, s'infiltra dans leur esprit à la vue du paysage grandiose qu'ils traversaient en ce moment.

Edmond avait repris à la tête du mulet la place qu'il avait un instant abandonnée, dans l'entraînement du discours, et marchant ainsi au-devant de la comtesse, il lui donnait, sans s'en douter, toute facilité de l'observer.

L'enthousiasme avait laissé au front du jeune Aymard un rayon inspirateur ; ses yeux brillaient, son teint s'était animé : ce n'était plus le jeune homme qui avait apparu la veille et le matin même si gauchement timide aux yeux de la comtesse ; aussi Diane, avec cette intuition que possède tout spécialement la femme, entrevit-elle tout d'un coup ce que serait Edmond dépouillé de sa rude enveloppe de montagnard ; elle le devina, le vit tel qu'il était sous cette surface, bon, intelligent, plein de cœur, de courage, de noblesse et d'élévation dans les pensées, d'une droiture, d'une modestie et d'un désintéressement antiques ; tout l'opposé, enfin, des airs maniérés qu'elle avait eus jusque-là sous les yeux. Cette vue lui causa comme une sorte d'éblouissement ; elle abaissa un voile épais sur son visage, ferma les yeux, pendant que son cœur battait avec violence.

Quand elle releva la tête, soit qu'elle voulût se donner le plaisir d'entendre résonner la voix vibrante et agréable d'Aymard en ces lieux de plus en plus sauvages, soit qu'elle éprouvât le besoin de changer le cours de ses idées par une brusque transition, elle demanda au jeune homme ce qu'était la couche blanchâtre et mousseuse qui en cet endroit recouvrait une grande partie des rochers.

« Ceci, dit Aymard en arrêtant le mulet pour détacher de la pierre une espèce de tissu qu'il présenta à la comtesse, c'est du lichen, plante cryptogame des plus précieuses, quoique fort commune dans nos montagnes ; elle croit partout, même sur le fer, et se reproduit par des séminules que le vent transporte et dépose de côté et d'autre. Cette plante se compose de deux parties bien distinctes, l'une corticale et l'autre médullaire, et malgré sa grande abondance, nous la remplaçons parfois en médecine par le *scyphophorus pyxidatus* et le *cynomyce rangiferina* qui jouissent des mêmes propriétés salutaires.

Diane n'avait nullement suivi l'explication d'Aymard ; sa poétique impression à l'égard du jeune homme s'était

subitement effacée.

C'est un jeune pédant, dont les discours sentent tout à la fois l'école de déclamation et l'apothicaiererie, se dit-elle ; et, détournant dédaigneusement le regard, elle écoula le murmure de la cascade pendant que les brillantes illusions qu'elle s'était formées auparavant s'envolaient comme un essaim hors de sa pensée.

Maudit lichen ! se serait écrié en lui-même tout jeune homme qui à la place d'Aymard eût observé le rapide changement de physionomie de la comtesse. Quant à Edmond, s'il avait pu pénétrer dans la pensée de Diane, il se fût peut-être trouvé beaucoup plus effrayé que joyeux des premières impressions de la belle veuve. Jeune et ignorant de toute passion comme il était, chaque jour nourri de doctrines sévères si opposées à tout dérèglement de la pensée et du cœur, il se serait sans doute cru en danger de perdre son âme, sur laquelle Diane avait arrêté un instant son brillant et tentateur regard.

On arriva auprès de la carrière, non loin de la cascade. La comtesse désira s'approcher à pied de l'une et de l'autre. Aymard fixa le mulet par la bride à la fenêtre d'une masure déserte, puis il poussa une grosse pierre sous les pieds de la comtesse pour qu'elle pût descendre facilement du mulet. Le tabouret rustique fut insuffisant ; Aymard, qui n'avait avancé que la main au secours de Diane, voyant son hésitation à descendre, tendit les bras ; elle s'y laissa glisser. En ce moment, une ruade de l'animal l'effraya ; par un instinct de sûreté, elle se blottit contre Edmond. Les cheveux de Diane effleurèrent les lèvres du jeune homme, que ce contact dangereux laissa pourtant impassible ; il ne la retint pas dans ses bras une seconde de plus qu'il n'était nécessaire, et mit sincèrement et entièrement sur le compte de la peur les battements de cœur précipités et l'émotion très-visible de Diane.

Bien moins ingénue que son jeune conducteur, la comtesse jeta autour d'elle un regard rempli d'un indicible

sentiment dans lequel la frayeur inspirée par la ruade du mulet n'entraînait plus pour rien.

La nature en cet endroit était sombre, âpre ; de tous côtés de hautes montagnes dépouillées de verdure, pas un être vivant, pas même un oiseau ou un papillon ; le silence était seul interrompu par le bruit régulier de la cascade. Les ouvriers qui travaillaient à la carrière étaient absents ou éloignés.

En regardant cette gorge déserte, cette eau bruyante, Diane frissonna malgré elle, et pensa qu'un cri de femme poussé en cet endroit serait à jamais perdu ; mais ses yeux rencontrèrent le regard calme, candide même du jeune homme, et aussitôt elle sourit de sa singulière frayeur.

La marche et le soleil ne tardèrent pas à faire éprouver à la comtesse une soif ardente. Une fontaine limpide surgissait du rocher à quelques pas de là. Edmond courut y tremper à plusieurs reprises la coupe de cuir qui l'accompagnait dans ses promenades, et l'offrit à Diane remplie de cette eau claire et glacée. La comtesse but avec délice ; Aymard en fit autant, oubliant, par distraction sans doute, de vider la coupe dont Diane n'avait pas bu tout le contenu. Quand il eut fini, promenant à son tour un long regard sur le vallon :

» Que cet endroit est beau ! dit-il ; j'y suis souvent venu, mais jamais je n'ai été frappé comme aujourd'hui de sa magnificence. Il me semble que les roches, d'ordinaire sombres et aiguës, dérobent en ce moment au ciel quelque chose de sa teinte azurée, que la lumière est plus douce, que l'air est plus pur ! »

Pendant qu'Edmond parlait ainsi, Diane, debout en face de lui, l'écoutait, le regardait et souriait.

Après cette courte halte, ils reprirent le chemin de la mesure où ils avaient laissé le mulet. Le retour fut moins solennel que n'avait été l'aller ; Diane n'eut plus à accuser Edmond de déclamation ou de pédanterie.

Tout en causant, elle découvrit qu'il étudiait le violon ; elle jouait passablement du piano. Il y en avait un au chalet. Tancredi, autrefois amateur de musique, s'était amusé à l'accorder. Il fut donc convenu qu'on essayerait ensemble quelques morceaux faciles, et que pour s'exercer Aymard apporterait et laisserait son violon au chalet, où le jeune homme viendrait passer ses soirées.

Enfin Edmond se sépara de Diane ce second jour, ayant à peu près perdu son premier embarras avec elle, non sans conserver toutes les nuances d'un respect humble et profond.

Au lecteur français qui daignerait jeter les yeux sur ces pages et qui s'étonnerait de ce respect humble et profond, je ferai observer que tout en parlant constamment le français, langue principale des vallées vaudoises, Diane et Aymard appartenaient à l'Italie. Dans cette contrée, ce n'est qu'à la troisième personne que les hommes adressent la parole aux femmes, qu'ils ne tutoient pas quand elles sont leurs égales, à plus forte raison si elles ont sur eux le moindre degré de supériorité, ce qui était précisément ici le cas.

En supposant à Edmond une fortune et une position dont je n'ai pas parlé, comme membre de la classe bourgeoise, non pas alors rivale de l'aristocratie, mais acceptant avec une soumission tacite une sorte d'infériorité, Aymard était tenu de donner à la comtesse des marques d'un respect qui en France aurait peut-être paru exagéré chez un jeune homme dont l'éducation et l'instruction étaient pour le moins égales à celles de Diane.

En Piémont, au contraire, c'était chose fort naturelle, et je ne crains pas d'affirmer que la belle patricienne aurait été bien plus vivement choquée par un simple vous sorti des lèvres d'Aymard que par un baiser échappé à ces mêmes lèvres et déposé sur la blonde chevelure qui avait un moment effleuré le visage du jeune homme.

IV

Une semaine s'était écoulée depuis la première rencontre de Diane et d'Aymard. Le jeune homme avait continué à se rendre chaque jour au chalet, et il y passait cinq heures au moins en société de la comtesse : deux heures de la matinée étaient consacrées à la promenade et trois dans la soirée à la causerie, à la lecture et la musique. Aussi était-il toujours bien près de minuit lorsque Aymard reprenait à travers les bois le rapide sentier qui en quelques minutes le conduisait au pont jeté sur le torrent et de là au village de La Tour.

Cette heure n'avait certes rien d'extraordinaire pour la comtesse, habituée à Turin à recevoir son monde bien plus tard encore ; mais pour Edmond, qui jamais n'était sorti de chez lui après dix heures, minuit était une heure indue ; et si le pauvre garçon ne s'en était pas d'abord aperçu, c'est que sans s'en douter il s'était immédiatement et éperdument épris de Diane. La surexcitation de l'esprit, le bouillonnement inconnu des sens d'Edmond l'aveuglaient et le poussaient sans lui permettre aucune réflexion. Ce ne fut qu'au bout d'une semaine que, faisant un retour sur lui-même, il se demanda ingénument la cause des nombreuses fautes qu'il commettait depuis quelques jours. Que de mensonges n'avait-il pas faits, que de subterfuges n'avait-il pas employés pour cacher à tous les yeux le but de ses promenades matinales et surtout de ses sorties nocturnes ?

Chaque soir, à la tombée de la nuit, Jacques Aymard accompagnait son fils dans le petit appartement situé au troisième étage de la maison qui leur appartenait ; s'asseyant près de la table à écrire du jeune homme, M. Aymard lui donnait quelques conseils paternels, lui recommandait de ne pas travailler trop tard, de finir son

ouvrage par la lecture de quelques versets de la Bible, et de se lever de bon matin pour aller étudier aux champs ; puis il redescendait au rez-de-chaussée, où il veillait assez tard, par des raisons que le lecteur comprendra dans la suite de ce récit.

Aussitôt que son père était parti, Edmond, autrefois scrupuleusement docile aux instructions paternelles, attendait maintenant, l'œil et l'oreille au guet, que le silence fût établi dans la maison, que la servante fût couchée, et que la porte de la rue fût fermée ; il descendait alors avec précaution, et à l'aide d'une clef dérobée il sortait de la maison par une petite porte donnant dans une cour rustique et de là dans la campagne ; une fois dehors, il courait à toute vitesse au pont du torrent, ralentissant ensuite sa marche pour ne pas arriver tout essoufflé chez la comtesse, et il s'introduisait dans le bois par la brèche dont nous avons parlé.

Dans les premiers jours de sa connaissance avec Edmond, Diane avait souvent demandé des nouvelles de M. Jacques Aymard et témoigné le désir de faire sa connaissance.

Quoique Edmond fût très-sensible à l'honneur que la comtesse voulait faire à sa famille, il comprenait instinctivement que ses fréquentes visites n'auraient pas l'approbation de son père et seraient regardées comme une distraction oiseuse à laquelle M. Aymard chercherait à mettre fin : il n'avait donc pas encore parlé chez lui de sa rencontre avec la comtesse quand déjà il était reçu au chalet sur le plus grand pied d'intimité. Pour mettre fin aux aimables insistances de Diane, il avait inventé une absence de son père, à laquelle la comtesse était d'autant plus disposée à croire, qu'elle ne descendait pas à La Tour et ne voyait personne qui pût la tirer d'erreur.

Chaque jour de la semaine qui venait de s'écouler avait donc fait faire au naïf mais intelligent montagnard un pas de géant dans la science de la vie et surtout dans son

amour pour Diane. Il éprouvait dans la société de la comtesse un charme indéfinissable, qui se prolongeait bien longtemps après qu'il l'avait quittée ; le souvenir de la belle veuve, de ses moindres paroles, de ses gestes, s'emparait tellement de la pensée d'Edmond qu'il devenait incapable de toute occupation ; il avait perdu l'appétit, le sommeil, et sans son père qui l'interrogeait avec sollicitude sur sa santé, Edmond ne se serait pas même douté de ces changements, car sa pensée ravie ne lui laissait pas un instant de trêve pour jeter un regard sur lui-même.

Le septième jour pourtant après sa première rencontre avec Diane était un samedi ; au moment de prendre congé de la comtesse, entre onze heures et minuit, notre jeune homme se rappela qu'il devait le lendemain accompagner son père au temple.

A cette époque ce temple était situé aux Coppiers, à une certaine distance de La Tour : la matinée d'Edmond se trouvait entièrement prise ; il s'empressa d'avertir la comtesse qu'elle ne devait pas compter sur lui pour sa promenade habituelle.

« Au revoir donc, dans la soirée, » avait dit Diane avec un petit soupir de regret qui en ce moment aurait fait traverser des montagnes au jeune homme pour le bon plaisir de la comtesse.

« A demain soir, » répéta-t-il ; puis, s'inclinant gracieusement, il avait franchi la grille qui de la plateforme donnait dans les bois et à l'entrée de laquelle Diane l'avait accompagné, sous prétexte de jouir d'un beau clair de lune.

La journée du lendemain parut fort longue à Diane ; elle se rendit à Userne, entendit la messe, revint au chalet, sortit de nouveau, et enfin, ne sachant que faire de sa solitude, elle alla s'installer sous les châtaigniers du petit promontoire.

C'est là qu'elle avait pour la première fois rencontré Aymard.

Si vite que pour elle la semaine se fût écoulée, la comtesse ne put s'empêcher de se dire que ce premier jour était déjà bien loin et que l'étranger auquel elle n'avait osé huit jours auparavant offrir la libre entrée de ses bois avait depuis lors acquis ce droit de lui-même. Assise sur un tronc de chêne taillé en forme de siège rustique, le front appuyé dans sa main, le regard perdu dans l'espace, Diane vit passer devant ses yeux tous les sites enchanteurs qu'elle avait parcourus dans ses promenades matinales avec Edmond, et, le sourire aux lèvres, elle constatait les énormes progrès que le timide enfant de la montagne avait faits depuis lors dans la civilisation.

En effet, Edmond, d'une nature fine, aristocratique, par instinct, et de plus constamment attentif à saisir les moindres gestes, à deviner presque les pensées de Diane, qu'il interrogeait timidement d'abord, et plus hardiment ensuite, avait réussi à comprendre et à mettre immédiatement en pratique les usages, les manières du monde élégant auquel appartenait la comtesse. Il se présentait avec aisance, ne tortillait plus son chapeau avec embarras, s'inclinait respectueusement et gracieusement devant la comtesse, et lorsqu'elle lui tendait la main y déposait un baiser avec un respect accompagné d'un léger tremblement qui ne déplaisait pas à sa belle protectrice. Pourtant, malgré ces progrès rapides et sensibles, l'imagination de Diane se reporta avec une complaisance marquée à ce premier jour où elle avait découvert sous la timidité et la gaucherie du jeune montagnard l'intelligence et les qualités qu'il n'avait pas tardé à développer.

Le bruit de la cascade, la vue du paysage âpre et pittoresque, qui servait de cadre au tableau que son imagination lui retraçait, étaient là présents au souvenir de Diane ; elle revit Aymard agenouillé, remplissant pour elle sa coupe à la fontaine, et, comme dans les contes de fées, il lui semblait voir jaillir tout d'un coup du rocher des flots de

perles et de diamants qu'elle buvait avidement, penchée sur la fontaine avec Edmond.

Ce tableau enchanteur se voila ; par un brusque revirement de son imagination, Diane se trouva transportée de la montagne à Turin, dans son boudoir doré, lambrissé de satin : elle était doucement étendue sur un divan. Un domestique soulevait une portière et jetait le nom du chevalier Aymard della Torre.

Un jeune homme s'avavançait élégant et beau, c'était Edmond..... Edmond avec la grâce et l'élégance de l'habitant de la ville, l'intelligent regard, l'enthousiasme ardent, le cœur naïf du montagnard.

Soudain Diane entendit, non pas en rêve, mais en réalité, un léger bruit dans le feuillage ; elle se retourna avec vivacité, rougissant comme si quelqu'un eût surpris sa pensée, mais elle ne vit rien qu'un gros lézard se chauffant au soleil et qui sans doute avait causé ce bruit en passant sur le feuillage.

Diane rentra chez elle, dîna et fit comme d'habitude un peu de toilette pour la soirée, mais plus que d'habitude, et par désœuvrement sans doute elle soigna cette toilette ; elle se fit aussi belle et élégante qu'elle l'était lorsqu'elle attendait ses habitués dans ses salons de Turin, puis de ses doigts ornés de bagues brillantes elle alluma les bougies des modestes candélabres de bronze qui ornaient la cheminée du petit salon, ne trouvant pas que la lampe de chaque soir suffisait pour éclairer sa jolie toilette et la petite fête qu'elle se donnait à elle-même ce soir-là. Neuf heures la surprirent dans ses préparatifs. Il va venir, se dit-elle ; et aussitôt elle se plaça le plus coquettement possible dans son fauteuil de soie grise et rose, garni d'une dentelle en filet qu'elle avait brodée depuis son séjour à la campagne.

Neuf heures et demie sonnèrent... Edmond est en retard ce soir, pensa Diane. M. Jacques Aymard est peut-être

arrivé, Edmond n'ose le quitter. Il viendra lorsque son père sera couché.

Mais dix heures, dix heures et demie sonnèrent, Aymard ne parut pas.

Décidément il ne viendra plus, pensa Diane après avoir écouté les pendules de la maison répéter pour la seconde fois la demie de dix heures.

Il n'est pas poli, ce petit monsieur, se dit-elle avec dépit : il aurait dû me prévenir, m'écrire un mot. Malgré son grec et son latin, il ne sait peut-être pas tourner deux phrases comme il faut par écrit, ce villageois sevré d'hier ! Et le dépit de la belle comtesse ayant atteint son apogée, elle passa dans sa chambre ; en un clin d'œil elle se débarrassa de sa belle toilette, comme si elle eût été honteuse de l'avoir faite, puis elle mit sa longue robe de chambre persane, s'accouda rêveuse à la fenêtre illuminée par un magnifique clair de lune.

Si la déesse épouse d'Endymion eût daigné jeter en ce moment un regard sur une simple mortelle, elle eût pu constater, avec une secrète satisfaction peut-être, l'identité des sentiments qui lui furent autrefois attribués avec ceux qu'éprouvait cette belle mortelle.

Comme l'antique Diane, la nouvelle Diane avait aussi plus ou moins dédaigné les dieux de son Olympe, et comme la déesse elle arrêtait maintenant sa pensée sur un simple montagnard, car, malgré son courroux, la comtesse cherchait encore des excuses à la conduite d'Edmond ; un pressentiment l'avertissait qu'il pensait à elle et que ce soir-là elle n'était peut-être pas la plus à plaindre des deux.

Diane, dont le regard tombait en ce moment sur l'un des sentiers du bois que la lune inondait de clarté, vit tout d'un coup se dessiner à terre l'ombre d'un homme qui se glissait furtivement le long des taillis.

La comtesse eut peur, et songeant que la grille, toujours ouverte jusque après le départ d'Edmond, n'avait point été fermée ce soir-là, elle sortit de sa chambre pour donner

l'ordre de la fermer ; mais le bruit de ses pas, que le profond silence de la nuit rendait plus sonores, et les craquements multipliés du plancher de la galerie redoublèrent tellement son impression de terreur, que Diane demeura debout immobile, appuyée à la muraille extérieure de la maison, les yeux fixés sur le sentier par lequel continuait à s'avancer l'ombre suspecte.

Mais voilà que tout à coup elle reconnut dans cette ombre la silhouette d'Edmond, et sa frayeur se dissipa pour faire place à un mélange d'étonnement et de joie.

Edmond à cette heure ! qu'est-ce que cela signifie ? Puis après un instant : Pauvre enfant, se dit-elle en répondant à ses précédentes rêveries, je ne m'étais pas trompée, il est bien réellement amoureux ; et ce sentiment de pitié tendre qui pénètre au cœur de la femme qui se sent aimée entra à flots dans celui de Diane, pendant qu'elle suivait du regard les pas du jeune homme s'avançant avec précaution, ne croyant pas avoir été découvert. Lorsqu'il atteignit le dernier arbre, n'étant plus qu'à quelques pas de l'habitation, il s'arrêta derrière la grille, et seulement alors il aperçut Diane debout sur la galerie, appuyée à la muraille du chalet et immobile comme une gracieuse statue ; la cordelière de sa robe de chambre s'était dénouée à son insu, le jabot de batiste de son peignoir de nuit sortant de son corsage entr'ouvert flottait, agité par le vent. D'un regard Aymard parcourut toute la personne de Diane, puis il referma ses yeux éblouis ; un léger tremblement s'empara de lui, à son tour il fut obligé de s'adosser au pilier de la grille, la canne légère qu'il tenait à la main s'échappa de ses doigts en rendant un son sec sur la pierre où elle était tombée : la comtesse ne pouvait manquer d'avoir entendu le bruit.

Qu'allait-elle faire ?

Le malheureux enfant n'osant avancer d'un pas de plus, dans la crainte d'être reconnu, demeura effrayé et tremblant contre le pilier.

Mais, ô surprise ! la voix de Diane, cette douce voix qu'il n'avait plus entendue depuis vingt-quatre heures arriva à son oreille.

« Qui est là ? » dit-elle avec précaution, mais sans frayeur ni courroux. « Qui est là ? » Et comme l'émotion paralysait la langue d'Edmond et l'empêchait de répondre : « Est-ce vous, monsieur Aymard ? » dit-elle.

Le jeune homme se décida alors à s'avancer jusqu'auprès de la grille, que pourtant il n'osa franchir, et d'une voix étranglée il répondit :

« Oui, madame, c'est moi.

» — Vous avez donc été retenu dans la soirée ?

» — Oui, madame.

» — Votre père est peut-être arrivé, » continua Diane, qui voulait donner au jeune homme le temps de se remettre de son émotion.

« Oui, madame, » répondit-il pour la troisième fois ; et faisant enfin un grand effort sur lui-même :

« J'ignorais qu'il fût si tard, balbutia-t-il.. ; ma montre s'est arrêtée, et... je tenais à vous remettre le volume de poésies que vous m'avez demandé hier soir. »

Il mentait, le pauvre enfant, et ses mensonges lui brûlaient à la fois le cœur et les lèvres.

Diane, qui n'avait plus peur maintenant, descendit l'escalier ; mais au lieu de réveiller le valet de chambre pour fermer la grille, elle en prit le clef, et après avoir jeté à la hâte un voile sur sa tête, un châle sur ses épaules, elle traversa la plate-forme pour aller fermer la grille ; d'abord elle l'entr'ouvrit pour donner passage au livre d'Edmond ; par distraction, sans doute, elle franchit le seuil du petit jardin et se trouva à l'entrée du bois.

De cet endroit elle fit remarquer à Edmond la splendeur du ciel, sans nuage, constellé cette nuit-là de myriades d'étoiles ; pour mieux l'observer elle s'avança hors du premier taillis, là encore elle oublia de s'arrêter. Edmond la suivit ; quelques pierres heurtèrent les pieds de Diane,

simplement chaussée de pantoufles, elle trébucha. Edmond se rapprocha pour la soutenir ; elle passa son bras sous le bras du jeune homme.

Le cœur d'Edmond battit violemment, et peu s'en fallut qu'il n'eût lui-même besoin du soutien de la comtesse.

C'est que le jeune homme venait de passer une journée remplie par de rudes combats, dont il croyait être sorti victorieux, et maintenant en une minute, au seul contact du bras de Diane, il sentait toutes ses bonnes résolutions s'évanouir, son courage et sa force l'abandonner.

Nous l'avons dit, Edmond avait fait un retour sur lui-même ; il s'était demandé avec étonnement d'abord, avec douleur ensuite, la cause des nombreuses fautes qu'il avait commises les jours précédents. Cet examen, il l'avait fait d'abord dans le silence de la nuit ; il le renouvela ensuite dans le temple. La lumière se fit tout à coup pour lui à la voix du pasteur prêchant la fuite des compagnies dangereuses ou simplement inutiles. Il sentit sa faute, versa des larmes de regret et de componction.

Dans cette disposition il monta chez lui, ferma sa porte, ouvrit sa Bible, en médita quelques versets ayant spécialement rapport à l'état de son âme, puis il prit une feuille de papier, y jeta ses pensées, l'expression de ses remords et de son repentir, et, soulagé de ses tourments par cette expansion, il sortit pour faire une courte promenade, choisissant avec soin le sentier tout opposé à celui qui d'habitude le conduisait au chalet.

Une heure après, sans presque s'en apercevoir, Edmond franchissait le torrent, invinciblement attiré vers les lieux où se trouvait Diane.

Il vit la comtesse sous le pavillon de châtaigniers ; et, caché derrière le feuillage, assista à sa rêverie, puis il regarda Diane s'éloigner à pas lents et se retourner de temps en temps, comme si elle eût deviné qu'Edmond était là ; violemment tenté de la suivre, il résista ; la lutte opiniâtre se prolongea durant le trajet qui le séparait de sa

demeure, mais lorsqu'il rentra chez lui, s'assit au repas de famille, il se dit, sincèrement résolu :

Je n'irai ni ce soir ni jamais !...

Son père observa qu'il avait mauvaise mine, et l'engagea à se mettre au lit de bonne heure. Edmond le fit sans difficulté, mais ce ne fut, hélas ! que pour voir ses bonnes résolutions s'évanouir d'heure ea heure.

Comme Diane, Edmond écouta sonner l'horloge, se rappelant à chaque coup les délicieuses émotions des soirées précédentes.

Neuf heures. Voici, se dit-il, le moment où d'habitude j'entre au salon. Elle m'y attend déjà ; de son geste gracieux elle m'invite à m'asseoir ; notre promenade du matin, celle du lendemain nous fournissent d'abord le sujet de la conversation.

Dix heures ; la comtesse quitte sa place pour se diriger à la table à thé et mettre le feu à la petite mèche du réchaud. Bientôt j'entends le gai murmure de l'eau qui chauffe dans la bouilloire, je vois le beau bras de la comtesse passer et repasser devant mes yeux pour préparer le thé, le sucre, la crème, soins dont elle est fort jalouse et qu'elle ne me permet jamais de partager avec elle.

Dix heures et demie ; elle se met au piano, je prends mon violon : il me semble entendre en ce moment la mélodie plaintive du piano solitaire me reprocher mon abandon. Et le pauvre Aymard, n'y pouvant plus tenir, se jeta à bas de son lit, ouvrit sa fenêtre et regarda dans la direction du chalet. Il crut distinguer à travers le feuillage les lumières du salon.

Elle est là, elle m'attend peut-être. Elle m'attend ! quoi ! elle, une grande dame, une femme de ce monde aristocratique de Turin, de cette société que l'on dit si exclusive et si fière ! elle, qui a été pour moi si indulgente et si bonne ! c'est indigne de ma part ! Et se sentant tout d'un coup saisi d'une vive indignation contre lui-même :

Elle ne m'attendra plus, se dit-il aussitôt. Il s'habilla à la hâte, se dirigea ensuite à tâtons vers sa bibliothèque pour y prendre un volume des sonnets de Pétrarque que la comtesse lui avait demandé la veille, puis il sortit de la maison avec précaution, et courut à toutes jambes jusqu'à l'entrée du bois. Là, il ralentit sa marche, se glissant furtivement, comme nous l'avons dit, le long des arbres et des taillis.

Aymard et la comtesse, marchant côte à côte, lentement et silencieusement, avaient atteint le tertre sous lequel Diane s'était reposée la veille. Dominée peut-être par ce souvenir, elle s'arrêta en cet endroit, et, jetant son châle à terre, elle s'y assit en indiquant auprès d'elle une place à Edmond ; il la remercia du geste, mais alla se mettre à quelques pas sur le siège rustique occupé la veille par la comtesse.

Le plus profond silence régnait autour d'eux ; ils ne l'interrompirent par aucune parole oiseuse. Et quelle parole n'eût pas été oiseuse en ce moment !

Un léger nuage voila tout d'un coup l'éclat de la lune ; Diane, imitant cet exemple, abaissa sur sa figure l'écharpe légère enroulée autour de sa tête, et, s'appuyant sur son coude, ferma doucement les yeux. Le recueillement et la méditation avaient clos ses paupières, le sommeil et la fatigue les appesantirent. Peu à peu sa tête s'affaissa sur son bras, et elle s'endormit.

Les heures de la nuit passèrent ; la comtesse ne bougea pas plus que si elle eût été dans sa chambre, sur un lit moelleux. De temps en temps elle se retournait sur une hanche, ensuite sur l'autre, mais sans interrompre son sommeil. Un instant il lui sembla qu'un frôlement léger comme l'aile d'un papillon effleura ses lèvres ; elle voulut lever la main pour chasser l'insecte importun, mais sa main était enveloppée dans le grand châle, et Diane, ne pouvant la dégager tout de suite, ne se dérangea pas.

Les premières clartés du jour vinrent enfin la réveiller ; elle se souleva, promena autour d'elle un regard étonné, ne se rendant pas tout d'abord compte des événements de la nuit.

Elle se trouva soigneusement enveloppée, emmaillotée presque dans son châle ; et à quelques pas de là elle vit Aymard assis sur le tronc d'arbre où elle l'avait laissé.

Croyant Aymard assoupi, elle essaya de se relever sans bruit, espérant ne pas être surprise par lui dans une position que la nuit avait jusque-là, croyait-elle, protégée de son obscurité ; mais si légers que furent ses mouvements, ils tirèrent Edmond de sa rêverie, ; car il n'avait pas dormi, lui... Il s'empressa de tendre, la main à la comtesse pour l'aider à se relever. Diane remarqua alors avec étonnement le visage d'Edmond sillonné de larmes et ses lèvres portant la marque sanglante des dents, qu'il y avait profondément enfoncées durant sa rêverie. Le regard de la comtesse le fit rougir ; il chercha pour essuyer ses yeux encore humides le mouchoir qu'il croyait tenir à la main, mais il ne le trouva pas. Son inquiétude fut grande, non moins pourtant que la surprise de Diane, qui, secouant son voile pour réparer les petits désordres du sommeil, vit tomber ce mouchoir à ses pieds. Sans doute il avait glissé de la main du jeune homme lorsqu'il avait placé son habit sous la tête de la comtesse. C'était probable ; mais Edmond se rappelait, sans le dire pourtant, que ce mouchoir avait encore essuyé plus d'une fois ses larmes, et que c'était depuis qu'il s'était penché une seconde fois sur le visage de Diane, sans doute pour en chasser l'importun insecte, que ce mouchoir avait disparu.

Le soleil se leva radieux. Diane, de sa plus douce voix, demanda à Edmond quelles étaient donc les tristes pensées que la venue splendide du bel astre ne dissipait pas pour lui.

Edmond, d'ordinaire si respectueux, garda le silence, et se détourna avec quelque brusquerie. Le pauvre enfant

dévorait ses larmes, qui malgré lui continuaient à couler.

D'ailleurs, il eût été fort embarrassé de répondre. Ce qu'il pensait en ce moment, le savait-il lui-même ? Ses larmes étaient-elles douces ou tristes ? Il l'ignorait. Ce qu'il savait, c'est qu'il avait éprouvé mille sensations enivrantes pendant lesquelles toutes ses résolutions, ses scrupules l'avaient abandonné, et que tout le bonheur de sa vie, le repos de son âme, il l'aurait donné maintenant pour une seconde nuit semblable.

Arrière, démon tentateur, respectez l'innocence de ce cœur vierge et pur !

L'innocence ! Edmond l'avait-il encore ? Cette nuit illuminée par un magnifique clair de lune, passée dans le silence des bois, à deux pas de cette femme aimée, dont il respirait le souffle parfumé, dont il entendait la respiration, dont le rayon de l'astre argenté éclairait la lèvre voluptueuse ; cette nuit, dis-je, ne lui avait-elle pas révélé tous les mystères qu'il avait jusque-là profondément ignorés ?

La comtesse, frappée de l'émotion et du bouleversement du visage d'Edmond, se tut, regagna sa demeure sans s'appuyer sur le bras que, du reste, il ne lui offrit pas : elle marchait la première, il la suivait.

Au moment où ils franchissaient la grille, le coq chantait, le chien aboyait, la ferme commençait à se mettre en mouvement. Aymard salua la comtesse, prêt à se retirer. Elle lui tendit la main. Il hésita d'abord à la prendre, mais se ravisant aussitôt, il la saisit, la serra en regardant Diane fixement d'une si étrange façon, d'un regard qui semblait s'approcher si près, si près de son visage, qu'involontairement la comtesse se recula. Le souvenir du papillon nocturne traversa son esprit.

Peut-être... se dit-elle ; mais non, c'est impossible. Et détachant sa main de celle du jeune homme, elle s'éloigna en lui jetant un dernier regard, légèrement hautain.

En rentrant dans sa chambre pourtant elle se repentit de ce mouvement, et, cachée derrière les rideaux de mousseline de la fenêtre, elle suivit des yeux le jeune homme.

Le sentier qu'il descendait se bifurquait à une certaine distance, conduisant à droite vers La Tour et aboutissant à gauche au tertre où Diane et Edmond avaient passé la nuit. La comtesse vit fort distinctement Aymard prendre cette seconde direction.

Quand elle l'eut perdu de vue, elle se jeta sur son lit sans fermer ses volets, car elle n'avait plus sommeil. Ses yeux se fixèrent sur le portrait d'Esther, que peut-être elle n'avait plus regardé depuis le jour de son arrivée ; elle arrêta longtemps sa pensée au souvenir de la barbeta et du chevalier Bargino, puis songea à Diane la chasseresse et au berger Endymion, deux sujets bien différents, n'est-ce pas ? et qui pourtant en ce moment avaient entre eux un certain rapport.

Ne pouvant dormir, Diane se leva de bonne heure, déjeuna, et comme elle avait le cœur gai, elle s'habilla avec coquetterie. Il viendra peut-être encore ce matin, se disait-elle. Mais elle se trompait : Edmond ne vint ni dans la matinée ni dans la journée. Diane compta sur la soirée, mais en vain, la soirée n'amena point Edmond Aymard.

La comtesse se tourmenta, se dépita un peu, s'affligea ensuite beaucoup ; il lui semblait qu'Edmond devait sentir le besoin de lui exprimer les progrès immenses que leur amitié avait faits depuis deux jours.

La pensée de Diane accusait Edmond, mais c'était en vain, son cœur l'excusait.

Sans doute qu'il est malade, se dit-elle : il faisait peut-être bien froid la nuit dernière. Grâce à lui, j'étais, moi, soigneusement enveloppée ; mais il était en manches de chemise ; il aura été saisi. Pauvre enfant ! Et le cœur de Diane se fondit en ce moment en une tendresse de mère et d'amante à la fois.

Quelle femme était donc cette comtesse de Casteldor ?

Je vous l'ai dit : belle, blonde, svelte, remplie d'esprit, d'humeur et de caractère égal.

Mais au moral ?... son cœur enfin ?

Son cœur, je ne l'ai jamais bien connu.

Qui, du reste, a jamais connu dans tous ses replis et dans toutes ses profondeurs un cœur de femme ?...

On n'en dira jamais assez de bien comme aussi on n'en dira jamais assez de mal. Les femmes sont des êtres essentiellement passionnés, qui tour à tour savent se rendre dignes de l'encens des hommes ou de leur plus profond mépris ; elles se laissent souvent guider par leur imagination, qui est folle, par leur cœur, qui est faible, au lieu d'obéir à leur esprit, qui est fort et juste. Comme telles, elles pensent bien et agissent mal.

Voilà ce qu'il m'a été donné de tailler par-ci par-là dans le vif, et que je vous offre aujourd'hui à propos de Diane.

La main de la comtesse, errant au hasard sur les objets d'une table de son salon, rencontra le livre apporté la veille par Edmond. Elle se rappela qu'elle n'avait point encore ouvert ce volume, l'attira à elle, en remarqua la reliure, assez extraordinaire : elle était en gros parchemin garni sur le revers d'une lisse de maroquin rouge sur laquelle Diane lut avec stupeur ces mots imprimés en lettres d'or : La sainte Bible, traduction d'Osterwal.

Dans sa précipitation Edmond avait pris un livre pour un autre.

Le coin d'une feuille de papier dépassait les tranches rougeâtres du livre.

Une lettre pour moi ! se dit Diane, et elle la saisit avidement.

Ce n'était pas une lettre, mais un fragment de journal, une espèce d'oraison tirée de la Bible et résumant les réflexions qui le jour précédent avaient occupé et tourmenté l'esprit d'Edmond. Il s'adressait à Dieu, le remerciait de l'avoir éclairé par la voix de son ministre ; et

comme si le jeune homme eût craint de ne pas fixer assez les paroles sacrées dans sa mémoire, il en avait transcrit plusieurs passages en gros caractères.

« Mon fils, ne rebute point l'instruction de l'Éternel,
» et ne te fâche point de ce qu'il te reprend ; car
» l'Éternel reprend celui qu'il aime.
» Mon fils, sois attentif à ma sagesse, incline ton
» oreille à mon intelligence,
» Afin que tu gardes mes avis et que tes lèvres
» conservent la science. Car les lèvres de l'étrangère
» distillent des rayons de miel et son palais est plus
» doux que l'huile, mais ce qui en provient est amer
» comme l'absinthe et aigu comme une épée à deux
» tranchants.
» Éloigne ton chemin de la femme étrangère, et
» n'approche point de l'entrée de sa maison,
» De peur que tu ne donnes ton honneur à d'autres
» et tes ans au cruel. »

Diane croisa les bras sur la table, appuya sa tête sur ses bras et réfléchit longtemps. Elle venait de comprendre toute la profondeur du trait dont elle avait percé le cœur du malheureux enfant, l'amour, la douleur et les remords auxquels il était en proie ; elle entrevit les rudes combats qu'il s'était livrés la veille, et en songeant à la démarche qu'il avait faite dans la soirée elle put connaître la juste mesure de la passion de ce jeune homme, qui pour arriver jusqu' à elle avait marché sur sa conscience plaintive et blessée.

Quand elle releva sa tête, écarta les boucles tombées sur son visage, elle était profondément émue ; il n'y avait ni incrédulité ni dépit dans ses yeux, mais de la pitié, de la tendresse, de l'amour peut-être, se distillant en larmes pures.

Elle prit une feuille de papier, la plaça devant elle, relut encore une fois les pages d'Edmond, et à son tour elle écrivit longuement tout d'un trait ; puis, sans relire sa lettre, la mit sous enveloppe, la cacheta et la plaça dans le volume de la Bible, à côté de la feuille d'Aymard ; sérieuse et pensive, elle se relira ensuite dans sa chambre à coucher ; comme le matin, elle s'arrêta longtemps devant le portrait d'Esther, et enfin se mit au lit, où la fatigue et l'émotion de la journée ne tardèrent pas celle fois à l'endormir.

La comtesse fut réveillée le lendemain matin par Rosalie, arrivant de la ville, heureuse, pimpante et bien décidée à arracher sa maîtresse à la solitude.

« Les amis de madame sont dans la désolation, lui dit-elle, le marquis Frédéric surtout ; il passait chaque jour chez le concierge savoir si madame était arrivée. Ayant appris hier que je devais retourner au chalet, il m'a remis pour madame la lettre que voici. Diane prit la lettre, et sans la lire la jeta négligemment sur la table ; sa pensée était ailleurs, elle n'avait même pas écouté les paroles de Rosalie.

« Quelle heure est-il, mon enfant ? » demanda-t-elle.

« Neuf heures, madame.

» — Déjà ! Va bien vite à la ferme t'informer de ma part si M. Aymard est venu ce matin.

Rosalie obéit ; chemin faisant, elle se dit : M. Aymard !... Qu'est-ce que c'est que ça ? Le médecin, l'avocat ou le notaire de madame, sans doute. L'étonnement de la soubrette fut grand en apprenant par le valet de chambre que M. Aymard était un joli jeune homme, qui accompagnait chaque matin la comtesse à la promenade et passait toutes les soirées au chalet.

Edmond n'était pas venu.

Tant mieux, pensa Rosalie en remontant chez sa maîtresse, car si le freluquet se fait attendre, madame

s'ennuiera de sa solitude, et nous retournerons bientôt à la ville.

La réponse négative de Rosalie diminua l'ardeur avec laquelle Diane s'occupait de sa toilette ; elle devint pensive, s'assit d'un air distrait en face de la glace, et livra sa belle chevelure aux mains habiles de la soubrette.

« Eh bien, mon enfant, où en sont les amours ? » lui dit-elle tout à coup après un long silence.

« Madame est bien bonne : elles en sont au mariage. Serafino est parti hier matin pour aller chercher en Savoie les papiers nécessaires à notre union.

» — Qui se fera ?

» — Dans huit jours, » si madame est à Turin, insinua la soubrette.

« Comment ! déjà ?

» — Eh oui, madame ! Pourquoi tarder quand on s'aime bien et que l'on est décidé de part et d'autre ?

» — Tu étais donc décidée, toi ? »

» — Parfaitement, madame. Il est bien vrai que je suis un peu plus riche que Serafino, qu'il est un peu plus jeune que moi et que le pauvre garçon n'a pas de bien belles manières ; mais son cœur est si bon, il m'aime tant ! Je suis bien sûre d'être toujours heureuse avec lui. »

La comtesse ne répondit rien, et redevint pensive.

Après son déjeuner elle appela Rosalie :

« Es-tu bien fatiguée de ton voyage ? » lui demanda-t-elle.

« Non, madame, pas du tout ; je suis si heureuse que d'ailleurs je ne sentirais pas la fatigue.

» — Prépare-toi donc à descendre avec moi jusqu'à La Tour.

» — Volontiers, madame ; j'y ai précisément à remplir une commission pour la comtesse de ***.

» — Pour ma mère ?

» — Oui, madame ; elle m'a chargée de lui rapporter une demi-douzaine de boîtes de pastilles de lichen qui se préparent à La Tour.

» — J'ignorais cela, reprit Diane. Tu prendras quelques boîtes pour moi aussi. »

Elle se rappelait en ce moment qu'Aymard lui avait parlé des lichens de la vallée.

On se mit en route. Diane passait la première dans les étroits sentiers de la montagne : ses récentes promenades l'avaient aguerrie ; elle marchait d'un pas ferme et rapide, qui étonnait Rosalie, toujours aussi peu vaillante que par le passé.

On arriva ainsi au village. Après en avoir traversé une partie, la comtesse entra chez un libraire, dont le magasin était précisément en face de la grande maison blanche qui lui avait été indiquée comme la demeure d'Aymard. Un laboratoire de pharmacien occupait le rez-de-chaussée.

« Va donc acheter tes lichens, dit la comtesse en indiquant à Rosalie la boutique en face, dont l'obscur enseigne ne se pouvait lire à travers la rue. Je t'attendrai ici en faisant aussi des emplettes. »

La comtesse acheta des plumes, du papier, quelques livres avec une lenteur qui semblait ne pas avoir de motif, car Rosalie était de retour peu de minutes après s'être éloignée. Diane choisissait mille choses et en demandait mille autres qu'elle ne voyait pas ; tandis qu'on les cherchait, son regard se portait avec anxiété sur les fenêtres du troisième étage de la maison en face. Au bout d'un quart d'heure, elle n'eut plus rien à demander, et sortit de la boutique chargée d'objets qu'elle remit à Rosalie.

Elle se promena lentement dans toutes les rues du village, s'arrêta souvent devant des objets insignifiants. Évidemment, elle était préoccupée, si préoccupée qu'en quittant La Tour par le chemin de Sainte-Marguerite, tout opposé à celui qui conduisait au chalet, elle continua à marcher longtemps, redoublant la vitesse de son pas. Après vingt minutes de cette course rapide, elle s'arrêta tout court, sortant enfin de sa rêverie. Alors seulement elle

aperçut, à quelques pas derrière elle, la pauvre Rosalie, haletante et ruisselante de sueur.

Les deux femmes se trouvaient dans une gorge charmante, au pied du sombre Vandalin, en face d'une verte muraille de collines boisées et cultivées ; sur la droite le chemin formait un petit enfoncement dans le rocher, une espèce de demi-cercle au centre duquel coulait une fontaine ; deux grosses pierres placées de chaque côté invitaient au repos. Rosalie but à la fontaine dans le creux de sa main. Diane pensa à la petite coupe de cuir d'Aymard, et ne but pas ; elle eut pitié de la fatigue de la soubrette, et s'assit sur l'une des pierres ; son regard distrait tomba sur le sac renflé de Rosalie.

« Qu'as-tu donc là ? » demanda-t-elle.

« Les boîtes de lichen de madame et celle de sa mère.

» — Donne-m'en une. »

Rosalie tendit à sa maîtresse une des boîtes fermée par une bande de papier rose imprimée. Avant de la déchirer, la comtesse y jeta machinalement les yeux ; soudain elle rougit, pâlit, passa sa main à deux reprises sur son front, comme pour chasser un souvenir tenace qui aurait obscurci sa vue, et enfin regarda de nouveau l'imprimé : la botte aussitôt s'échappa des doigts de Diane et roula dans la poussière.

Rosalie s'était déjà levée pour la ramasser lorsque son regard tomba sur le visage de sa maîtresse, dont le singulier bouleversement la frappa si vivement qu'elle demeura sur pied sans plus bouger et ne sachant que faire.

« Jacques Aymard ! murmurait la comtesse entre ses dents serrées, Jacques Aymard, pharmacien !... »

Tel était le titre à la célébrité de ce M. Aymard dont la jeune fermière s'était tant étonnée que sa maîtresse ne connût point la réputation...

Jacques Aymard avait pour son fils une autre ambition que celle de lui faire suivre son commerce ; non-seulement il ne le destinait point à lui succéder, mais il l'avait toujours

éloigné avec soin de son laboratoire ; il le poussait au professorat, visant à en faire un jour un pasteur savant et distingué. Jacques et Edmond jouissaient d'une grande considération, non-seulement dans le village, mais encore dans toute la vallée.

Diane, qui avait vécu dans la solitude depuis son arrivée au chalet, avait complètement ignoré la profession du père d'Edmond et même qu'il en eût une. Les entretiens de la comtesse avec le jeune homme ne lui avaient rien appris à ce sujet ; dirigé par elle, Edmond causait volontiers et très-bien, mais sa première timidité le reprenait aussitôt que la conversation s'écartait des généralités des sciences, des arts, de la poésie, pour se rapprocher de ce qui le regardait personnellement ; il était d'ailleurs persuadé que la comtesse était au fait de sa position sociale et de tout ce qui le concernait, et puisqu'elle ne lui en parlait pas, il se taisait aussi.

La comtesse resta longtemps muette, atterrée ; ses yeux ne se détachaient pas de la place où la boîte avait roulé. Ah ! que ne pouvait-elle faire disparaître ce petit objet et avec lui le passé ou la réalité que cette bande de papier rose venait de lui révéler.

Un char, revenant vide de la montagne où il était allé déposer des étrangers, vint à passer en ce moment. Rosalie le fit arrêter et ordonna au cocher de conduire la comtesse aussi près que possible de sa demeure ; la soubrette aida ensuite sa maîtresse, dont les jambes fléchissaient, à monter dans la carriole, et abaissa sur son visage bouleversé un voile épais.

La préoccupation de Diane était telle qu'en approchant de La Tour elle ne vit pas déboucher d'un petit chemin de traverse un pâle jeune homme aux yeux rougis, à la figure souffrante, qui en l'apercevant fit malgré lui un pas en arrière ; mais, se ravisant immédiatement, il porta avec respect la main à son chapeau, salut que Rosalie seule recueillit, ignorant du reste qui était le jeune homme.

En rentrant, Diane écrivit à Tancredi de revenir tout de suite de Pignerol, puis elle donna les ordres nécessaires pour partir le lendemain de bon matin. Ceci fait ; elle aperçut la lettre de Gianori, oubliée sur la table ; elle la décacheta, la lut attentivement d'un bout à l'autre sans donner aucun signe d'émotion.

Et pourtant, cette lettre... c'était un long plaidoyer d'amour. Gianori confessait à la belle veuve son ancienne et constante passion pour elle. Il lui disait que cette dernière absence ayant toutes les allures d'un coup de tête, d'un parti pris de se passer désormais entièrement de lui, l'avait navré de douleur et réduit au désespoir ; il suppliait Diane de faire de lui ce qu'elle voudrait, amant, mari, ami, mais enfin quelque chose de plus qu'un dessinateur de serre ou un surintendant général de ses intérêts, quelque chose enfin qui fût qu'il ne pût à l'avenir rester quinze grands jours sans la voir, sans en recevoir signe de vie.

Non loin de cette lettre, Diane en aperçut une autre, celle qu'elle avait écrite l'avant-veille au soir, et sans doute destinée à Edmond ; elle rougit, lança un regard de courroux à l'innocent papier, qu'elle se hâta de réduire en cendres sans le relire. Puis elle appela la fermière, lui donna l'ordre de rapporter à M. Edmond, après son départ, tous les livres qu'il lui avait prêtés.

« Voici mille francs, ajouta-t-elle, que vous dépenserez chez M. Jacques Aymard, au profit des pauvres malades de la vallée, sans aucune distinction de religion. »

Diane laissait, on le voit, de grandioses souvenirs de son séjour au chalet ; mais elle en laissait aussi un amer et brûlant, celui-là elle l'éloigna de sa pensée, le chassa de sa tête orgueilleuse.

Deux mois après, un aristocratique mariage se célébrait avec pompe dans l'église de Saint-François de Turin ; c'était celui du marquis Frédéric Gianori de San-Teodosio, avec la comtesse Diane, veuve du comte de Casteldor, oncle du marié. En entrant dans les salles du splendide palais

Gianori, la nouvelle marquise entendit murmurer à ses oreilles dans les groupes nombreux des parents et amis invités pour la noce ces flatteuses paroles :

« Il faut avouer qu'elle est toujours bien belle ! »

Se retournant vers son nouvel époux et jetant sur lui un fin regard :

« Est-ce toujours ou encore ? » fit en souriant la marquise.

Le marquis demeura interdit durant une seconde ; mais se rappelant tout d'un coup le bal de l'ambassade prussienne, il saisit avec empressement la belle main de Diane, et après y avoir déposé un baiser :

« C'est toujours, répondit-il, car vous serez toujours belle pour moi, vous qui avez daigné m'honorer d'un regard et d'un peu d'amour. »

Le soir même des noces, comme la saison était déjà fort chaude, le marquis et la marquise partirent pour un superbe et pittoresque château que Gianori possédait dans la vallée de Suse. Plusieurs endroits rappellent, dit-on, la vallée de Luserne.

La marquise, qui était excellente marcheuse, qualité que son époux ne lui connaissait nullement, aimait à se promener seule à pied durant de longues heures. Quelquefois, à la tombée de la nuit, on la surprenait rêveuse, assise sur la pierre, à l'ombre de grands châtaigniers.

Lorsque la lune se voilait momentanément derrière de gros nuages, à ce moment où la fable nous apprend que Diane la déesse va visiter Endymion le berger, l'histoire ne nous apprend pas si Diane la marquise n'envoyait pas à son tour une pensée, un soupir de regret peut-être, au montagnard du val de Luserne.

Je ne le croirais pas, car on a vu autrefois des rois épouser des bergères, des déesses épouser des bergers, mais en 184... on n'aurait jamais vu une comtesse piémontaise épouser le fils d'un négociant ?

Est-ce à dire qu'elle le ferait en 1860 ?

Ma foi, depuis lors les temps sont fort changés, et des choses tout aussi extraordinaires que celle-là se sont bien accomplies, à la plus grande satisfaction de tous.

Je n'oserais donc répondre de rien...

Le chalet n'existe plus ; laissé par le marquis et la marquise, à l'époque de leur mariage, au vieux Tancredi, qui mourut un an après, la maisonnette fut vendue par ses héritiers, démolie par leurs successeurs. L'emplacement en devint successivement une vacherie, puis une petite ferme ; maintenant, il n'y a plus rien, rien que la roche noire, les châtaigniers touffus et le souvenir lointain de quelques vieilles femmes qui m'ont conté en patois l'histoire ci-dessus, traduite, revue et augmentée.

Août 1859, août 1860.

LA FLEUR D'ÉDEN.

Ils avaient franchi le seuil de l'Éden. La nuit était sombre. La lune et les étoiles, épouvantées du grand méfait, semblaient s'être cachées dans les profondeurs du firmament pour ne pas éclairer les coupables fugitifs. Une seule lumière projetait sur leur route un sinistre éclat, c'était la flamboyante épée du chérubin placé à la garde de l'Éden, où ils ne devaient plus rentrer. Les yeux baissés, la honte au front, ils marchaient d'un pas précipité comme s'ils avaient eu hâte de fuir la lueur fatale et vacillante.

La femme avait une main dans la main de l'homme et de l'autre elle serrait sur sa poitrine haletante le vêtement de peaux de bêtes jeté sur sa nudité.

Il faisait froid ; l'homme ne s'en apercevait pas, il continuait sa marche précipitée ; mais sa compagne souffrait, et se sentait faiblir sous le poids de la fatigue. La conviction de son infériorité physique entraînait au cœur de la femme par une sensation bien plus pénible encore pour elle que le froid de l'atmosphère. Durant cette triste nuit, Ève faisait la double expérience de la douleur physique et de la douleur morale.

Tout à coup Adam s'arrêta, et repoussant au loin sa compagne, qui tomba sur le sol, épuisée, anéantie, il se jeta lui-même à terre, en proie à un découragement auquel succéda bientôt un désespoir violent : « O terre maudite pour moi et à cause de moi ! s'écria-t-il, terre dont j'ai été pétri, que ne puis-je, en imprégnant mes membres de ta poussière, retourner tout de suite à cette poussière ?

» Sol ingrat, qui vas faire couler la sueur de mon front pour ne produire que des ronces, que ne peux-tu t'entr'ouvrir pour m'engloutir ?

» Et toi, femme, pourquoi m'as-tu été donnée ? Pourquoi tes yeux, qui ont emprunté leur éclat au perfide regard du serpent, se sont-ils arrêtés sur moi ? Pourquoi m'as-tu suivi dans l'exil et la misère ? Parle, quelle mission de châtement le Créateur t'a-t-il confiée pour moi ? »

La nuit était écoulée, l'Orient se colorait d'une teinte radieuse ; Ève se releva, et s'avançant vers Adam :

« Tes paroles sont dures, ô mon maître ! lui dit-elle, mais je les ai méritées, car tout à l'heure, dans les ténèbres, j'ai maudit, moi aussi, ma destinée, j'ai déploré la faiblesse, l'infériorité physique auquel l'Éternel m'a condamnée. Il me punit par ta bouche. Mais la lumière se fait maintenant en moi comme elle se fait au firmament. Adam, écoute-moi ! L'Éternel t'a dit : « La terre sera maudite à cause de toi, tu en mangeras les fruits en travail tous les jours de la vie, et elle produira des épines et des chardons. » C'est la justice du Très-Haut qui a parlé ainsi ; mais la miséricorde divine a daigné laisser tomber un regard sur moi ; elle m'a indiqué, au seuil de l'Éden, une fleur que ma main tremblante a cueillie. »

Et parlant ainsi la femme sortit de son sein une fleur de pourpre au calice d'or ; Ève approcha de son visage l'éclatante corolle, en respira le parfum, puis elle tendit la fleur à l'homme ; il la prit : soudain sa colère s'apaisa, ses lèvres se posèrent où les lèvres de la femme s'étaient posées, et d'un regard attendri il enveloppa sa compagne.

« Ève, lui dit-il, je comprends ta mission ; là où le sol maudit par la justice de l'Éternel n'aurait produit sous ma main que l'herbe sauvage ou le fruit amer, ta main consolatrice fera naître la fleur au doux parfum qui réjouira notre exil. Viens donc, ô ma belle compagne ¹ car maintenant je ne crains plus rien. » En parlant ainsi, Adam enlaça Ève de son bras vigoureux. Puisant de nouvelles forces dans la consolation et l'espoir, elle courut, ainsi unie à lui, vers l'Orient, qui s'illuminait des feux d'une splendide aurore.

Lorsque le soleil sortit éblouissant de son globe enflammé pour égayer le premier jour d'exil, la fleur d'Éden, fraîche et belle, marquait déjà sur le sol le lieu choisi par Adam et Ève pour y passer leurs jours.

Depuis lors, la fleur de pourpre au calice d'or s'est multipliée et répandue sur toute la terre ; par les soins de la femme, l'homme la trouve sans cesse sous ses pas. Cette fleur si belle, cette fleur au parfum si doux, donnée par la miséricorde divine aux exilés d'Éden, c'est l'Amour

Janvier 1860.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

Volumes parus et à paraître.

vol.		vol.
	HENRI HEINE.	LE GÉNÉRAL DAUMAS.
	<i>Œuvres complètes, 7 vol.</i>	Les Chevaux du Sahara
	De l'Allemagne (nouvelle	et les Mœurs du désert 1
	édition, entièrement re-	
	vue et considérablement	CUVILLIER-FLEURY.
	augmentée) 2	Portraits politiques et ré-
	Lutèce, lettres sur la	volutionnaires 2
	vie sociale en France. 1	Étud. hist. et littéraires. 2
	Poèmes et Légendes . . 1	Voyages et Voyageurs. 1
	Reisebilder, tableaux de	Nouvelles études histo-
	voyage. 2	riques et littéraires. 1
	De la France. 1	Dernières études histo-
		riques et littéraires. 2
	JULES JANIN.	
	Histoire de la littérature	GUSTAVE PLANCHE.
	dramatique. 4	Portraits d'artistes —
		peintres et sculpteurs. 2
	OCTAVE FEUILLET.	Étud. sur l'école franç. 2
	Scènes et Proverbes. . . 1	Études sur les arts. . . 1
	Bellsh. 1	Études littéraires. . . 1
	Scènes et Comédies. . . 1	
	La petite Comtesse. . . 1	A. DE PONTMARTIN.
		Causeries littéraires. . . 1
	CHARLES DE BERNARD.	Nouv. causeries littér. 1
	<i>Œuvres complètes, 12 vol.</i>	Dern. causeries littér. 1
	Le Nœud gordien. . . . 1	Causeries du Samedi. 1
	Gerfaut. 1	Le Fond de la Coupe. 1
	Le Paravent. 1	
	Les ailes d'Icare. . . . 1	D. NISARD.
	L'Écueil. 1	de l'Académie française.
	La Peau du lion et la	Études sur la Reunif-
	Chasse aux amants. . . 1	sance. 1
	Un Homme sérieux. . . 1	Souvenirs de voyage. 1
	Un Beau-Père. 1	Étud. de crit. littéraire. 1
	Le Gentilhomme campa-	
	gnard. 2	L. RATISBONNE.
	Poésies et Théâtre. . . 1	L'enfer du Dante, trad.
	Nouvelles et Mélanges. 1	en vers, texte en reg. 2
		Le Purgatoire, trad. en
	F. PONSARD.	vers, texte en regard. 2
	Théâtre complet. . . . 1	Impressions littéraires. 1
	Études antiques.	
		FEUILLET DE CONCHES.
	A. DE LAMARTINE.	Léopold Robert, sa vie,
	Toussaint Louverture. . 1	ses œuvres et sa cor-
	Geneviève 1	respondance. 2
	Les Confidences. . . . 1	
	Nouvelles Confidences. 1	
		DE STENDHAL (H. BEYLE).
	<i>Œuvres complètes, 19 vol.</i>	
	De l'Amour. (Seule édi-	
	tion complète). 1	
	Promenades dans Rome,	
	(Nouvelle édition avec	
	fragments inédits). . . . 2	
	La Chartreuse de Parme 1	
	Le Rouge et le Noir. . . 1	
	Romans et Nouvelles. . 1	
	Hist. de la peint. en Italie 1	
	Vie de Rossini. 1	
	Racine et Shakspeare. 1	
	Mémoires d'un touriste. 2	
	Vies de Haydn, de Mo-	
	zart et de Métastase. 1	
	Rome, Naples et Florence 1	
	Correspondance inédite. 2	
	Chroniques italiennes. . 1	
	Nouvelles et Mélanges. 1	
	Nouvelles inédites. . . 1	
	★ ★ ★	
	Les Zouaves et les Chas-	
	seurs à pied. 1	
	SAINT-MARC GIRARDIN.	
	Souvenirs d'un Journa-	
	liste. 1	
	DE LATENA.	
	Étude de l'homme. . . . 1	
	OSCAR DE VALLÉE.	
	Les Manières d'argent. 1	
	PROSPER MÉRIMÉE.	
	Nouvelles. 1	
	Épisode de l'histoire de	
	Russie. 1	
	Les deux héritages. . . 1	
	Étud. sur l'hist. romaine 1	
	Mélanges historiques et	
	littéraires. 1	
	HECTOR BERLIOZ.	
	Soirées de l'orchestre. 1	

	vol.		vol.		vol.
VICTOR DE LAPRADE. Les Symphonies, poém.	1	ALPHONSE KARR. Raoul Desloges.	1	LOUIS-PHILIP, D'ORLÉANS, ex-roi des Français. Mon Journal. Evénements de 1815.	2
PAUL DE MOLÈNES. Caractères et Récits du temps.	1	Agathe et Cecile.	1	CHARLES LIADIÈRES. Œuvres littéraires.	1
Aventures du temps passé	1	Les Soirées de Sainte- Adresse.	1	Souvenirs historiques et parlementaires.	1
Histoires sentimentales et militaires.	1	Lettres écrites de mon jardin.	1	Œuvres dramatiques . . . et Légendes.	1
HENRI BLAZE. Écrivains et poètes de l'Allemagne.	1	EDMOND TEXIER. Critiques et Récits litté- raires.	1	O. D'HAUSSONVILLE. Histoire de la politique extérieure du gouver- nement français, 1830- 1848.	2
Souvenirs et récits des campagnes d'Autriche	1	Contes et Voyages.	1	CLÉMENT CARAGUEL. Les Soirées de l'averny. . .	1
Épisode de l'histoire du Hanovre.	1	ALEXANDRE DUMAS FILS. Contes et Nouvelles. . . .	1	CHARLES DOLFUS. Lettres philosophiques, (2 ^e édition).	1
J. AUTRAN. Laboureurs et Soldats. . . .	1	CHARLES DE MAZADE. L'Espagne moderne.	1	JULES SANDEAU. Catherine.	1
ANTOINE DE LATOUR. Études sur l'Espagne.	2	LOUIS REYBAUD. Mœurs et Port. du temps. . .	2	Nouvelles.	1
La Baie de Cadix.	1	Jérôme Paturot à la re- cherche d'une position sociale.	1	Un Héritage.	1
EUGÈNE FORCADE. Études historiques	1	Jérôme Paturot à la re- cherche de la meil- leure des républiques. . . .	2	LE PRINCE A. DE BROGLIE. Études mor. et littér. . . .	1
Histoire des causes de la guerre d'Orient.	1	Romans.	1	LA COMTESSE NATHALIE. La Villa Gahetta	1
THÉODORE PAVIE. Scènes et Récits des pays d'outre-mer.	1	Nouvelles.	1	L. ET M. ESCUDIER. Dictionnaire de Musique théorique et historique. (Avec une préface par F. Halévy, nouv. édition.) . .	1
HENRI CONSCIENCE. Scènes de la vie flamande . .	2	La Comtesse de Mauléon . .	1	LAURENT PICHAT. Cartes sur table.	1
Veillées flamandes.	1	La vie à rebours.	1	LE PRINCE DE LA MOSKOWA Souvenirs et Récits.	1
La Guerre des paysans. . . .	1	La vie de corsaire.	1	ÉMILE THOMAS. Histoire des ateliers na- tionaux.	1
HENRY MURGER. Scènes de la vie de Bohème.	1	La vie de l'employé.	1	PAUL DELTUF. Contes romanesques.	1
Scènes de la vie de jeu- nesse.	1	Marines et Voyages.	1	Récits dramatiques.	1
Le Pays Latin.	1	Scènes de la vie moderne . .	1	VICTOR FRANCONI. Le Cavalier, Cours d'équi- tation pratique.	1
Scènes de campagne.	1	L. VITET. de l'Académie française. Les États d'Orléans	1	AMÉDÉE ACHARD. Les Châteaux en Espagne . .	1
Les Buveurs d'eau	1	E. DE VALBEZEN. (le major Fridolin.) Récits d'hier et d'au- jourd'hui.	1	ARNOULD FRÉMY. Journal d'une jeune fille. . .	1
LEON COZLAN. Histoire de 130 femmes. . . .	1	PAUL DE RÉMUSAT. Les Sciences naturelles. . . .	1	FÉLICIEN MALLEFILLE. Le Collier.	1
Les Vendanges	1	ALPHONSE ESQUIROS. La Néerlande et la vie hollandaise.	2		
Le Tapis vert.	1	LÉONCE DE PESQUIDOUX. Voyage artistique en France. Études sur les musées de province . . .	1		
MÉRY. Les Nuits anglaises.	1	LE MARQUIS DE SAINTE- AULAIRE. Les derniers Valois, les Guise et Henri IV.	1		
Les Nuits italiennes.	1	JOHN LEMOINNE. Études critiques et bio- graphiques.	1		
Les Nuits d'Orient.	1				
Les Nuits parisiennes. . . .	1				
GÉRARD DE NERVAL. Souvenirs d'Allemagne, Lorely.	1				
Les Filles du feu.	1				
SAINT-RENÉ TAILLANDIER. Allemagne et Russie.	1				

CATALOGUE DE LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Format grand in-18

PRIX, BROCHÉ :

POUR LA FRANCE.	1 >
POUR L'ÉTRANGER.	1 25

PRIX, RELIÉ :

POUR LA FRANCE.	1 50
POUR L'ÉTRANGER.	2 >

— 180 volumes sont en vente —

VOLUMES PARUS ET A PARAÎTRE

A. DE LAMARTINE tel.

Les Confidences.....	1
Nouvelles Confidences..	1
Toussaint Louverture..	1

THÉOPHILE GAUTIER

Beaux-Arts en Europe.	2
Constantinople.....	1
L'Art moderne.....	1
Les Grotesques.....	1

GEORGE SAND

Hist. de ma Vie.	10
Mauprat	1
Valentine	1
Indiana.	1
Jeanne	1
La Mare au Diable..	1
La petite Fadette.	1
François le Champi...	1
Teverino, Leone Leoni.	1
Consuelo.	3
Comtesse de Rudolstadt.	2
André.....	1
Horace.....	1
Jacques.	1
Lettres d'un Voyageur..	1
Lélia.	2
Lucrezia Floriani..	1
Le Pêché de M. Antoine.	2

GERARD DE NERVAL

La Bohème galante ...	1
Le Marquis de Fayolle..	1
Les Filles du Feu.....	1

EUGÈNE SCRIBE

Théâtre, tomes I à XVIII	18
Nouvelles	1
Historiettes et Proverbes	1
Piquillo Alliaga.....	3

CUVILLIER-FLEURY

Voyages et Voyageurs..	1
------------------------	---

M^{me} É. DE GIRARDIN tel.

Marguerite.....	1
Nouvelles.....	1
Le Vicomte de Lauvay.	4
Le Marquis de Pontanges	1
Poésies complètes.....	1
Contes d'une vieille Fille	1

HENRY MURGER

Le dernier Rendez-Vous	1
Le Pays Latin	1
Scènes de Campagne..	1
Les Baveurs d'eau.....	1

ÉMILE AUGIER

Poésies complètes.....	1
------------------------	---

F. PONSARD

Études antiques.....	1
----------------------	---

M^{me} BEECHER STOWE

<i>Traduction E. Forcade.</i>	
Souvenirs heureux.....	3

ALPHONSE KARR

Les Femmes	1
Agathe et Cécile....	1
Prom. hors de mon Jard.	1
Sous les Tilleuls.....	1
Sous les Orangers.....	1
Les Fleurs.....	1
Voyage autour de mon	
Jardin.	1
Une Poignée de Vérites.	1

CH. NODIER (Traduct.)

Le Vicaire de Wakefield.	1
--------------------------	---

LOUIS REYBAUD

Jérôme Paturot.....	1
Dern. des Com.-Voyag.	1
Le Coq du Clocher.....	1
L'Industrie en Europe.	1

ÉMILE SOUVESTRE tel.

Philosophe sous les toits	1
Confessions d'un Ouvrier	1
Au coin du Feu.....	1
Scènes de la Vie intime.	1
Chroniques de la Mer..	1
Dans la Prairie.....	1
Les Clairières.....	1
Scènes de la Chouannerie	1
Les derniers Payans..	1
Souvenirs d'un Vieillard.	1
Sur la Pelouse.....	1
Les Soirées de Meudon.	1
Scènes et Récits des Alpes	1
Les Anges du Foyer...	1
L'Echelle de Femmes..	1
La Goutte d'eau.....	1

PAUL MEURICE

Scènes du Foyer.....	1
Les Tyrans de Village..	1

CHARLES DE BERNARD

Le Nœud gordien.....	1
Gerfaut.	1
Un Homme sérieux ...	1
Les Ailes d'Icare.....	1
Gentilhomme campagn.	2

HOFFMANN

<i>Traduction Champfleury.</i>	
Contes posthumes.....	1

LOUIS BOUILHET

Mélanis.	1
---------------	---

JULES LECOMTE

Le Poignard de Cristal.	1
-------------------------	---

X. MARMIER

Au bord de la Newa...	1
Les Drames intimes....	1

ALEX. DUMAS FILS vol.

Aventures de 4 Femmes. 1
 La Vie à vingt ans. 1
 Antonine. 1
 La Dame aux Camélias. 1
 La Boîte d'Argent. 1

J. AUTRAN

La Vie rurale. 1

FRANCIS WEY

Les Anglais chez eux. 1

PAUL DE MUSSET

La Bavollette. 1
 Puy-laurens. 1

CÉLESTE DE CHABRILLAN

Les Voleurs d'Or. 1

BALZAC, A. DE MUSSET**GEORGE SAND, ETC.**

Le Tiroir du Diable. 1
 Les Parisiennes à Paris. 1
 Paris et les Parisiens. 1

EDMOND TEXIER

Amour et Finance. 1

ACHIM D'ARNIM

Traduct. Th. Gautier fils.

Contes bizarres. 1

ARSÈNE HOUSSEY

Femmes comme elles sont 1

LE GÉNÉRAL DAUMAS

Le grand Désert. 1

H. BLAZE DE BURY

Musiciens contemporains 1

OCTAVE DIDIER

Madame Georges. 1

FÉLIX MORNAND

La Vie arabe. 1

ADOLPHE ADAM

Souvenirs d'un Musicien 1

JULES DE LA MADELENE

Les Ames en peine. 1

MARC FOURNIER

Le Monde et la Comédie. 1

EDGAR POE

Traduct. Ch. Baudelaire.

Histoires extraordinaires 1

Nouv. Hist. extraordin. 1

Avent. d'Arthur Gordon

Pym. 1

CHARLES DICKENS

Traduction A. Pichot.

Le Neveu de ma Tante. 2

Contes et Nouvelles. 1

MAX RADIGUET

Souv. de l'Amér. espagn. 1

LÉON GOZLAN vol.

Les Châteaux de France 2

Le Notaire de Chantilly. 1

Polydore Marasquin. 1

Nuits du Père-Lachaise. 1

Le Dragon rouge. 1

Le Médecin du Pecq. 1

Histoire de 130 Femmes 1

La Famille Lambert. 1

PAUL FÉVAL

Le Tueur de Tigres. 1

Les dernières Fées. 1

THÉOPHILE LAVALLÉE

Histoire de Paris. 2

A. VACQUERIE

Profil et Grimaces. 1

CHARLES BARBARA

Histoires émouvantes. 1

A. DE PONTMARTIN

Contes et Nouvelles. 1

Mémoires d'un Notaire. 1

La fin du Procès. 1

Contes d'un Planteur de

choux. 1

Pourquoi je reste à la

Campagne. 1

HENRI CONSCIENCE

Traduct. Léon Wocquier.

Scén. de la Vie flamande 2

Le Fléau du Village. 1

Les Heures du soir. 1

Les Veillées flamandes. 1

Le Démon de l'Argent. 1

La mère Job. 1

MAX VALREY

Marthe de Monthrun. 1

DE STENDHAL (H. BEYLE)

De l'Amour. 1

Le Rouge et le Noir. 1

La Chartreuse de Parme. 1

ÉDOUARD PLOUÏER

Les dernières Amours. 1

GUSTAVE FLAUBERT

Madame Bovary. 2

CHAMPFLEURY

Les Excentriques. 1

Avent. de M^{lle} Mariette. 1

Le Réalisme. 1

Les Souffrances du pro-

fesseur Delteil. 1

XAVIER AUBRYET

La Femme de 25 ans. 1

VICTOR DE LAPRADE

Psyché. 1

H. B. RÉVOIL (Traducteur)

Harems du Nouv.-Monde 1

MÉRY vol.

Les Nuits anglaises. 1

Une Histoire de Famille. 1

André Chénier. 1

Salons et Souterrains

de Paris. 1

LA COMTESSE DASH

Les Bals masqués. 1

Le Jeu de la Reine. 1

LOUIS ULBACH

Les Secrets du Diable. 1

A. DE BERNARD

Portrait de la Marquise. 1

ROGER DE BEAUVOIR

Chevalier de St.-Georges 1

Aventuriers et Cour-

tisanes. 1

Histoires cavalières. 1

GUSTAVE D'ALAU

L'empereur Souloque

et son Empire. 1

F. VICTOR HUGO (Traduct.)

Sonnets de Shakespeare 1

AMÉDÉE PICHOT

Les Poètes amoureux. 1

ÉMILE CARREY

Huit jours sous l'Equateur 1

Les Métis de la Savane. 1

Les Révoltes du Para. 1

E. FROMENTIN

Un Été dans le Sahara. 1

XAVIER EYMA

Les Peaux-Noires. 1

MAX BUCHON

En Province. 1

HILDEBRAND

Traduct. Léon Wocquier.

Scén. de la Vie holland. 1

AMÉDÉE ACHARD

Parisiennes et Provin-

ciales. 1

Brunes et Blondes. 1

Les dernières Marquises 1

Les Femmes honnêtes. 1

CHARLES DE LA ROUNAT

La Comédie de l'Amour. 1

ALBÉRIC SECONO

A quoi tient l'Amour. 1

M^{lle} BERTON (M^{lle} Samson)

Le Bonheur impossible. 1

NADAR

Quand j'étais Etudiant. 1

JULES SANDEAU

Sacs et Parchemins. 1

LOUIS DE CARNÉ

Drame sous la Terreur. 1

LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES PARUS OU À PARAÎTRE FORMAT GRAND IN-18,
à 3 francs le volume.

SOUVENIRS D'UNE DEMOISELLE D'HONNEUR
DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE. 1 vol.

LES NUITS D'HIVER, POÉSIES COMPLÈTES
Par Henry MURGER. 1 vol.

ÉPÎTRES RUSTIQUES
Par Joseph AUTRAN. 1 vol.

SOUVENIRS D'UN PROSCRIT
Par H. CORNE. 1 vol.

LES SALONS DE VIENNE ET DE BERLIN
Par l'auteur des Hommes du jour. 1 vol.

LES HISTOIRES DU CAFÉ DE PARIS
Par Charles DE COURCY. 1 vol.

LES GARIBALDIENS
Par Alexandre DUMAS. 1 vol.

LE MARQUIS DE VILLEMÉR
Par George SAND. 1 vol.

LETTRES D'UN BON JEUNE HOMME À SA COUSINE
Par Edmond ABOUT. 1 vol.

LA VILLE NOIRE
Par George SAND. 1 vol.

SOUVENIRS ET PORTRAITS
Par F. HALÉVY, de l'Institut. 1 vol.

LA TURQUIE CONTEMPORAINE
Par William N. SENIOR. 1 vol.

SINGULARITÉS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES
Par B. HAURÉAU. 1 vol.

L'ENFER
Par Auguste CALLET. 1 vol.

L'Océanie Nouvelle
Par Alfred JACOBS. 1 vol.

LES BACHI-BOZOUKS ET LES CHASSEURS D'AFRIQUE
Par le vicomte DE NOÉ. 1 vol.

1 Barbetta, Barbetti, surnom donné aux Vaudois, et dérivé de barba, dans le patois du pays oncle, titre que les Vaudois donnaient à leurs ministres, par une sorte d'imitation des catholiques, qui appellent leurs prêtres père.

*Le Roman d'une femme laide, par Camille
Henry,...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6357387f>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr